



Max Billancourt

Le Daron

BILLANCOURT MAX

Le Daron

© BILLANCOURT MAX, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3054-0



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Notre plus grande gloire n'est pas de ne jamais tomber, mais de nous relever à chaque fois.

Confucius

Tout ce que tu feras sera dérisoire, mais il est essentiel que tu le fasses.

Gandhi

DIRE QUE LE DARON EST MORT

Un hôpital dans la banlieue lyonnaise, ni plus ni moins triste que les autres, ni plus beau ou moins laid. Un hôpital avec un service de cancérologie. C'est blanc et impersonnel. Ca sent les médicaments, l'éther, cette affreuse odeur qui colle aux vêtements, à la peau, dont on ne peut se défaire, qui reste dans la bouche et dans l'esprit quoiqu'on fasse, même parti de l'hôpital depuis longtemps.

Le personnel est gentil et compatissant. Il vous parle tout bas, avec douceur. Il a l'habitude, lui, mais il comprend que l'on est triste parce qu'il sait, il nous l'a dit, qu'il n'y en a plus pour bien longtemps pour ce papa malade, allongé sur son lit, dans le coma, des tuyaux dans le nez et qui respire bruyamment, qui aspire de longues goulées d'air comme pour prolonger ce qui lui reste de vie.

— C'est pour bientôt, messieurs, demain peut-être. Vous pouvez rentrer chez vous. Il ne se passera rien cette nuit.

— Vous êtes sûre, docteur, sinon on peut rester, vous savez.

— Allez dormir un peu, je vous dis. Je vous appelle s'il se passe quelque chose. C'est promis.

Nous sommes là, avec le frangin, depuis des heures, à veiller notre daron qui va mourir. On lui parle. On lui raconte des choses. On lui dit que tout va bien. On ne sait pas s'il nous entend. Le chef du service dit qu'en principe, non il n'entend pas. Il est dans le coma, sous l'effet d'un puissant anti douleur. Mais nous on n'est pas sûrs. On pense qu'il vaut mieux faire gaffe à ne pas dire de conneries pour éviter au daron de mourir dans de mauvaises pensées. Alors on raconte des choses gaies, des choses qui rassurent, des anecdotes amusantes. On parle du passé, de sa vie, des gens qu'il a aimés et surtout de notre maman, sa femme tant chérie, morte il y a si longtemps. On parle de nous, de nos enfants, tout ça. En disant que tout va bien, que nous sommes heureux. Pour le rassurer, lui faire comprendre qu'il peut partir en

paix.

Jamais peut-être on ne l'a autant aimé que dans ces moments atroces. Et, d'une certaine manière, on s'en fait un peu reproche. On aurait dû l'aimer comme ça tout au long de notre vie, à chaque instant, toujours, tout le temps, sans désespérer et le lui dire. Le lui dire. On ne dit jamais assez aux gens qu'on aime qu'on les aime. On s'en rend compte souvent trop tard. Mais c'est comme ça, pour tout le monde. C'est d'une terrible banalité. Il n'empêche que, là, devant ce lit de malheur, on se regarde avec le frangin, les yeux humides, et tous deux, ensemble, on dit « on t'aime daron, tu sais. On t'aime très fort ».

On rentre dormir un peu. La maison de notre père, dans laquelle nous séjournons depuis quelques jours, n'est pas très loin, une vingtaine de kilomètres, au-delà de la banlieue, dans un village du département de l'Ain. Dans la bagnole, on fume en silence. Quoi se dire. Les deux frangins, nous sommes dans le même bateau, une embarcation funeste qui va bientôt nous prendre notre père et l'emmener Dieu sait où. Et encore, on ne croit pas en Dieu. Alors c'est encore pire. Pour l'emmener définitivement, point à la ligne. Et on ne peut rien faire. C'est pour ça qu'on fume en silence dans la *verdine*, tristes, abattus, démunis. C'est tout un monde qui va prendre fin avec la mort du daron, son monde à lui, bien sûr, mais aussi celui de notre enfance et de notre jeunesse. Toute une époque qui va se terminer, que la mort du daron va bientôt précipiter avec lui dans le néant, dans le grand trou noir, à tout jamais.

C'est pour ça qu'on fume en silence, les yeux fixes, tristes, abattus, démunis.

En pleine nuit, à deux heures et demie du matin, le téléphone sonne, en bas, dans le petit salon. Le frangin dort à poings fermés dans le lit d'à côté. Il n'entend rien, mais moi si. La sonnerie insiste. Putain, saloperie de sonnerie ! Je descends en catastrophe, complètement dans les vapes et très inquiet. Je me doute de la nature du coup de fil.

— Allo, monsieur. Votre papa vient de mourir, il y a quelques minutes. Vous avez demandé que l'on vous prévienne si ça arrivait.

— Merci madame. On arrive.

Putain, le daron est mort sans nous. Elle avait dit pourtant cette dame qu'on pouvait partir. Il est mort tout seul. Il faut que je réveille le frangin.

J'attends un gros quart d'heure. Je n'ose pas. Il est fatigué mon ainé, depuis le temps qu'il s'occupe du daron. Il habite le même département et il est souvent venu le voir, le soutenir, lui tenir compagnie. Moi j'habite la région parisienne et je suis pris par le boulot. Alors je n'étais pas là.

— Il faut te réveiller, grand. Papa est mort. On doit y aller.

Le frangin est comme hébété, les cheveux en bataille, l'œil mauvais.

— Comment ça, il est mort ? Putain, la *gadgie* de l'hosto a dit qu'il ne se passerait rien. Qu'on pouvait aller dormir. Quelle conne, celle-là, elle va m'entendre !

— Tu sais, grand, ça ne changera rien. Popaul est mort, c'est tout !

— Oui mais il est mort tout seul et ça me fait chier.

— C'est vrai, grand, t'as raison, ça fait chier.

Nous voilà repartis, un peu paumés, pour le service de cancérologie. On fume en silence, comme tout à l'heure. La bagnole va puer le tabac, énormément, mais, pour le moment, on s'en fout.

Déjà pour le petit frère on m'avait fait le même coup. J'étais avec Béa, sa femme et on veillait depuis des jours dans un mouroir à Paris. Le petit frère était en train de partir du sida, à 43 ans. Il avait été transfusé à Saint Germain en Laye, après un accident et on lui avait sauvé la vie en lui donnant du sang vicié provenant de la centrale de Poissy. L'institut Pasteur n'avait fait aucun contrôle. Il fallait écouler le sang en stock, avec l'accord du cabinet du premier ministre. Des assassins tous ces gens-foutre ! J'ai les noms des principaux coupables ! Je sais bien que ça ne change rien mais je sais qui sont les fumiers qui n'ont pas fait leur boulot. Des crevures sans

honneur à qui je souhaite d'en baver comme on en a bavé. La vie, parfois, est longue et j'espère que la leur sera pleine de malheurs. Et peut-être même que leur route, un jour, croisera la mienne. Ils devront alors faire gaffe à leurs abattis et peut-être faire leurs prières. Vas savoir !

La doctoresse, forte femme en blouse blanche, entre dans la chambre où le petit frère en finit péniblement avec son bref passage sur terre, piqué de partout par une seringue de morphine qui agit automatiquement. Il râle tout doucement, à intervalles réguliers. C'est horrible.

— Allez-vous restaurer un peu depuis le temps que vous êtes là.

— Vous croyez docteur ?

— Oui, il ne se passera rien dans les heures qui viennent.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui. Allez-y je vous dis.

Nous y allons. Le restaurant n'est pas loin. On mange quelques bricoles sans quasiment dire un mot et on revient. À notre retour, moins d'une heure plus tard, la même doctoresse, sans sourciller, visage grave, nous annonce que le petit frère est mort. Comme le daron, tout seul dans son lit de souffrance.

C'est à se demander si on ne les fait pas mourir exprès pendant notre absence. Comme ils veulent, pour avoir la paix. Vite, vite, magnez-vous, ils sont partis. On peut œuvrer...et ils accélèrent un peu le processus, tranquillement, entre gens de la médecine. Pour la famille, c'est circulez, y a rien à voir. Quelques heures de plus ou de moins pour le mourant, ça ne change pas grand-chose pour lui et ça ne change pas la face du monde, se disent-ils.

Qu'est-ce qu'on peut dire ? Rien. Les pauvres mourants ne sont plus dans la vraie vie et il est légitime d'abrégé leurs souffrances. Totalement légitime. Le problème n'est pas là. On voudrait être présent lors du dernier soupir, tenir la main de celui qui s'en va. Lui faire comprendre qu'on l'aime jusqu'au bout, jusqu'à l'ultime seconde. Eh bien non, cela nous est interdit

et c'est terriblement frustrant, voire culpabilisant. C'est comme ça.

Quand on arrive à l'hôpital, sur le coup de trois heures du matin, le daron n'est déjà plus dans la piaule où il a passé les pieds outre. Le ménage a été fait, le lit a été changé. Tout est en prêt pour accueillir un nouveau mourant. Il faut assurer un efficace *turn over*, service public ou pas ! La mort aussi, dans notre monde merveilleux, doit être rentable !

On cherche notre papa, on se renseigne, on va d'un étage à l'autre. On se paie tous les couloirs. L'atmosphère est tout à fait étrange la nuit dans un hôpital. C'est presque trop silencieux et feutré. C'est le désert total. Tout le monde semble roupiller du sommeil du juste, y compris une partie du personnel. Il y a des petites loupottes jaunes pour éclairer a minima notre drôle de chemin. Ca en devient inquiétant au bout d'un moment. On se regarde, mal à l'aise, avec le frangin, en fronçant les sourcils, l'œil étonné, l'air coupable. On fait attention à ne pas faire de bruit en marchant, nous mettant sur la pointe des pieds, comme si on était des voleurs. Bizarre !

Ca sent toujours aussi fort l'éther et le médicament, mais on s'y habitue un peu, à force d'à force.

Après avoir fait tous les étages et interrogé à peu près tout le personnel présent, que l'on semble la plupart du temps déranger, on nous indique qu'il faut probablement aller voir le service funéraire, tout en bas, de l'autre côté de la cour, tout au fond. Il est peut-être déjà là-bas, votre papa, vous savez ! Bon. Nous y allons dare-dare. Une dame très gentille nous reçoit et nous dit que notre papa est bien arrivé. Elle s'occupe de préparer le mort, notre mort enfin retrouvé. Elle l'habille et dit qu'elle préfère être seule. J'ai l'habitude, messieurs, vous comprenez ! Allez boire un café et revenez d'ici une heure. Vous verrez il sera beau, le papa !

Dont acte. On y va.

Quand on revient une bonne heure après, le daron est allongé, visage émacié mais apaisé, dans une jolie petite salle funéraire climatisée. La

responsable du service l'a revêtu de son beau costume, d'une chemise blanche et d'une cravate. Elle a bien travaillé et tout est en ordre. Elle a récupéré toutes les affaires qui étaient dans la chambre et les a rangées dans la valise, posée au pied du lit. Nous sommes satisfaits et le disons à la dame qui en est tout émue. Elle dit qu'elle n'a fait que son métier mais que nos compliments lui font très plaisir. Elle nous dit qu'en général personne ne la félicite et qu'elle le comprend bien compte tenu du contexte. Le frangin et moi pensons que la tristesse ne doit pas entraîner l'ingratitude. Au contraire. On peut être triste et rester poli et attentif aux autres. C'est même la moindre des choses. Dans une période comme celle de la mort d'un proche, c'est peut-être la vérité de chacun qui prévaut. Allez savoir. Mais, bon, on ne le sait que trop, il faut de tout pour faire un monde, même, hélas, des cons.

Nous passons quelques heures assis à côté du daron. Vers neuf heures, nous allons acheter des roses dans le magasin de la rue d'à côté. C'était ses fleurs préférées. Quelques fleurs rouges entre ses pauvres mains décharnées pour que ça fasse un peu moins triste, un peu moins dépouillé et le reste dans un vase sur la petite table de chevet.

Puis on s'occupe des formalités. C'est dingue le nombre de formalités à accomplir lors de la mort de quelqu'un. Il faut déclarer le décès à la mairie. Il faut appeler une entreprise de pompes funèbres et préparer l'enterrement. Ensuite il faudra s'occuper de la succession, des impôts, de la sécu, de la mutuelle, du gaz, de l'électricité, du téléphone, des assurances et tout le bataclan. Rien que pour éviter les soucis à ceux qui restent, les coups de fil, les paperasses, les dossiers, les obsèques qui coûtent bonbon, tout ça en plus du chagrin et de la tristesse, les gens ne devraient pas mourir.

Je ne sais pas qui a eu cette idée que les humains étaient mortels, mais, nom de dieu, c'est un sacré connard ! C'est insupportable ces décès perpétuels. Ça n'arrête pas. Guerres ou paix. Vieux et jeunes. Accidents et maladies. Morts naturelles et crimes. Gentilles personnes et gros méchants. Intelligents et sots. Raffinés et vulgaires. Cultivés et barbares. Beaux et laids. Aimés et honnis. Célèbres ou inconnus. Sans désespérer. Jamais.

Encore, si on réfléchit trois secondes – ce qui n'est quand même pas trop

demander – qu'on serait bien avancé si on était immortel ! Tu parles si la terre serait rapidement encombrée. Et puis on pourrait faire n'importe quoi si on ne craignait pas un peu la mort. Il n'y aurait plus d'enfer, plus de paradis, plus de religion, plus rien. On ne pourrait plus nous foutre la trouille avec ces balivernes ou nous illusionner ou nous faire taire. Il n'y aurait plus rien, rien je vous dis. Bref, ce serait aussi con que maintenant.

Qu'on soit mortel ou immortel, au fond, c'est la même limonade !

Nous étions l'avant-veille de Noël et le pauvre Popaul a passé les fêtes dans son frigo, cravaté de bordeaux, costard gris et chemise blanche, des roses rouges entre les mains, tout seul, à une visite près. Nous savions qu'il voulait qu'on fasse dans la plus totale simplicité pour ses obsèques. Il en avait parlé souvent. Il ne voulait, à son enterrement, voir personne, avait-il dit à moult reprises, à part la famille proche. Alors, sauf les proches, on n'a prévenu que ses voisins, une famille de portugais qui étaient, au fil des années, devenus ses amis, vieux et jeunes, petits et grands. Ils se rendaient service mutuellement. Il les aimait beaucoup et eux le lui rendaient bien. Alors, le jour de Noël, bravant le froid vif et les importants embouteillages, ils sont tous venus dans cette chambre mortuaire d'hôpital, les bras chargés de fleurs, le cœur gros et les yeux pleins de larmes.

J'étais remonté en région parisienne pour passer un triste Noël, un horrible Noël, avec ma femme et mes enfants. Le frangin en avait fait autant dans le Jura.

Deux jours après, nous sommes allés, en corbillard, chercher le daron pour son dernier voyage. C'est la maison Grasset, dont le patron était un ami personnel du daron, qui s'occupait de tout. Le père Grasset, en mettant Popaul dans la boîte, avait dit devant nous « Mon pauvre Paul. Tu ne pèses plus rien, dis donc. C'est incroyable comme tu as fondu en si peu de temps. Tu as dû en baver, toi si volontaire, si accrocheur. Pauvres de nous. Décidément, nous ne sommes pas grand-chose sur cette terre. ». Il s'était laissé choir sur une chaise, le père Grasset, comme au ralenti, totalement

vidé et s'était mis à chialer, doucement, comme un gosse qui a un gros chagrin. Ca faisait bizarre de voir pleurer l'homme des pompes funèbres, complètement liquéfié dans son beau costume anthracite. Le frangin et moi nous sommes regardés avec une énorme envie de rire, l'œil qui frise, les lèvres qui tremblotent. Mais nous n'avons pas osé nous marrer, malgré le besoin, les nerfs à fleur de peau. Nous nous sommes repris, comme des grands garçons, bien polis, bien élevés, bien comme il faut...pas faire d'impair, se conduire correctement. Nous avons dû consoler le père Grasset, le soutenir, lui tenir le bras, lui taper amicalement sur l'épaule et même l'enlacer. « Ca va aller monsieur Grasset. Il faut vous reprendre. Allez, courage ! La vie continue ! ».

Il s'est arrêté de chialer et nous a regardés, l'un après l'autre, l'air très sérieux.

— Je voudrai rester seul avec Paul.

— Bien sûr, nous vous laissons.

Nous sommes sortis, avons fermé doucement la porte de la petite chambre funéraire... et nous avons laissé Grasset méditer.

*

Au retour, en route pour le cimetière, nous sommes passés devant la maison familiale, au ralenti, à dix à l'heure, pour que, soit disant, le daron puisse apprécier, une dernière fois. Tu parles comme il doit apprécier, le malheureux, mort en plein depuis quatre jours dans sa boîte de chêne fermée à double tour ! Bon, mais ça se fait. C'est une tradition, il paraît et après tout ça ne mange pas de pain et ça ne fait de tort à personne. Alors, avec le frangin, on n'a rien dit. On a fait semblant de trouver ça bien. On a regardé tristement la maison en passant devant à dix à l'heure. On a remercié le chauffeur et le père Grasset, qui ne se remettait pas vraiment, les yeux rouges, les traits tirés.

Le cimetière de Montribel est perché tout en haut d'une colline, au pied de ruines moyenâgeuses dont il ne reste presque plus rien, quelques morceaux de murs, quelques pierres éparses, mais que l'on montre aux rares touristes comme de précieuses reliques.

Il faisait, ce maudit jour, un froid de canard, humide, glaçant. La petite famille et les amis portugais attendaient, transis, devant la grille.

Popaul nous avait dit, un jour, comme ça, en passant, qu'il aimerait bien être enterré au son de violons tziganes. Alors, après le poignant discours de son ami des pompes funèbres, qui, s'étant fort bien repris, a mis l'accent sur les qualités morales du défunt, sa dignité, sa droiture « C'est un homme de principes que nous enterrons aujourd'hui. Paul, pour nous tous, c'était un exemple ! » nous avons actionné le poste de radio dans lequel, d'un commun accord, nous avons introduit une cassette de Yoska Nemeth, le prince des tsiganes, peut-être le plus grand violoniste du monde.

Il faisait vraiment un temps de chien. Un temps à la con. Un temps à ne pas mettre un mort dehors. Pour faire encore plus triste, une pluie fine et glacée s'est mise à tomber. Le sublime violon de Nemeth enveloppait le cimetière de ses mélodies bohémiennes, nostalgiques, tristes à mourir.

Le cercueil ne voulait pas entrer dans le caveau, mais alors pas du tout. Il fallut que les mecs des pompes funèbres allassent chercher des pioches et des pelles dans leur camionnette pour creuser encore un peu et agrandir le trou d'origine qu'ils avaient mal calculé. C'était long. La musique tzigane insistait et nous crevait le cœur. La pluie aussi. Le daron ne voulait visiblement pas descendre dans cette saloperie de trou où il allait passer le reste de son éternité. Il faisait de la résistance, en quelque sorte.

— On peut arrêter la musique, s'il vous plaît. Ca devient pénible !

Le père Grasset était blanc comme une patte, énervé, au bord de la défaillance. On aurait dit qu'il allait nous faire un infarctus. On arrêta illico le lecteur de cassettes. Un mort suffisait bien pour la journée.

— Ca va aller monsieur Grasset. Tout va bien se passer. Merci pour votre beau discours, juste et émouvant.

— Ca vous a plu. Tant mieux. J’aimais beaucoup votre papa, vous savez.

— Nous savons bien. Vous voyez, il ne veut pas nous quitter.

Le père Grasset me regarda gentiment et esquissa un petit sourire.

Et puis tout entra dans l’ordre et le cercueil dans son caveau. Non mais ! C’est tout de même pas un mort qui va nous arrêter et faire la loi ! On jeta chacun dans le grand trou, sur la boîte en bois sombre qui dégoulinait d’eau, une poignée de terre et une rose rouge, on se recueillit un moment et on quitta à pas lents, sous nos parapluies noirs, le cimetière perché balayé par de froides bourrasques.

Tout avait été dit.

Tout était fini.

Le daron allait pouvoir dormir en paix auprès de la femme qu’il avait aimée jusqu’à son dernier souffle, notre maman, morte depuis presque trente ans, et auprès de ses parents, « Holzman », son père et la Nanon, sa mère, nos grands-parents, des gens du voyage, des yéniches.

Avant de partir nous avons remercié tout le monde. J’ai brutalement reconnu un des hommes des pompes funèbres, un de ceux qui avaient creusé pour élargir le trou dans la tombe. Nous étions à l’école primaire ensemble et je ne l’avais pas revu depuis plus de quarante piges. Un garçon gentil, timide, un peu simple d’esprit et qui redoublait chaque année sa classe. Le frangin et moi étions un peu ses protecteurs contre les petits cons qui passaient leur temps à l’humilier.

— Titi, c’est bien toi ?

— Oui...

On s’est jetés dans les bras l’un de l’autre, en chialant comme les enfants que nous étions redevenus, là, l’espace de ces terribles minutes.

Puis nous sommes partis, avec les amis portugais et la famille, boire un coup dans un petit bistrot sur une jolie place du village, la place des tilleuls, là où, tous gones, nous avons appris à faire du vélo et à jouer aux boules.

Nous avons trinqué, verres levés, l'œil humide, à la mémoire du daron.
On eut la vague impression qu'il était encore un peu avec nous.

Dire qu'il est mort Popaul dire que Popaul est mort
Couché dans ce cimetière au pied d'un château fort
Je t'enverrai des fleurs mais j'irai pas souvent
M'incliner sur ta tombe et celle de maman
Je n'aime pas les cimetières car c'est triste à crever
Et surtout celui-là si loin si haut perché
Vous êtes dans mon cœur dans ma mémoire aussi
À jamais au fer rouge gravés De profundis
Vos vieux os enfouis dans le fond du tombeau
Carrément je m'en fous la matière peu me chaut
Mais en moi votre esprit est vivant pour toujours
Je ressens à jamais votre marque d'amour

PREMIER SOUVENIR

Je suis un tout petit enfant. Je descends comme je peux, pas rassuré du tout, d'une caravane, par un escalier en bois qui me paraît très haut et pas énormément stabilisé.

Je me retrouve les pieds dans une terrible boue, sur la place d'un village où il a plu abondamment. Je n'ose pas avancer. Je suis comme pétrifié. Cette boue noire et luisante me fait peur. Mon père, derrière moi, me tient fermement le bras et me parle avec douceur pour me rassurer. J'ai le souvenir clair que ma peur s'est rapidement estompée grâce à cette chaleur sur mon bras et à cette douce voix à mon oreille.

Cette scénette n'est pas grand-chose en elle-même. Elle est assez banale et n'a pas de réel intérêt... mais c'est mon premier souvenir d'être humain et donc le premier souvenir de mon papa. Dans ce souvenir assez fugace mon père me réconforte, m'aide, me soutient. Il le fera ainsi jusqu'à sa mort.

Cinquante années séparent ce souvenir de celui de l'enterrement du daron. Cinquante piges de nos vies communes. Un demi-siècle, ça paraît beaucoup et, en réalité, ça passe à une vitesse supersonique lorsque l'on regarde en arrière. Si on regarde devant, forcément ça impressionne. Les cinquante ans qui viennent ! Ca ne parle pas vraiment. Ca n'a rien de concret. Ca n'est pas vraiment palpable, pas vraiment à l'échelle humaine. Ca paraît même un peu de la science-fiction. Dans cinquante ans ! Dans un demi-siècle ! Tu parles d'un drôle de turbin !

Mais si l'on se retourne sur sa propre vie, en revanche, c'est terriblement palpable. C'est parfaitement à l'échelle d'une vie humaine, la mienne, qui a fait déjà une bonne partie du chemin. Ca parle vraiment. C'est du concret.

J'avais, m'a-t-on dit, environ deux ans et demi. Les caravanes étaient garées sur la place d'un petit village du département de l'Ain, pas très loin

de Bourg-en-Bresse, appelé Villemotier et il y avait eu au cours de la nuit un gros orage qui avait transformé le sol en une mare de boue épaisse. La petite communauté de yéniches qui, provisoirement, demeurait là, était composée de mes grands-parents qui vivaient, avec leur plus jeune fils, dans une caravane ancienne tirée par un gros camion Bernard et de mes parents qui, avec mon frère aîné et moi, vivaient dans un car de transport en commun, un Citroën P32, transformé en un petit appartement, comme une sorte de gros camping-car d'aujourd'hui. C'était très astucieux et nouveau pour l'époque. Mon père en avait eu l'idée et avait trouvé, dans la banlieue lyonnaise, un artisan ingénieux pour la réalisation. Le résultat était très remarquable. Une petite cuisine à l'entrée, avec des meubles en bois clair et une gazinière encastrés, un petit salon au centre avec une penderie et un poêle à charbon et deux lits superposés au fond. Un vrai nid d'amour, pratique et confortable.

Ma maman était jeune, blonde aux yeux bleu très clair. Elle était très jolie. Les rares photos d'elle à l'époque le confirment. Elle avait quelque chose de Michèle Morgan, la star de l'époque. Elle avait vingt-trois ans. Elle avait tout quitté quelques années auparavant, son village, sa maison, sa famille, ses études, pour suivre sur les routes l'homme qu'elle aimait, mon papa, ce beau bohémien brun aux yeux noirs, à la fine moustache à la Clark Gable, la casquette légèrement sur le côté, rencontré lorsqu'elle avait dix-sept ans et dont elle était tombée amoureuse après une danse lors du bal du quatorze juillet sur la place du village.

Oh petit tichno blond timide bohémien

Tu t'es bien intégré mais tu sais d'où tu viens

Le beau yéniche brun et la blonde aux yeux bleus

Et Nanon et Holzman mes fondateurs aïeux

Dedans des caravanes tirées par des chevaux

Fabricant des paniers d'osier au bord de l'eau

HOLZMAN ET NANON

Le daron, Popaul, mon père, était né en 1922 dans un gros village du département de l'Ain – c'était même une petite ville – situé à une grosse vingtaine de kilomètres de Lyon.

Son père, mon grand-père, qui se prénomrait Laurent mais qu'on appelait généralement « Holzman », était né en 1898 et avait donc 24 ans. C'était un yéniche, un membre de la communauté des gens du voyage, originaire d'Alsace, dont la famille avait fui la Prusse après la guerre de 1870. Il était le plus jeune d'une famille de onze enfants, dont six filles. Il ne savait ni lire ni écrire. Il était, comme beaucoup de yéniches, vannier, fabriquant de paniers à partir de l'osier que l'on trouve au bord des rivières, dans les lônes et les vorgines. Il était très doué pour cette activité. Il travaillait vite et bien. Pour ne rien coûter à ses pauvres parents qui devaient prioritairement élever les filles et avaient bien du mal à joindre les deux bouts, il quitta, comme ses frères avant lui, la tribu dès l'âge de onze ans. Il allait, seul, de village en village, vendre ses paniers qu'il transportait dans une remorque tirée par un chien. Il se débrouillait comme il pouvait, dormait n'importe où, là où l'on voulait bien de lui, dans les granges des fermes, dans les lavoirs, l'été à la belle étoile. Un vrai petit Gavroche. Puis, adolescent encore, avec l'argent patiemment gagné, il put faire l'acquisition d'un cheval et d'une petite caravane, ce qui changea sa vie. Il avait désormais un chez-lui et d'une certaine manière devint adulte avant l'âge. Il était fier d'être ainsi devenu indépendant par le seul fruit de son travail. Dans sa famille, contrairement à pas mal de gens du voyage, il faut bien le reconnaître, on se comportait correctement en tous lieux et en toutes occasions...et surtout on ne volait pas, on ne *tchoravait* pas, on ne chapardait pas et on ne mendiait pas.

C'était une question d'honneur, une histoire de dignité.

On travaillait, un point c'est tout.

On était des nomades, des bohémiens, des « *bougnans* », mais on se comportait bien.

La communauté des yéniches appelait ce jeune garçon « Holzman », l'homme de bois, à la fois parce qu'il travaillait l'osier et aussi et peut-être surtout parce qu'il était grand, massif et très costaud, solide et fiable comme un tronc d'arbre.

Le petit Holzman élargit assez vite son champ d'activité et, comme beaucoup de yéniches, se lança dans le colportage de produits divers et variés, plutôt rares à l'époque dans les campagnes françaises : il vendait du savon, du cirage, de la dentelle, des couteaux...Il avait du caractère, du bagout et de l'entregent. Il savait acheter pas trop cher à des grossistes ou semi-grossistes et vendre à prix convenable à ses clients, réalisant ainsi de jolis petits bénéfices, en satisfaisant tout le monde.

Il avait, en fait, la bosse du commerce, comme d'autres ont celle des mathématiques.

Nous étions immédiatement avant la grande guerre, qui éclata alors qu'Holzman venait d'avoir seize ans.

Le pays se consacra tout entier à l'effort de guerre et, partout sur les routes, les soldats et les camions, les voitures, les chevaux et les canons, prioritaires, occupèrent le terrain. Il était prudent d'éviter les longs déplacements. En outre, les nomades, peu appréciés par les autorités qui les considéraient plutôt comme des apatrides que comme des patriotes, étaient assignés à résidence dans les zones de combat. Alors il fallait se tenir à carreau !

Holzman, pondéré et raisonnable malgré son jeune âge, se fixa sur une place de Montribel, un gros bourg du département de l'Ain situé à une vingtaine de kilomètres de Lyon. Sur cette jolie place entourée de platanes séculaires, appelée malgré cela place des Tilleuls, il installa, avec l'accord des autorités, cheval et caravane, en attendant la fin du conflit et des jours meilleurs pour le colportage. Il se contentait de travailler dans le village et ses immédiats alentours.

C'est là qu'il rencontra celle qui sera la seule femme de sa vie, Nanon, ma grand'mère maternelle. Il avait seize ans. Elle en avait treize. Ils ne se quitteront plus jamais. Lorsque ma grand'mère, plus tard, nous disait, à mes frères et à moi, qu'il ne fallait pas se précipiter pour unir sa vie à celle d'une femme, qu'il fallait être sûr, qu'il fallait « faire sa vie de jeune homme », qu'il « fallait faire des essais pour voir si les caractères concordent » ça nous faisait doucement marrer.

— Dis-donc, mémé, tu nous dis ça, d'accord, mais tu avais bien treize ans et le grand père seize lorsque vous vous êtes aimés pour la vie, non ? Alors ?

— Oui, mes petits, c'est vrai, mais « nous, c'était pas pareil, vous comprenez ? »

— Ah bon ! On se demande bien pourquoi. Mais si tu le dis mémé. D'accord, vous, c'était pas pareil.

Et on allait l'embrasser, sans vraiment chercher à comprendre. C'était Nanon et on l'aimait beaucoup. Alors on la croyait sur parole. Pour elle et son homme, bien sûr, ça n'était pas pareil !

Nanon, ma grand-mère, s'appelait en réalité Annette Eulalie. Mais Nanon, ça lui allait bien à cette belle fille bien en chair à la chevelure noire et épaisse, aux yeux rieurs.

Son père Louis était militaire de carrière et fut, comme sous-officier de métier, un des premiers à partir à la guerre. Louis était un enfant de l'assistance publique, recueilli et élevé par des fermiers auvergnats. Il avait été berger dès son enfance avant de s'engager dans l'armée dès qu'il en eût l'âge, pour fuir une situation désespérante dans laquelle il était depuis tout petit, traité par ses parents adoptifs comme une sorte d'esclave. Il alla partout où l'armée le réclamait et notamment à Madagascar d'où il rapporta des souvenirs très contrastés, à la fois des jolis, paysages, climat et belles filles, mais aussi des terribles, répression coloniale sanglante et misère économique d'un pays extrêmement pauvre, déjà l'un des plus démunis dans le monde.

La mère de Nanon, Joséphine, était, elle, issue d'une famille de montagnards savoyards de la vallée du Doron, là où l'on fabrique le merveilleux Beaufort, peut-être l'un des tous meilleurs fromages du monde. Cette maman, forte femme avec un imposant chignon, était devenue commerçante sur les marchés autour de Montribel où elle vendait des coupons de tissus. Elle était foraine, ce qui, au fond, était une situation assez proche de celle des nomades yéniches. Son mari étant à la guerre, elle se débrouillait seule pour élever ses deux filles, comme la plupart des mamans de l'époque.

Nanon n'allait plus très souvent à l'école qu'elle n'aimait pas outre mesure et se consacrait à tenir la maison, faire la cuisine et surtout s'occuper de sa petite sœur Louise qui, au début de la guerre, n'avait pas deux ans. En période de guerre, l'éducation nationale n'était pas trop regardante. De toute façon, l'école n'était plus obligatoire après l'âge de 14 ans. Alors quelques mois de plus ou de moins...

Parfois, on faisait garder la petite sœur à la maison et Nanon, pouvait ainsi accompagner sa mère sur les marchés. Elle l'aidait à monter le stand où s'étaient les coupons de tissus. Elle adorait voir sa mère faire la commerçante, discuter le bout de gras avec les clientes, vanter les mérites de la marchandise, négocier les prix. Il arriva même qu'Holzman allât avec elles, pour leur tenir compagnie. Nanon avait présenté le jeune homme comme un camarade qui voulait apprendre le métier :

— Mais oui Nanon, bien sûr. Je le connais le petit Laurent qui a sa caravane sur la place des Tilleuls, avec son cheval attaché à côté. Il m'a l'air bien gentil et très sérieux. Il fait du colportage de cirage et de dentelles, au fond c'est un peu un collègue, un forain comme nous. C'est bien qu'il soit ton ami. Mais pas plus, s'il te plaît, Nanon. Tu as treize ans, je te rappelle. Et lui il n'est pas bien vieux non plus, hein !

— Mais oui, maman, qu'est-ce que tu vas t'imaginer ?

— Rien, je n'imagine rien. Pas de bêtise, c'est tout. Avec la guerre et ton père qui est au front, on n'a pas besoin d'en rajouter dans nos difficultés. Tu comprends ? On est d'accord ?

— Bien sûr, maman. Je comprends. Je suis d'accord avec toi. Ne te fais pas de bile.

— À la bonne heure, ma Nanon.

C'est ainsi qu'Holzman accompagna de plus en plus souvent la mère de sa petite amie faire les marchés. Il savait se rendre utile et même, progressivement, il sut se rendre indispensable. Il chargeait et déchargeait la voiture, s'occupait du cheval, tenait même le stand lorsque Nanon et sa maman allaient se balader ou faire leurs courses, lui faisant de plus en plus confiance. Il se prenait alors au jeu et montra rapidement des qualités de commerçant très nettement au-dessus de la moyenne. Il aimait discuter avec les clientes, commenter la qualité de la marchandise, donner des conseils pour le métrage, la couleur du tissu, négocier le prix. Il était en outre beau garçon, souriant et sympathique. Bref, les clientes l'aimaient beaucoup et il n'est pas interdit de penser que certaines ne venaient au stand qu'après le départ de madame et de sa fille, pour être un peu seules avec lui. Leurs hommes étaient à la guerre et elles n'auraient pas toutes été contre une câlinerie avec ce jeune homme baraqué aux yeux noirs, comme ça, juste en passant, juste pour le plaisir. Très jeune et intimidé par ces choses-là, Laurent faisait semblant de ne pas le remarquer, ce qui ne manquait pas d'exciter encore un peu plus certaines de ces dames. De toute façon, il était fidèle à sa Nanon dont il était très amoureux.

En tout état de cause, il vendait de plus en plus de coupons et aidait puissamment à faire prospérer la petite affaire. Nanon et sa mère se demandaient même ce que les clientes pouvaient bien faire de tout ce tissu !

Après quelques semaines seulement de ce profitable commerce, Holzman arriva à convaincre Joséphine qu'il fallait dépenser toute sa trésorerie pour acheter le maximum de tissus, afin de constituer des stocks, parce qu'un jour, avec la guerre qui s'installait pour longtemps, le tissu manquera, il en avait la conviction.

— Madame Joséphine, il faut faire des stocks de *Malbusch*. Toutes les *gadgies* en veulent, vous avez bien *dicave*, encore aujourd'hui. Avec la *Krieg* un jour ça va manquer. Et ce sera bien d'en avoir. Alors il faut en

attribuer autant que vous pouvez.

Joséphine, petit à petit, comprenait mieux le langage du jeune homme, mélange de français, d'allemand, de yéniche et d'argot, essentiellement manouche, des gens du voyage. Ce jeune Laurent, qui n'avait jamais de sa vie mis les pieds dans une école, ne serait-ce qu'un instant, ne savait, bien sûr, ni lire ni écrire. Mais il savait compter avec précision les billets et les pièces pour faire son commerce et, surtout, il savait réfléchir. Analphabète peut-être mais intelligent, curieux de tout, malin comme un singe. Pour le tissu, bien évidemment, il n'aurait pas pu expliquer pourquoi il y aurait bientôt une pénurie, mais il le pressentait de façon intuitive, avec une acuité que seuls peuvent avoir les enfants, en observant en particulier le comportement des clientes du marché, prises parfois d'une véritable fièvre acheteuse.

Dans la réalité, cette pénurie de tissu sera causée par plusieurs facteurs qui vont se cumuler : la hausse des cours des matières premières, laine et coton, la hausse du coût des teintures, la raréfaction de la main d'œuvre ouvrière. Tous ces facteurs dus à la guerre devenue mondiale ne feront que se renforcer avec la durée du conflit.

À l'été 1914, on croyait que les Allemands seraient vite battus par une armée française invincible, mythifiée par une propagande très bien orchestrée par le gouvernement. On montait dans les trains en criant « nach Berlin » avec enthousiasme et en entonnant *la Marseillaise*. Puis, il fallut rapidement déchanter. Les Allemands étaient très forts, avec une armée nombreuse, motivée, bien équipée et très bien préparée. Les gens raisonnables comprirent progressivement que les choses allaient durer et le conflit s'éterniser, d'autant que le gouvernement, changeant radicalement son fusil d'épaule, se mit à vanter, non plus l'invincibilité de l'armée française, mais sa pugnacité, sa solidité, sa capacité de résistance opposée à la furia allemande. À la longue, vous verrez, on vaincra ! Tout le monde comprit ce que ça voulait dire et l'idée que la victoire serait longue à se dessiner entra petit à petit dans tous les esprits.

Puis, de forces à peu près égales, de motivation comparable, ne pouvant pas vraiment avancer au-delà d'une ligne de front stabilisée, sauf à subir des pertes effroyables, insupportables pour leur opinion publique, les armées, de part et d'autre, s'enterrèrent.

Tout le monde sut alors, clairement, que la guerre allait durer très longtemps, des années peut-être.

Joséphine, informée chaque semaine de la situation générale du front, par une lettre de Louis, son mari, qui raconta comment on se terrait dans des tranchées et comment on s'organisait pour y vivre ou plus exactement y survivre, acheta tous les coupons qu'elle put, même à crédit auprès de certains fournisseurs et les fit entasser bien à l'abri dans une remise vide qu'elle possédait à côté de la maison.

Le prix du tissu, de tous les tissus, du coton pur, à fleurs, à carreaux ou uni, de n'importe quelle couleur, pour les robes ou les habits, pour les chemises, pour le linge de toilette ou de maison, de la laine pour les costumes les manteaux, les chaussettes ou les bonnets et les gants, se mit à grimper dès l'automne 1914 pour atteindre progressivement, en 1917, de folles hauteurs. Ce qui est rare est, en principe, cher. Le tissu n'échappe pas à cette règle de base de la science économique.

Madame Joséphine aurait pu gagner beaucoup d'argent en gardant ses coupons bien au chaud dans sa remise et en les vendant au plus haut après un an ou deux. C'est ce que lui recommandait d'ailleurs Holzman, qui, jeune, naïf, un peu fruste, voyait d'abord dans cette affaire l'intérêt financier. Madame Joséphine dût lui expliquer qu'on ne devait pas se comporter de cette manière dans une période aussi difficile pour tout le monde, si l'on voulait avoir le droit de s'appeler des êtres humains et pouvoir se regarder dans une glace sans se dégoûter.

Madame Joséphine avait des principes et des beaux.

— Tu te rends bien compte, mon petit Laurent, que nous sommes en guerre et que les gens souffrent et vont souffrir encore longtemps. Alors il faut qu'on se serre les coudes entre nous et pas qu'on se vole ou qu'on se

fasse des misères. Si des femmes ont besoin de tissu pour leurs robes ou les habits de leurs petits, on va leur en vendre, à un prix correct, qu'elles peuvent payer. De toutes façons, de quoi on vivrait, sinon ?

— Je vous comprends, madame Joséphine. On va pas *tchor les gavallés* juste pour faire du *Rébach*. Mais on va pas non plus vendre pour *liave* que *tschi ! Man muss leben*. Alors on vend aux *gadgies*, à un blot correct qui vous fasse gagner normalement votre vie. Mais il faudra en garder un peu, pour nous, du *Malbusch*. Pour plus tard. La guerre va durer longtemps. Vous aurez besoin de *lôvés*. Je vous dis ça, madame Joséphine, comme je le sens. Mais c'est vous la *Kittgäge*, c'est vous la daronne, c'est vous qui commandez.

— Comme ça, ça va, mon petit Laurent. On va faire comme tu le dis. Chacun y trouvera son intérêt : les gens qui ont besoin de tissu et nous qui gardons une poire pour la soif.

Ainsi fut fait. La petite entreprise, au fil des mois, vendit ses coupons à des prix inférieurs au prix normal, ce qui fit que les clientes se précipitèrent. La quantité de tissu vendu permit ainsi de bien gagner sa vie, mais, toutefois, sans effet d'aubaine, sans profiter de la situation.

Je n'invente rien dans cette petite histoire, pour que mes grands-parents et mon arrière grand'mère aient le beau rôle. Nanon nous en a souvent parlé de cette période dont elle avait des souvenirs très précis. Elle avait, un demi-siècle après, gardé des copines de l'époque, la Delphine Godard ou la Berthe Mathevet, qui disaient exactement la même chose et glorifiaient encore madame Joséphine pour son magnifique comportement.

— Les enfants, vous savez, madame Joséphine, c'était quelqu'un de formidable. Elle aurait pu profiter de la situation et gagner beaucoup de sous. Et bien non. Elle a respecté ses clientes. Elle a été solidaire pendant cette affreuse guerre.

— Et le grand père Holzman, comment il était, madame Godard ?

— Ah, Laurent, c'était un sacré petit bonhomme. Beau et malin et courageux avec ça, travailleur comme pas deux. Nous, on trouvait que

Nanon avait bien de la chance.

*

Les années passèrent, de terribles années d'une guerre qui sera une « effroyable boucherie » exterminant une part importante de la jeunesse française, de longues années de dur travail pour ceux qui n'étaient pas soldats, des années de difficultés pour tout le monde parce que tout le monde manqua progressivement de tout. Et surtout des années de drames, des années de peur et d'angoisse, des années tragiques, parce que toutes les familles eurent bientôt leurs morts, un fils, un frère, un mari, mort au champ d'honneur, mort glorieusement en allant au combat, mort en donnant sa vie pour la patrie, mort pour la France.

C'est ainsi qu'en tout début de 1915, Holzman fut informé de la mort de son frère aîné Charles, emporté le 4 janvier, par un obus en montant à l'assaut, le corps totalement déchiqueté, la tête coupée du tronc, introuvable, du côté de la ferme de Beauséjour, lors des premières semaines de la bataille de Champagne.

Les frères de Holzman décidèrent alors de ne plus jamais être soldats, nulle part, quel qu'en soit le prix.

— Dans la vie civile, nous ne sommes que des bohémiens, *des bournans*, méprisés par les *schmitts* et les *câches*. Mais pour aller se faire *marave* pour la France, comme ce pauvre Charles, là on est bien bons. Ils n'ont même pas retrouvé sa *kopf* à notre frère. Ils ont pas dû trop chercher, ces *enfoutz* ! Alors ça suffit ! Es *genügt* !

Voilà, en gros, le discours qui fut tenu au sein de la famille. Aucun des frangins ne mit plus jamais l'uniforme. Celui-là changea d'identité, un autre simula la semi-débilité, un autre une infirmité, une maladie ou une tare congénitale... Bref, je n'en sais pas plus. Je sais seulement que les frères d'Holzman et Holzman lui-même, d'une manière ou d'une autre, ne firent pas la guerre. Pour Holzman, madame Joséphine alla expliquer aux autorités

qu'elle avait impérativement besoin de lui pour assurer son commerce, puisque son mari était à la guerre depuis le premier jour et qu'il était un sous-officier valeureux à qui on avait donné des médailles pour sa bravoure au combat. En plus, le jeune Laurent ne savait ni lire, ni écrire et n'était pas très malin, alors autant le garder à l'arrière pour qu'il soit utile à la France qui manquait cruellement de bras pour faire tourner l'économie. Le maire, puis le préfet, puis l'autorité militaire en convinrent sans faire trop de difficultés. Il faut dire que madame Joséphine, très appréciée dans son village, avait du bagout et de l'entregent et savait, en outre, fort bien écrire.

En 1918, un malheur n'arrivant jamais seul, le monde fut frappé par la plus terrible pandémie de l'histoire, la grippe espagnole, qui toucha un milliards d'individus et fit plus de trente millions de morts dont 400 000 en France.

La petite Louise mourut en septembre, après une courte agonie. Elle avait à peine 6 ans. Ce fut, pour la famille, un drame épouvantable, dont personne ne se remit vraiment jamais, notamment Joséphine. J'entends encore ma grand'mère, soixante-dix ans après, raconter la mort de sa petite sœur et l'infinie tristesse de sa maman, en pleurant comme une enfant, versant devant nous toutes les larmes de son corps.

La guerre terminée, deux mois après le drame, Louis, le mari, sous-officier d'active, revint à la maison, couvert de médailles. Il avait fait toute la guerre, depuis le premier jour, comme par miracle, sans aucune blessure alors qu'il avait été partout où ça bardait, en particulier à Verdun pendant les dix mois de la bataille, partout où les combats étaient terribles, partout où tout le monde se faisait trouer la peau.

Il faut dire qu'il était au début du conflit un sous-officier de métier de 43 ans et qu'il a sûrement été moins envoyé à l'assaut que les jeunes Marie-Louise dont le haut commandement n'hésitait pas à faire de la chair à canon, massacrés par la mitraille adverse pour gagner quelques mètres de terrain, dont la plupart resteront vains, sans aucune influence sur le cours de la guerre, mais satisferont l'orgueil de quelques officiers très supérieurs...qui auraient tous mérité dix ans de prison...mais à qui on a remis, après la

victoire, la Légion d'Honneur pour récompenser « leur immense courage et leur exceptionnelle compétence ».

Mais ensuite, et pendant des années, Louis monta au créneau avec ses hommes plus souvent qu'à son tour et, tous les témoignages en font foi, ne donnait pas sa part au chien pour ce qui était du courage et de l'abnégation. Il était solide et expérimenté. Il avait également beaucoup de chance. Il passa ainsi – la peur aux tripes, la trouille au ventre, comme les copains – à travers toutes les épreuves, il évita toutes les balles, tous les obus.

La mort au champ d'honneur, en quelque sorte, ne voulut pas de lui.

À son retour, encore dans le malheur de la mort de sa petite Louise, Louis ne voulut pas être fêté et traité comme un héros. Il considérait qu'il avait simplement fait son métier de soldat et, d'une certaine manière, se culpabilisait presque d'être revenu vivant et entier alors qu'il y avait eu tant de morts, tant de blessés, tant de « gueules cassées », tant d'estropiés, tant d'hommes devenus fous. Un peu comme ces gens qui, miraculeusement, sont saufs lors d'une catastrophe aérienne, alors que tous les autres passagers y ont laissé la vie.

Dans les premiers temps, il ne parlait pas beaucoup, Louis, il ne racontait rien ou pas grand-chose de la guerre, même à sa famille. Il était ailleurs, complètement perdu, comme resté coincé dans une tranchée, avec ses camarades de souffrance, ses compagnons d'enfer, avec les rats, avec la vermine, avec les officiers qui gueulent « qu'il faut y aller, nom de Dieu, on se magne le cul, bande de feignants, sus aux boches, bordel de merde »... loin, là-bas, à Verdun, sous les obus et la mitraille. Il se réveillait en pleine nuit, trempé de sueur, horriblement gêné par le silence. Il se mettait à genoux sur son lit et se bouchait les oreilles avec ses deux mains tremblantes, attendant qu'un obus lui tombe dessus et lui déchiquette le corps, la tronche d'un côté, le tronc de l'autre, comme il l'avait vu si souvent à quelques mètres de lui. Mais personne ne pouvait vraiment comprendre, personne ne pouvait vraiment savoir. Ca n'aurait servi à rien de raconter l'enfer à Joséphine ou à Nanon, sauf à les inquiéter, leur faire peur rétroactivement, les angoisser pour rien. Il avait atrocement subi,

cruellement souffert pendant quatre ans. Il considérait que c'était bien assez pour l'ensemble de la famille et qu'il ne fallait pas ajouter de la peine à l'horreur. Il était revenu. Il allait bien. C'était déjà beaucoup.

Pour certains d'ailleurs c'était même trop. Comment cet homme avait-il pu réchapper à tout, à Verdun où ce fut l'apocalypse, partout, alors que presque tous les autres étaient morts, défigurés, blessés ou devenus fous ? Il y eut comme ça, quelques mauvaises rumeurs, venant notamment de familles ayant perdu au champ d'honneur un fils, un frère, un fiancé, un ami, un cousin. Comme si certains lui en avait voulu, à lui ce sous-officier de métier miraculeusement rescapé, d'être revenu entier mais de ne pas se conduire en héros, ne pas parader, ne pas faire parler de lui, ne pas raconter ses exploits. C'est bizarre, vous ne trouvez pas, madame Trucmuche ? Comment ça se fait madame Duchemol qu'on revienne intact comme ça ? Comment il s'y est pris, dites, madame Machinchouette, pour n'être jamais blessé ?

De là à en faire une sorte de planqué, d'embusqué, il n'y avait qu'un pas que quelques lâches imbéciles anonymes n'hésitèrent pas à franchir, alors même que toute la famille pleurait la mort de la petite Louise. Des bruits immondes arrivèrent aux oreilles de Joséphine dont le sang alors ne fit qu'un tour. Devant la colère blanche de cette citoyenne désormais pour toujours vêtue de noir, que tout le monde respectait, appréciait voire admirait, le maire de la commune se dépêcha d'organiser dare-dare une réception en l'honneur de Louis, le héros de Verdun, le vainqueur de la Grande Guerre. À l'occasion du nouvel an de 1919, il remit en grandes pompes la médaille d'honneur de la ville de Montribel à un Louis très ému qui, exceptionnellement, avait accroché au revers de son veston du dimanche sa Croix de Guerre 1914-1918 avec étoile de vermeil et palmes pour trois citations. Non mais ! Les connards de la petite ville en furent pour leurs frais et plus jamais on n'entendit parler de rien.

Le soir de la cérémonie, Louis s'était surpris à regretter de n'être pas mort à Verdun, comme tout le monde. Il s'était plié au désir de sa chère épouse pour l'honneur de sa famille, mais, d'une certaine manière il en eut honte, non pas à cause de lui, bien sûr, mais honte, d'une certaine manière, de faire

partie du genre humain au sein duquel il y a des mauvaises personnes, des ingrats et des salauds qui, quelque part, lui « avaient volé sa guerre ».

Il faut tout de même rappeler ici que sur plus de 8 millions de soldats français engagés dans le conflit, plus de 6,5 millions revinrent dans leurs foyers, dont près de 6 millions sans blessure. Louis faisait partie de ces 6 millions et n'était donc absolument pas un cas exceptionnel. Mais la guerre fit 1 385 000 morts – dont 370 000 à Verdun – et 600 000 blessés. La plupart des familles françaises, à Montribel comme ailleurs, furent peu ou prou terriblement touchées et traumatisées à tout jamais, ce qui créa une sorte de légende, celle de « ils sont tous morts là-bas ! », d'autant que beaucoup de rescapés moururent dans les semaines et les mois qui suivirent l'immédiat après-guerre de blessures mal soignées et de maladies notamment respiratoires dues à l'inhalation de gaz toxiques pendant les combats.

Louis reprit tristement, après quelques semaines de repos et de quasi silence, son service dans l'armée, où il fut nommé adjudant-chef.

Il prit sa retraite définitive en 1925, avec à la clé une bonne pension. Il avait 54 ans.

Joséphine, jamais vraiment rétablie de la mort de sa petite fille, mourut brutalement, en 1933, d'une embolie pulmonaire. Elle venait tout juste d'avoir 50 ans.

Louis vivota gentiment jusqu'à plus de 80 ans, dans le petit logement du rez-de-chaussée d'un vieil immeuble qu'il avait acheté après la mort de Joséphine. Il louait les autres appartements et, totalement indépendant financièrement, n'eut ainsi jamais rien à demander à personne.

Quand il est mort, à l'automne 1951, j'avais à peu près trois ans et demi.

J'ai quelques souvenirs précis de mon arrière-grand-père Louis, le héros de la guerre de 14-18. Il venait manger tous les jours à la maison. Il n'habitait pas très loin et venait à vélo, un vieux vélo noir avec de larges garde-boue en métal et un énorme porte bagage sur le guidon. Il lui arrivait de tomber et d'arriver écorché aux genoux ou aux coudes, comme un petit

enfant qui débute la bicyclette. Ma grand'mère Nanon, sa fille, lui en faisait reproche et le tançait comme s'il avait été son petit, à qui elle faisait la leçon. Je trouvais cela très drôle de voir mémé disputer pépé, d'autant plus que ce dernier nous prenait comme complices, mon frère et moi et nous faisait des clins d'œil malicieux, pendant que sa fille lui mettait du mercurochrome sur ses écorchures.

Ensuite, il nous installait à deux sur ses genoux et nous disait, en baissant la voix, pour surtout pas que Nanon l'entendit :

— Voyez, les petits, il ne faut pas faire de bêtises, sinon on se fait jouer Carmen. Je n'ai pas été sage. Je suis tombé de vélo. J'aurai dû faire attention. Nanon m'a grondé. C'est bien fait pour moi !

Puis il se mettait à chanter « La soupe, le bœuf et les fayots, ça fait du bien par où ça passe. La soupe, le bœuf et les fayots ça fait du bien dans les boyaux. »

On riait, on disait encore pépé, chante encore.

Quand il était en verve, il racontait quelques anecdotes sur les tranchées, sur ses camarades de combat. Il expliquait, sérieux, comment on passait le temps entre deux assauts, le pinard pas terrible qu'on buvait en abondance et les cigarettes qu'on fumait l'une allumant l'autre, pour essayer d'oublier un peu l'enfer ; le courrier qu'on écrivait le soir, à la chandelle, la main peu assurée, avant de dormir et celui qu'on recevait de la famille avec beaucoup de retard, seul lien avec la vraie vie ; les longues parties de cartes avec les copains de galère; pour les plus habiles, le sculptage minutieux des douilles des obus allemands pour en faire des vases.

Nous, les petits, nous l'écoutions attentivement, pépé, sans vraiment tout comprendre, sans même être sûrs que tout cela avait bien existé. J'ai toutefois le souvenir que, pendant son récit, pépé essuyait des larmes avec son grand mouchoir à carreaux et qu'il terminait toujours, la voix cassée, par « j'espère bien, mes petits, que jamais vous ne verrez ça. »

Mon père m'a raconté que pendant la guerre de 39-45, son grand père Louis a longtemps et discrètement caché une famille juive, les Lecœur, dans

un logement de son vieil immeuble. Il se comporta ainsi comme un juste même s'il trouvait simplement naturel d'aider des gens, juifs ou pas juifs, dans la misère. C'était un homme bon et un patriote sincère. Il n'empêche qu'il ne fallait pas, devant lui, dire du mal du Maréchal.

— Pétain, jeunes gens, c'est le vainqueur de Verdun, le sauveur de la France. Il nous avait dit « On les aura ! » et les Boches, on les a eus. Et puis c'était un chef qu'on respectait et qu'on aimait. Il était humain ! Alors, s'il vous plait, respect pour le Maréchal.

— Mais pépé, bon sang, tu vois bien qu'il trahit le pays en collaborant avec les Allemands. Ca crève les yeux, non ?

— C'est une ruse qui lui permet d'avoir la paix pour reconstituer une armée à partir des chantiers de jeunesse. Vous n'y entendez rien ! C'est Laval le traître, pas le Maréchal ! Pétain, c'est un soldat au service de la France, comme pendant la grande guerre !

— Pépé, tu te trompes. Celui qui est au service de la vraie France est à Londres. C'est De Gaulle.

— Mais Pétain et De Gaulle sont d'accord, depuis le début. Vous verrez ce que je vous dis.

Après la libération, l'arrivée de De Gaulle au pouvoir et la condamnation à mort de son héros, le grand-père Louis ne parla plus jamais de politique. Il ne parla d'ailleurs plus jamais de sujets soi-disant importants. Il parlait de nous, de notre santé, il parlait de la pluie et du beau temps, il parlait des légumes de son jardin, il parlait des fleurs qu'il montait chaque semaine au cimetière...il était presque toujours gai. Il avait le regard bleu d'un enfant. Il chantonnait des chansons drôles de sa jeunesse.

On l'aimait bien pépé Louis.

Il en avait bavé dans les tranchées boueuses
Fumant buvant chantant pour oublier la mort
Tous les copains tombaient sous la grande faucheuse
La mitraille des boches et les obus encore
Il monta au combat ne se plaignant jamais
Il en sortit entier et les cons s'étonnèrent
Les bien-pensants les sots les veules les benêts
Un héros ne se peut s'il est trop ordinaire

Après la guerre et le retour de Louis à la maison, dès le début 1919, Holzman et Nanon, mes grands-parents, qui avaient avoué très tôt leur amour à Joséphine qui n'en fut pas plus surprise que ça, se marièrent et partirent sur les routes.

Holzman avait, pendant les quatre ans du conflit, continué d'entretenir sa petite caravane garée sur la place des Tilleuls et soigné son cheval, mis en pension à la ferme Vulin, située juste en face.

À l'époque, il y avait deux fermes en plein milieu du village et, chaque jour, les vaches faisaient une marche en ville pour, tôt le matin, se rendre au pré et, le soir, revenir à l'étable. Celles de la ferme Borel devaient même, deux fois par jour, traverser la route nationale 84, la Lyon-Genève, sous la conduite experte du fermier qui, drapeau rouge à la main, tenait tête aux automobilistes, aux camionneurs et aux conducteurs de tram qui, parfois impatients, klaxonnaient à n'en plus pouvoir. Le quartier sud du village, situé pourtant à moins de vingt kilomètres de Lyon, en pleine ville, au bord d'une route nationale très fréquentée, sentait la ferme et la bouse de vache. Il en sera ainsi jusqu'au début des années soixante.

Holzman reprit avec enthousiasme d'abord son métier de vannier, puis

dès qu'il trouva du cirage, de la cire, des brosses, de la dentelle, des mouchoirs, des couteaux... son activité de colporteur. Les deux tourtereaux étaient heureux. Nanon nous raconta souvent cette période et disait, les larmes aux yeux, qu'elle fut, dans l'insouciance de la jeunesse, peut-être la plus merveilleuse de leur existence.

Ils voyagèrent ainsi dans l'Ain, dans le Rhône, dans le Jura, dans le Doubs, en Savoie et Haute Savoie, en Isère, en Ardèche...bref, dans toute la région, s'arrêtant ici quelques jours, là quelques semaines, en fonction de l'accueil qu'on leur faisait, des commodités du village et de l'importance de la potentielle clientèle.

Holzman attelait le matin une carriole à son cheval et allait démarcher la campagne. Il était un jeune homme entreprenant et courageux. Il savait vendre et il savait acheter. On l'a déjà dit, il avait la bosse du commerce, naturellement et il adorait ça. Dans de telles conditions, sa petite entreprise prospéra très rapidement et il put commencer à mettre de l'argent de côté.

Au début du mois de mai 1922, le 2 exactement – le même jour que Serge Reggiani – Nanon, revenue, avec Holzman, pour l'occasion, à Montribel chez ses parents, mit au monde un beau petit garçon brun de trois kilos et demi.

Ils l'appelèrent Paul.

C'était mon père, c'était mon daron.

Le petit Paul était un bébé très gai, toujours souriant qui ne posait pas de problème particulier à ses jeunes parents et notamment à Nanon qui, adolescente, s'était beaucoup occupée de sa petite sœur Louise, aujourd'hui disparue.

Nanon et Holzman attendirent que petit Paul eût environ dix-huit mois et sut marcher comme un grand, pour repartir sur les routes. Le voyage leur manquait, surtout la liberté et l'insouciance qui vont avec, même si, avec un petit enfant, les choses sont, évidemment, un peu différentes.

Louis et Joséphine firent contre mauvaise fortune bon cœur, d'autant plus que les jeunes promirent d'écrire souvent et de revenir très régulièrement à Montribel, pour montrer comment petit Paul grandissait et garder un étroit contact avec des grands -parents maternels très attentionnés.

Du côté paternel, les liens étaient un peu plus lâches, les parents d'Holzman voyageant de ci de là, essentiellement en Franche Comté et les frères et sœurs menant chacun leur vie de façon séparée, les uns en Alsace, d'autres dans le midi de la France. On se retrouvait donc ici ou là, dans l'Ain, le Jura ou l'Ardèche, sur une place de village, presque par hasard, mais toujours avec plaisir.

Dans les années vingt, la France se remettait de la grande guerre qu'elle avait, avec ses alliés anglo-américains, certes gagnée mais qui lui avait coûté horriblement cher en vies humaines et en dommages économiques. Après une victoire au forceps, dite par les gazettes « à la Pyrrhus », la France était ruinée, détruite, quasiment exsangue.

Le pays, dès 1919, se remit à l'ouvrage et l'activité économique battait son plein pour relever le pays.

Avec des hauts et des bas, des conflits politiques spectaculaires, des divergences importantes sur la route à suivre, cahin-caha, la France

rapidement se redressa, dans tous les domaines et le pouvoir d'achat des Français, progressivement, s'améliora.

Ce furent même pour certains, à Paris notamment, des « années folles », pleines de création artistique qui marqueront l'histoire et de jouissances effrénées qui marqueront les esprits.

Holzman, lui, avait compris que, pendant la guerre, beaucoup de gens avaient manqué de beaucoup de choses pendant très longtemps et avaient besoin désormais, en compensation, d'acheter ce qui leur avait le plus manqué pendant les hostilités, du savon, du cirage, des brosses, des couteaux, des dentelles, comme autrefois, mais aussi de nouveaux habits, des chapeaux, des bas, des mouchoirs de Cholet, des draps brodés, de la jolie vaisselle etc...

Le jeune homme, avisé et courageux, savait judicieusement acheter et vendre, on l'a déjà dit, et il se constitua au fil du temps une belle clientèle, au prix d'efforts importants, traversant sans désespérer les campagnes pour répondre efficacement à la demande...et à l'offre.

Il comprit alors qu'il y avait peut-être mieux à faire, en rationalisant avec radicalité le processus commercial. Plutôt que de courir dans tous les sens, il serait plus intelligent de faire venir tous les clients vers un point de vente unique, à la condition bien sûr, qu'ils y trouvent intérêt.

C'est ainsi que le père de mon père créa, au tout début des années trente, dans le département de l'Ain, un peu comme le monsieur Jourdain de Molière fait de la prose sans le savoir, le premier magasin *discount* de France, d'Europe et probablement du monde, je n'ai pas vérifié.

Holzman acheta, dans la bonne ville d'Oyonnax, un grand local spacieux et clair – une ancienne brasserie – dans la rue la plus passante et y entreposa tous les lots qu'il achetait à des cafetiers ou restaurateurs en difficulté, à des artisans ou des industriels en faillite, dans des ventes publiques...bref partout où ça valait le coup. Il écuma la région, à l'affut, ayant partout des

amis lui donnant les bons renseignements, contre rémunération, des indicateurs commerciaux, en quelque sorte.

Il entreposait tout, avec soin, selon un ordre précis...des dizaines de chaises, de tables de bistrot...des centaines de verres, d'assiettes, de serviettes, de couverts...des caisses entières de bouteilles de vin...des habits de toutes sortes...des montagnes de livres...des vélos en nombre...du mobilier disparate...que sais-je encore...et il proposait chaque produit à un prix défiant toute concurrence à des clients attirés par les prospectus distribués dans les boîtes aux lettres des habitants d'Oyonnax et de toutes les communes du voisinage.

Le succès fut considérable et Holzman, pendant plusieurs années, gagna beaucoup d'argent, tout en satisfaisant ses très nombreux clients. Il convertissait progressivement cet argent en or, lingots et bijoux, comme cela se faisait régulièrement à cette époque et constitua ainsi un véritable petit trésor.

*

Pendant ce temps, le petit Paul, lui, grandissait à merveille, bientôt rejoint, en 1928, par un petit frère, Dédé, gros bébé joufflu toujours souriant.

Holzman et Nanon qui, pendant ces années, voyageaient peu, installant leur caravane dans les communes autour d'Oyonnax – à Dortan et à Maillat en particulier où les gens les avaient totalement adoptés – revinrent à Montribel où ils firent l'acquisition d'une belle maison bourgeoise de deux étages, avec cheminée en marbre et boiserie sculptées dans la salle à manger, fenêtres à vitraux de couleur, salle de bains, garages et jardin arboré, sur la route nationale Lyon- Genève, la 84, alors bordée de superbes et immenses platanes et de bancs publics.

Petit Paul était très bon élève et, malgré les réguliers changements d'école, obtenait de très remarquables résultats. Lorsqu'il fréquenta l'école de Montribel plusieurs années scolaires de suite, ses résultats s'améliorèrent

encore et devinrent en tous points excellents.

Petit Paul était calme, intelligent, obéissant et très travailleur.

C'est ainsi qu'il obtint, à l'âge de douze ans, son certificat d'études, en obtenant la deuxième place du canton de Montribel, ce qui fit la fierté de son instituteur et, bien sûr, de ses parents.

Le daron aimait nous parler de ses années d'école primaire, de ses copains de l'époque, de ses maitres et, en particulier, d'un certain monsieur Riboubet qui l'avait incontestablement marqué et pour lequel il avait conservé de l'affection et un grand respect. Il racontait comment était organisée la classe, comment étaient désignés ceux qui, arrivant plus tôt que les autres, devaient, en hiver, aller chercher le charbon et allumer le poêle, puis mettre de l'encre dans les encriers, effacer le tableau noir, mettre des craies neuves et, enfin, balayer le parquet. Il nous racontait les balades en groupe, sous la houlette du maitre, au bord de la rivière, pour apprendre les arbres, les plantes et les animaux. Il racontait aussi les fêtes scolaires avec les défilés des écoliers dans les rues du village, sous les applaudissements des habitants, la gymnastique collective sur la place des Tilleuls, tous les petits sportifs habillés de blanc. Tout cela avait, pour le daron, de la tenue, de l'allure. C'était la grande époque de l'école laïque et des instituteurs, les maitres d'école, les cheveu-légers de la République.

Le daron en parlait avec une grande fierté.

— Nos instituteurs, que nous respections énormément, nous apprenaient à bien nous conduire, à être polis avec tout le monde, à respecter les personnes âgées. On apprenait l'histoire de notre pays et on avait des cours de morale. Tout ça faisait des bons petits et ensuite de bons citoyens. C'était l'école laïque, l'école de la République. Quand on voit aujourd'hui toutes ces écoles privées, les catholiques, les coraniques, les juives, ça me désespère. C'est contraire aux principes de la République. Je suis pour leur suppression pure et simple. Tout le monde à la même école et puis c'est tout ! C'est ça l'égalité !

Lorsque, en 1981, François Mitterrand tentera, avec le ministre Savary, de réunir l'ensemble des écoles dans un grand service public de l'éducation nationale, le daron fut très heureux.

— J'ai attendu longtemps mais je suis bien content de voir qu'on va enfin réunifier l'école. Bravo Mitterrand. Il fait ce qu'il a promis. On a rudement bien fait de voter pour lui.

— Tu sais, daron, ça ne va pas être simple. Les catholiques vont s'opposer à la réforme, de toutes leurs forces.

— Tu parles si je m'en doute. Ce sont des factieux, tous ces religieux. Il ne faudra pas lâcher, c'est tout. L'école publique doit être la seule. Sinon ça sera dans l'avenir une véritable pétaudière et on apprendra aux gamins dans des écoles religieuses à détester la République. Et ça finira mal ! Pour moi c'est une évidence.

Lorsque le Président Mitterrand dût abandonner son projet, devant l'ampleur des manifestations et la violence de leurs propos – qui ressemblaient à s'y méprendre à celles, récentes, contre le mariage pour tous – Popaul fut ulcéré, déçu, amer. Cela ne fit que conforter ses idées sur la laïcité, sur l'athéisme, sur la République et sur les dérives des religions qui, pour lui, n'avaient jamais rien apporté de bon à l'humanité et n'apporteraient que du malheur.

— Quel dommage d'avoir lâché si vite. On s'en fout des curetons dans la rue. Ils ne représentent qu'eux-mêmes. Le peuple a parlé en élisant Mitterrand. Il fallait tenir, coûte que coûte. Cette église catholique est une institution factieuse. C'est honteux ! Elle le paiera un jour avec tous ses évêques et ces prêtres qui ne pensent qu'à eux, à leur pouvoir...et qui, pour beaucoup, aiment énormément les petits enfants. J'en suis certain.

— Papa, il ne faut pas tout mélanger. Il y a des prêtres qui se comportent bien. Et des catholiques ouverts et généreux.

— Je ne pense pas qu'il y en ait beaucoup, des prêtres qui se comportent bien. Pour un homme, choisir un métier de robe, ça montre qu'il a un gros penchant. Beaucoup de curés et beaucoup de juges ont des tendances

pédophiles. Quant aux prêtres sexuellement normaux, ils ne respectent pas leurs vœux de chasteté, vous pouvez me croire. Ils ont tous des maîtresses ou des amants. Quant à la plupart des gens qui vont à la messe, ils n'en n'ont rien à foutre de la vie des gens sur la terre. On croit en Dieu, on prie, on donne du pognon au curé... et on ferme sa gueule. C'est la droite dans toute sa splendeur, quoi ! Tout ce qu'il faut combattre. Contrairement à ce qu'elles annoncent, les religions enlèvent leur liberté aux gens et je dirais même leur dignité. Et la catholique romaine, sous ses aspects bien policés, bien civilisés, est peut-être la plus faux-cul de toutes. Les bondieuseries sont des énormes conneries.

— Daron, tu es trop fermé sur ses sujets. Tu n'es plus seulement laïc, tu es anti clérical et anti religieux. On ne peut pas empêcher les gens de croire à l'au- delà, à la vie après la mort...

— Les gens se réfugient dans les religions parce qu'ils n'ont pas la volonté d'affronter la vie humaine telle qu'elle est. Alors ils se laissent avoir par des charlatans, des marchands d'illusions, qui leur promettent la félicité éternelle ! C'est couillonnage et compagnie. Pour moi, c'est une absolue évidence. Les catholiques, les protestants, les musulmans, les juifs, les orthodoxes et tous les autres, tout ça c'est du pareil au même. C'est du charlatanisme ! Point à la ligne !

Rien ne le fera jamais changer d'un iota sur les religions. Il était ce qu'on peut appeler aujourd'hui un « laïcard » et il n'en n'avait pas honte le moins du monde. Il ne faisait rien contre ceux qui croyaient et il les tolérait, à titre personnel, sans aucun problème. Mais il les prenait pour des gens qui se trompaient lourdement, qui avaient l'esprit embrumé et qui, par faiblesse et par commodité, manquaient totalement de lucidité.

*

Nous avons évoqué la période de l'école primaire, la seule que fréquenta le daron, entre les années 1927 et 1934.

Bien plus tard, papa nous montrera, avec fierté, tous ses cahiers d'école, qu'il avait conservé avec grand soin, et, avec les frangins, nous pûmes aisément constater quel excellent élève il était, dans toutes les matières, apprécié au plus au point par ses maitres. Il était premier en calcul, en rédaction, en morale et en gymnastique. Il était très bon en histoire et en géographie. Il n'y avait guère qu'en dessin que les choses étaient moins brillantes...nettement moins brillantes. Devant, par exemple, dessiner un père Noël, le petit Paul fit le dessin d'un personnage étrange, hirsute, à la barbe improbable, portant dans le dos, à la place de la jolie hotte en osier débordante de jouets, une sorte de jerrican, plat et gris, comme s'il transportait de l'essence. Ce dessin, pas du tout réussi, nous faisait rire à chaque fois qu'on le voyait, le daron, disant, se marrant avec nous :

— Ca, en dessin, mes enfants, je n'étais pas très doué !

— Non, papa, tu n'étais pas très doué en dessin ! Il est vraiment bizarre ton père Noël.

Et toute la petite famille s'esclaffait de bon cœur.

*

Holzman, soutenu par les enseignants, incita son fils à poursuivre ses études au collège puis au lycée...mais sans aucun succès, Paul voulant, à l'instar de son père au même âge, travailler, gagner sa vie.

Mon daron, bien des années plus tard, lorsqu'avec les frangins nous suivions nos études, nous dira regretter cette décision, considérant que l'instruction était un bien précieux et les diplômes d'indispensables sésames pour toute la vie.

Mais on décide toujours en fonction des éléments de réflexion que l'on possède alors, sur le moment, et non pas en ayant une réflexion virtuelle, parfaite, complète et une connaissance approfondie du sujet...et peut-être surtout en fonction des contraintes immédiates de la vie que l'on a. Paul

admirait son père qui n'avait suivi aucune étude et était parti seul sur les routes à onze ans. Il voulait montrer qu'il était, comme lui naguère, capable de travailler, de gagner sa vie, d'être rapidement indépendant et de réussir.

Holzman n'avait pas trop d'arguments à lui opposer, lui qui ne savait ni lire ni écrire et, nonobstant, s'en sortait très bien. Il expliqua à son petit garçon, du mieux qu'il put, avec l'aide d'une Nanon tout à fait convaincue, que l'instruction facilite la vie et permet d'être respecté par les autres...que lui-même préférerait largement être instruit pour conduire ses affaires...que c'est important d'apprendre pour s'ouvrir l'esprit et connaître d'autres choses...que pour un petit yéniche ce serait le meilleur moyen de s'intégrer à la société, de faire oublier qu'on est un petit bohémien, de devenir comme les autres.

Mais rien n'y fit.

Holzman fut écouté par son fils mais non pas entendu. Paul savait lire, écrire et compter et il pensait que c'était bien suffisant pour faire du commerce, la seule chose qu'il voulait faire, la seule activité qui l'intéressait. De plus, il ne voulait pas aller en pension au collège, ça jamais ! Quitter ses parents et son petit frère pour aller vivre en maison avec des *gadgés* ! Non, non et non ! Ce n'était pas possible. Ça jamais ! Il demandait à son daron de ne pas lui faire ça et de l'autoriser à quitter définitivement l'école.

— Je veux rester avec toi et maman, Daron. Et petit Dédé. Je ne veux pas aller en pension avec tous ces *gadgés*. Je m'ennuierai trop de vous. Et puis je suis un voyageur, comme vous et j'en suis fier. Je veux le rester. Je ne veux pas devenir comme les autres. S'il te plait, Daron, s'il te plait !

Holzman en eut les larmes aux yeux et les arguments de l'émotion l'emportèrent sur les arguments de la logique. Paul obtint satisfaction, au grand regret des enseignants de Montribel.

Il avait douze ans. Il était très évolué pour son âge, déjà responsable, comme une sorte de petit adulte. Il partit chaque matin sillonner les routes environnantes, sur son vélo, pour vendre du cirage, des brosses, de la

dentelle...exactement comme son père à peu près au même âge et apprendre ainsi, comme un bon petit yéniche, le métier de colporteur.

Il était doué pour cette activité, ordonné, poli, affable, convaincant et il se constitua, au fil du temps, une petite clientèle tout à fait fidèle.

Puis, de plus en plus souvent, il accompagna Holzman pour apprendre, sous sa bienveillante et compétente autorité, le métier de commerçant. Il se spécialisa rapidement, par goût personnel, dans le commerce des trousseaux – draps, taies d’oreillers, couvertures, dessus de lit, linge de toilette – et dut attacher une petite remorque derrière le vélo pour y fourrer sa marchandise.

Sur son vélo juché en riant dans l’air vif
Nenni le pensionnat ça suffit le certif
Petit Paul en secret clame la liberté
La liberté Daron toujours la liberté
Pas aux pieds de boulets faisons fi des contraintes
Tant pis pour les études mais n’aie jamais de crainte
Comme toi je veux vivre honorable et fier
Colportant mes produits comme tu le fis naguère
Avocat ne serait ni notaire ni docteur
Voyageur je suis né je reste voyageur

PETIT PAUL DEVIENT « LE » PAUL

Les années passèrent ainsi et petit Paul devint « Le Paul », le fils d'Holzman et de Nanon, un beau jeune homme mince – dans la famille on l'appelait *le maigriot* – très brun, aux yeux marron, le teint clair, un visage avenant, avec de fines moustaches comme les acteurs de cinéma de l'époque, « bien élevé » comme l'on disait alors, bien habillé, courageux et, « ayant la langue bien pendue », comme disait sa maman, formidable vendeur de trousseaux.

Aller vendre sa marchandise, en faisant du porte à porte – mon daron disait *en allant taper aux portes des cabanes des gadgés* – cela s'appelait – et s'appelle encore, je pense – *aller chiner...aller à la chine...aller au mangave*.

Le Paul acquit rapidement la réputation d'un remarquable *chineur de draps*, un des tous meilleurs de la communauté des gens du voyage de la région, probablement le meilleur de sa génération.

Pour le reste, il avait eu la vie des jeunes gens de son âge, voyageur ou non, aimant aller au bal le samedi soir pour danser avec les filles, adorant aller au cinéma voir Jean Gabin la star montante et Michèle Morgan, son actrice préférée. Il avait de bons copains, avec lesquels il ne détestait pas boire des coups et faire un peu la nouba lorsque l'occasion s'en présentait. Quoique, comme on l'a vu, très vite un jeune adulte responsable et pondéré, il avait les goûts d'un jeune homme ordinaire de son époque.

Une fois veuf, le temps ayant abondamment passé, le daron nous racontera, avec un peu de nostalgie, l'air presque coupable, quelques-unes de ses aventures amoureuses « d'avant Suzanne ». Certaines étaient croustillantes, le jeune bohémien ayant du succès auprès de *gadgies* souvent plus âgées que lui, mariées la plupart du temps. Il riait de bon cœur en se remémorant les anecdotes.

Un matin, très tôt, alors qu'il venait de dormir avec la femme d'un

gardien de nuit, le daron dut se sauver en catastrophe par la fenêtre, en caleçon et marcel, ayant eu juste le temps de récupérer sa veste dans laquelle il y avait son portefeuille, poursuivi de près par le mari fou furieux, armé d'un fusil de chasse. Pendant plusieurs jours, le cocu chercha l'amant de sa femme dans tout le village d'Usson, en brandissant naïvement, se rendant ridicule, les habits de son rival oubliés dans la chambre conjugale.

— À qui est ce pantalon, à qui est cette chemise ? Quelqu'un les a oubliés chez moi. Je voudrais bien le retrouver pour les lui rendre.

Lorsque l'homme passa, vociférant, les habits à la main, dans la rue où habitait Paul, ce dernier n'en menait pas large, paraît-il, sous le regard amusé de tout le quartier, mis au courant de l'épisode.

— Oh papa, tu as dû avoir la trouille ?

— Un peu, bien sûr. Le type était un chasseur renommé, un bon fusil comme on disait et il était très en *croline*.

— Tu as revu cette femme ensuite ?

— Ah oui, souvent. Elle était très accrochée...et moi aussi. Mais on se rencontrait ailleurs. On faisait rudement gaffe.

— Elle devait être belle, dis donc cette *gadgie* pour que tu prennes autant de risques ?

— Ah oui, une *gavallie* brune, bien en chair, vrai choucarde. Elle était très attirante et très expérimentée. Elle aimait *schnege* avec moi. J'étais jeune. Ca me plaisait. Mais attention, les enfants, je vous le redis, tout ça c'était avant votre maman. Après, vous le savez, je n'ai plus jamais aimé qu'elle.

— Oui papa, bien sûr, nous le savons parfaitement. Il n'y a aucun problème. Raconte encore. Tu racontes bien. C'est très marrant.

Et le daron de nous narrer d'autres petites aventures savoureuses, celle d'un jeune homme qui plaisait à des dames qui, telles des sortes d'Emma Bovary du terroir, s'ennuyant quelque peu chez elles auprès d'un mari médiocre ou trop différent, étaient attirées par le parfum d'exotisme et

d'interdit que représentait ce beau petit bohémien.

Le daron admit, un peu gêné, qu'il avait aimé plaire – « je n'y craignais pas » disait-il – et qu'il profita dans l'insouciance de sa jeunesse des faveurs de ces dames. Il dit même, un jour où nous avons bu quelques verres et qu'il était en veine de récit, un peu mélancolique « Si ça se trouve, j'ai peut-être rendu des mistonnes malheureuses. Il y a sûrement des *gavallies* qui nous aiment sans qu'on le sache vraiment. »

*

Lorsque, en 1939, la deuxième guerre mondiale arriva, Paul, mon daron, avait 17 ans et, au côté de ses parents et son petit frère, habitait dans la belle maison de Montribel où la petite famille s'était fixée, espaçant de plus en plus les voyages en caravane.

Cela entraîna la jalousie voire la haine d'un certain nombre de gens du village, des malveillants, des frustrés, des méchants, comme l'humanité a le don d'en produire en nombre, très régulièrement et la paisible famille fut, dès le début de l'année suivante, dénoncée anonymement aux autorités allemandes, comme étant des « bohémiens », des « tziganes », des « Romanichels », que les nazis arrêtaient, tout comme les juifs, pour les déporter dans des camps de concentration en tant que membres d'une « race inférieure ».

Informé de la dénonciation par un copain gendarme, Holzman ferma le jour même la belle maison du faubourg de Lyon, gara la caravane et le camion dans le grand garage situé juste en face de la villa, alla cacher son or – celui gagné à Oyonnax dans les années trente avec le commerce *discount* – dans la cave de son frère qui habitait à quelques kilomètres de Montribel et emmena dare-dare, avec deux valises remplies à la hâte, dans la Citroën 11U, sa petite famille dans un beau village de 2000 habitants, Usson-en-Forez, situé dans le département de la Loire, arrondissement de Montbrison, aux limites de l'Auvergne, du Forez et du Velay, aux confins du Puy de

Dôme et de la Haute Loire.

Holzman et Nanon avaient souvent séjourné, en caravane, à Usson, dans leur jeunesse et y avaient conservé, en plus d'un excellent souvenir, l'amitié d'un couple de leur âge qui, sur un simple coup de téléphone, accueillirent avec étonnement mais avec plaisir la petite troupe « de bohémiens » en difficulté fuyant les Boches.

Holzman et Nanon ne surent jamais vraiment qui les avaient dénoncés aux autorités nazies. On parlera, après la guerre, de la « rumeur publique », terme bien pudique pour qualifier des ordures, des traîtres et des lâches... des gens qui habitaient Montribel et que tout le monde côtoyait, sans, la plupart du temps, savoir leur atroce et veule noirceur !

La maison du faubourg de Lyon resta ainsi fermée, sous la surveillance avisée de Louis, le père de Nanon, le poilu de la Grande Guerre, le combattant de Verdun. Ni les autorités allemandes ni la gendarmerie française n'osèrent jamais rien reprocher à ce héros de 14-18, rien lui demander même, d'autant que Montribel était alors située en zone dite « libre », au sud de la ligne de démarcation, là où la fêrule nazie était moins rude que dans la « zone occupée ».

Tout en resta donc là, pendant plusieurs années.

La vie à Usson-en-forez, commune elle aussi en « zone libre », n'était pas trop désagréable, malgré la guerre et l'occupation. Holzman et Nanon louèrent une petite maison à la sortie du village. Ils avaient suffisamment apporté d'argent pour subvenir aux besoins de la famille et aider les amis qui les avaient si gentiment hébergés lorsqu'ils avaient quitté, en catastrophe, Montribel. Ils aidèrent aussi du mieux qu'ils purent d'autres personnes du village pendant cette sombre période et notamment les jeunes qui avaient décidé, très tôt, d'entrer en résistance et tentaient de fonder un maquis dans les bois environnant.

Holzman n'avait, certes, pas vraiment besoin de travailler mais il ne pouvait s'empêcher de s'activer, de faire du commerce, du négoce, pour le

simple plaisir. Il faut dire qu'il était âgé de seulement 42 ans et à cet âge l'oisiveté n'est pas très bonne, ni pour la santé ni pour le moral. Paul, plein de vie et d'énergie, était dans le même état d'esprit que son père.

Alors, comme presque tout le monde à l'époque, Paul et son père, firent ainsi un peu de « marché noir » avec les produits des fermes du Velay et du Forez, qu'ils achetaient aux agriculteurs les plus sympathiques et les plus courageux, parfois aussi les plus cupides, qu'ils revendaient voire distribuaient sans contrepartie à ceux du village qui en avaient le plus besoin et notamment aux jeunes mamans et aux apprentis maquisards qui s'étaient installés dans la forêt voisine.

Je ne veux pas faire passer mes grands-parents et mon daron pour des saints ou des sortes de Robin des bois ou de Mandrin, ce serait un peu puéril, mais c'est bien comme cela que l'on m'a raconté les choses, dans le Forez, lorsque j'y suis allé, bien des années plus tard, sur leurs traces, en une sorte de pèlerinage familial. Pour tout le monde, à un ou deux maladifs jaloux près, Holzman, Nanon et Paul, leur rejeton, étaient des gens bien, généreux et ouverts, bienveillants, disponibles, en bref, des gens assez peu ordinaires. Je n'en avais jamais vraiment douté, mais j'en ai désormais la certitude.

Paul eut vingt ans en mai 1942 et fut appelé, comme tous les Français de la classe « 42 », à rejoindre les *Chantiers de jeunesse*, cette institution créée en 1941 et dirigée par un haut militaire de la plus grande tradition française : le général de La Porte du Theil. Tous les Français de la zone libre âgés de vingt ans devaient rejoindre un *chantier* pour y effectuer un service militaire obligatoire de huit mois.

Ces chantiers étaient en réalité des camps dans la nature, sorte de scoutisme obligatoire, dans lesquels les jeunes hommes accomplissaient des travaux essentiellement forestiers, dans une ambiance militaire où régnaient les cultes de la hiérarchie, de l'ordre, de la discipline, de l'effort, de l'abnégation...et du Maréchal Pétain !

Certains disaient que le Maréchal, le sauveur de la France, le vainqueur

de Verdun, avait secrètement le projet de préparer dans ces *Chantiers de jeunesse* la future armée de la patrie pour, le moment venu, lutter contre les Nazis et bouter l'Allemand hors de notre pays.

LE DARON GRAND RESISTANT

Paul rejoignit, contraint et forcé, dans un lourd et inquiétant contexte, en mai 1942, le *Chantier de jeunesse* d'Auvergne numéro 22, baptisé « chantier Joffre », situé sur la commune de Meisseix, collectivité de 3000 habitants, à la limite du Puy de Dôme et de la Corrèze, où, à l'air pur, dans des landes nombreuses et profondes, les jeunes s'occuperont de plantations de résineux, de reboisement et de réfection de chemins forestiers, pendant huit mois, avant d'aller travailler en Allemagne au titre du service du travail obligatoire, le fameux STO, comme les 16000 autres jeunes de la « classe 42 ».

La perspective n'était vraiment pas réjouissante !

Paul n'avait pas l'habitude de la vie en communauté, lui qui avait quitté l'école à 12 ans et allait, depuis des années, seul sur les routes, en toute indépendance, pour gagner sa vie et dormait, dans la caravane, avec son seul petit frère.

Il n'avait, en outre, jamais été soumis à une véritable hiérarchie, son père le considérant depuis bien longtemps comme un garçon sérieux qui s'épanouissait fort bien tout seul et à qui il convenait de laisser beaucoup de liberté.

Enfin, même si la pratique quotidienne de la bicyclette lui avait donné une belle santé et une grande endurance, il n'était pas rompu, contrairement aux jeunes paysans de la région qui représentaient la grande majorité des recrues de Meisseix, aux durs travaux dans les champs et les bois

Le choc fut donc rude, à tous points de vue, dès l'arrivée à Meisseix et l'installation dans le dortoir collectif, d'autant que le sous-officier chargé de l'encadrement des nouveaux, de « la bleusaille », était un ancien de la « coloniale », particulièrement rigide qui traitait les jeunes avec beaucoup de sévérité, de mépris et de rigueur, les appelant « ses Druzes », comme il le

faisait naguère, disait-il fièrement, lorsqu'il officiait au Liban. Ce sombre individu s'appelait Duroc et portait bien son nom, se montrant très dur avec les recrues, véritable tête de con et cœur de pierre.

Au bout de quelques semaines d'un mode de vie qui ne lui convenait absolument pas, Paul fit, comme quelques-uns de ses camarades, une petite déprime, un coup de fatigue, et se retrouva à l'infirmerie du camp, où, sur les conseils avisés d'Holzman, son père, venu le voir avec Nanon, il demeura en simulant, jour après jour, une grande lassitude.

Il en eut vite marre de cette infirmerie où les journées étaient absolument interminables, passées à fumer des Gauloises et à ruminer son malheur. Alors, une nuit, il s'enfuit avec un collègue d'infortune du lit d'à côté qui connaissait de jeunes maquisards et lui avait expliqué que le STO était une « belle saloperie » inventée par ces salauds d'Allemands pour faire travailler gratuitement « les esclaves français » et dont on ne reviendrait pas.

— Ah bon, tu en es sûr, Marcel ?

— Ah oui. Il paraît que c'est horrible. Il ne faut pas y aller au STO. Or tu sais bien qu'après Meisseix on y va tous directement. C'est obligatoire. C'est la loi.

— Je sais bien. Mais qui t'a parlé de tout ça ?

— Des copains qui se sont renseignés et qui sont partis s'engager dans la résistance.

— Putain, mais c'est risqué aussi, la résistance.

— Oui mais les maquisards défendent la France alors que Pétain et Laval sont des vendus aux nazis. Alors risque pour risque autant le faire dans l'honneur ! De Gaulle lui, c'est un combattant, un vrai. Il dit qu'avec lui on va la gagner cette guerre et botter le cul à monsieur Hitler !

— Oui, bien sûr, mais de Londres c'est peut-être plus facile de résister, tu ne crois pas ?

— De Gaulle a été condamné à mort par Pétain, tu le sais aussi bien que

moi. Il prend des risques énormes et on doit tous en faire autant. J'en suis persuadé. On ne va pas rester ici avec ces cons qui nous en font baver à mort pour nous livrer ensuite pieds et poings liés aux Boches. Tu vois bien comme ils nous traitent. On n'est pas ses druzes à Duroc, merde ! On n'est pas au Liban !

— Je suis bien d'accord, Marcel. Duroc est un con et un salaud.

— La nuit prochaine, je me tire d'ici. Les copains vont venir me chercher. Viens avec moi, Paul. On va vivre une aventure formidable et tous ensemble on va sauver la France.

— Et nos familles, Marcel, tu y as pensé ?

— Elles feront avec, Paul, la tienne comme la mienne. C'est la vie. On est en « zone libre » et les gendarmes du coin ne sont pas trop pétainistes, tu le sais bien. Alors, ils feront un peu semblant de nous rechercher et foutront la paix à nos familles.

— À quelle heure les gars viennent te chercher ?

— À minuit, sur le chemin à l'entrée du « bois Verrier ».

— Je serai prêt Marcel. Je pars avec toi.

Et c'est ainsi que mon Daron, à la mi- juin 1942, rejoignit la résistance, comme plus de 7000 jeunes de la « classe 42 » sur les 16000 affectés dans les *Chantiers de jeunesse*, qui, comme lui et Marcel, comprirent très vite à quelle sauce ils allaient être mangés par les insatiables vainqueurs allemands.

Le 15 juin, à minuit, les deux garçons, en grand silence, leur sac d'affaires sur le dos, quittèrent par la fenêtre l'infirmerie du camp de Meisseix, sans que personne ne s'en aperçût, pas même le gardien du grand portail d'entrée qui dormait comme un sonneur dans sa guitoune, et rejoignirent dans la nuit claire les deux jeunes maquisards venus les accueillir au « bois Verrier »,

fusil en bandoulière, pour les conduire à quelques kilomètres de là, au maquis dit de « la Tourette », sur la commune corrézienne d'Ussel, créée quelques mois plus tôt par des francs-tireurs– partisans, qui deviendront les fameux FTP.

Paul et Marcel furent accueillis avec enthousiasme par la petite troupe d'une cinquantaine de jeunes hommes qui vivait dans les bois où elle avait installé un campement de fortune et s'entraînait au combat, au tir, à la marche. Au fond, c'était à peu près la même discipline qu'à Meisseix mais, là, c'était pour la bonne cause et ça changeait tout. Et puis les rapports humains n'étaient pas les mêmes, notamment avec la hiérarchie, rigoureuse par nécessité mais amicale et respectueuse.

Quelques jours plus tard, dans la nuit du 19 au 20 juin, Paul et Marcel passèrent directement de la théorie à la pratique. En effet, ils participèrent, comme sentinelles dites de surveillance, au dynamitage de la centrale électrique de l'usine Montupet à Ussel. Il s'agissait, à l'initiative de Georges Guingouin et Léon Lanot, les chefs des maquis du Limousin, de saboter une fonderie spécialisée dans la fabrication d'alliages légers destinés aux culasses de moteurs d'avions allemands. Cette fonderie appartenait au groupe industriel *Gnome et Rhône* dont le directeur général s'était récemment déclaré prêt à collaborer avec les autorités nazies.

Le dynamitage proprement dit fut exécuté par deux volontaires, Paul Estève, un ouvrier de la fonderie et Roger Sanson, un cheminot communiste, sous la surveillance d'une douzaine de camarades dont Marcel et Paul, qui, jeunes néophytes, n'en « menèrent pas large » durant toute la durée de l'opération mais, in fine, en furent très fiers et acquirent ainsi un sérieux début d'expérience de maquisards.

L'affaire du sabotage de l'usine Montupet fit grand bruit dans la région et même bien au-delà, car il ciblait la production militaire ennemie tout en montrant que la résistance, pouvant frapper partout et à tout moment, existait véritablement, malgré le discours officiel de Vichy et de Berlin.

Paul et Marcel étaient très heureux d'être devenus des résistants. Ils savaient qu'ils avaient fait le bon choix, qu'ils étaient utiles à la France.

Dans les mois qui suivirent, un groupe de l'Armée Secrète (AS) constituée sous l'autorité du Général De Gaulle et confiée par Jean Moulin au général Delestraint, fut créé à Tulle sous la direction d'un ancien professeur de lettres et capitaine de l'armée de 39 ans, Martial Brigoulex, franc maçon et socialiste, devenu chef départemental sous le nom de Beaudouin

Paul, qui trouvait, au fil des mois, l'influence communiste trop forte à Ussel, et qui entendit parler en bien de ce Brigoulex, homme compétent, ouvert et cultivé, décida de rejoindre son groupe. Marcel, au contraire, fils d'ouvriers, se sentait très proche du parti communiste et, malgré l'amicale pression de Paul, devenu un gaulliste convaincu, ne le suivit pas.

Paul, jeune homme intelligent, discipliné, attentif, courageux, fut, au contact de Beaudouin dont il devint très rapidement un proche, un membre très actif du groupe départemental de l'Armée Secrète.

À la suite du débarquement des alliés en Afrique du nord, le 8 novembre 1942, « la zone libre », jusque-là sous l'autorité exclusive du gouvernement de Vichy, fut occupée, le 11 novembre, jour symbolique s'il en est, par les armées allemande et italienne.

Le changement pour les résistants, dont l'action jusqu'à cette date, en « zone libre », était sinon aisée du moins pas considérablement contrainte, fut brutal et radical. Tous durent passer, peu ou prou, à la clandestinité, en particulier les responsables et les membres de l'Armée Secrète, y compris le général Delestraint auprès duquel Paul, devenu « le lieutenant Lepaul », fut désigné par Beaudoin, pour l'accompagner, fin 1942 et début 1943, dans sa mission régionale de regroupement des groupes d'action.

C'est ainsi qu'il était à ses côtés lors de la réunion secrète, le 26 janvier 1943, à Montribel, au cours de laquelle furent créés les MUR, les fameux mouvements unis de la résistance.

Lepaul obtint l'accord de Delestraint et de Beaudoin pour rester clandestinement quelque temps sur place, chez son grand père Louis. Il en profita pour se reposer, reprendre son souffle et réfléchir un peu à l'avenir.

Louis lui donna des nouvelles d'Holzman, Nanon et petit Dédé, résidant toujours à Usson-en-Forez, sous la fausse identité de monsieur et madame Rivière, depuis l'occupation allemande de l'ancienne « zone libre ».

Après une semaine qu'il passa tapi chez son grand père, Lepaul se décida à rejoindre les maquis de l'Ain, particulièrement actifs sous l'autorité brillante et très déterminée de l'emblématique capitaine Petit devenu Romans et que l'histoire retiendra sous le nom de Romans-Petit. Il était basé, avec ses troupes, dans les bois à proximité de la ville d'Oyonnax.

Le lieutenant Lepaul devint très vite un des plus proches collaborateurs de Romans-Petit et il le convainquit assez aisément, avec le soutien de Beaudoin et du général Delestraint, de fusionner les maquis de l'Ain et du Jura et de les fondre dans un secteur de l'Armée Secrète.

Romans-Petit, promu colonel, faisait, avec Lepaul, devenu capitaine, le constat que, depuis l'arrestation de Jean Moulin en juin 1943, la résistance, de plus en plus minée par des conflits internes entre grands réseaux malgré la création du Conseil National de la Résistance, n'était plus suffisamment prise au sérieux à Londres par Winston Churchill et même peut-être par le général De Gaulle lui-même. Les armes et l'argent vinrent à manquer à la résistance, dans l'Ain et le Jura comme ailleurs.

Il fallait avoir une idée, entreprendre quelque chose d'exceptionnel, qui marquerait les esprits jusqu'à Londres peut-être et qui démontrerait que la résistance existe vraiment, qu'elle est forte, organisée et déterminée, permettant de se poser en force d'appoint utile, le moment venu, à la libération de la France et en soutien paramilitaire du Général De Gaulle qui en aura bien besoin face aux ambitions très fortes des communistes, soutenus par les soviétiques.

Le capitaine Lepaul émit l'idée, au cours de l'été, après avoir beaucoup consulté autour de lui, d'un défilé des maquisards, dans une ville de l'Ain, le 11 novembre 1943, jour du vingt-cinquième anniversaire de l'armistice de 1918. Romans-Petit, publicitaire de métier avant la guerre, fut immédiatement séduit, voyant le côté emblématique de la chose pouvant modifier aux yeux de l'opinion publique l'image de terroristes que Pétain et

Laval donnaient, avec succès, aux maquisards. Il chargea Lepaul d'épauler Chabot – le futur colonel Girousse – pour l'organisation générale de l'évènement, en leur demandant en particulier d'associer au maximum tous les groupes des maquis de l'Ain et du Jura et tous les secteurs de l'armée secrète.

Le projet final, collectivement mis au point sous l'autorité de Chabot et Romans-Petit, prévoyait un dépôt de gerbe au monument aux morts des plus importantes communes du département de l'Ain – Bourg-en-Bresse, Nantua, Ambérieu-en-Bugey, Bellegarde, Belley, Meximieux, Hauteville, Seyssel, Saint-Rambert-en-Bugey – et un défilé en armes, fusils Sten à l'épaule, à Oyonnax mais en gardant secret, même pour le bureau départemental des MUR, le lieu du défilé jusqu'au dernier moment. En effet, le gouvernement de Vichy avait strictement interdit, sous la pression allemande, toute cérémonie commémorative, toute action, tout geste symbolique, toute manifestation, à l'occasion de la journée du 11 novembre. Il ne fallait donc prendre aucun risque.

Tout fut prêt dès le début novembre 1943. La préparation avait été longue et minutieuse.

— Capitaine Lepaul, il faudrait que nous défilions en uniforme militaire. Ce serait formidable pour notre image, surtout que nous serons filmés. Et puis, je voudrais bien être en gants blancs ce jour-là mais je n'en n'ai pas.

— Mon colonel, vous avez totalement raison mais nous n'avons rien de tel. Alors, je vais réfléchir et je trouverai. Je m'y engage. Pour les gants aussi.

Lepaul, souvent, ne savait pas comment il allait s'y prendre pour régler un problème mais il savait qu'il y parviendrait. Il était extraordinairement positif dans l'action. Tout est possible si on ne sait pas que c'est a priori impossible. Le daron débordait d'un enthousiasme juvénile qui déteignait avec bonheur sur le groupe.

Pour les gants blancs du colonel, un maquisard alla, une nuit, chercher chez lui, à Dortan, la paire qu'il portait lors de son mariage quelques mois

auparavant.

En septembre, le dépôt d'intendance *du Chantier de Jeunesse* d'Artemare fut pris d'assaut par un petit groupe de maquisards dirigé par le capitaine Lepaul, qui ramena des blousons en cuir, des pantalons verts, des bérets, des ceinturons et des souliers qui permettront de revêtir chacun d'une sorte d'uniforme, ressemblant de loin à un uniforme de l'armée et donnant une vraie cohérence militaire au défilé.

Les cent cinquante hommes devant défiler le 11 novembre s'étaient entraînés longuement, avec conviction et beaucoup de rigueur, ainsi que les porteurs de drapeaux et de pancartes et les membres de la fanfare, en particulier le clairon dont le rôle serait important pour créer l'ambiance.

Le commissaire de police, à titre personnel plutôt favorable à la résistance et le capitaine de gendarmerie d'Oyonnax, qui lui l'était moins, avaient été « amicalement » prévenus par Romans-Petit en personne et avaient donné leur parole que les Allemands ne seraient pas informés et que rien ne serait fait pour gêner le défilé.

Lepaul avait ainsi, aux côtés de Chabot, rempli sa mission d'organisation générale et il se rendit, par les transports en commun, le 6 novembre à Montribel pour passer une journée et une nuit chez son grand père et avoir ainsi des nouvelles de ses parents et de son petit frère qui lui manquaient beaucoup. Il devait retourner à Oyonnax, le 7 novembre, pour régler les derniers détails qui lui incombaient et participer au défilé.

Le 7 novembre à six heures du matin, après avoir bu un bol de café et fumé une cigarette avec pépé Louis, Paul embrassa ce dernier et sortit, sa musette sur l'épaule, par la grande porte de bois clair dans la petite rue sombre pour rejoindre la voiture devant le convoier jusqu'à Oyonnax, qui l'attendait, moteur tournant, chauffeur au volant, place des Tilleuls, à deux pas.

La gestapo, informée depuis la veille de sa présence par « de bons Français, de braves et gentils voisins » – les mêmes qui avaient dénoncé ses parents en 1940 ? – était en bas, arme au poing, devant la porte. Lepaul,

totalelement surpris, fut arrêté manu militari par trois hommes cravatés en pardessus et chapeaux noirs, dont un était visiblement Français, et fut conduit sans ménagement à la prison de Montluc à Lyon où officiait le patron régional de la Gestapo, l'atroce Klaus Barbie, le célèbre tortionnaire, le « *boucher de Lyon* ».

Après une semaine de cellule et de très durs passages à tabac qui lui laisseront le nez cassé et une profonde cicatrice au front pour le reste de sa vie, au cours desquels Paul ne livra qu'un seul nom, le sien, un jugement sommaire, au sein même de la prison, le condamna, le 15 novembre, à la déportation immédiate dans un camp de concentration, à Buchenwald, en Thuringe, au cœur de l'Allemagne, comme « résistant terroriste ».

Il échappait ainsi, si l'on peut dire, à la déportation dans un camp d'extermination en tant que « bohémien », ce qui l'aurait conduit à une mort rapide dans une chambre à gaz.

Aussi terrible que puisse paraître la chose, mon daron considéra toujours qu'il eut, d'une certaine manière, ce jour-là, bien de la chance.

Dans le wagon plombé qui l'emmenait en Thuringe, le 16 novembre, avec pour compagnons d'autres condamnés par l'expéditive justice allemande, des résistants, des « droit commun », des juifs, des homosexuels... Paul devint rapidement copain de François Vorette, jeune parisien d'origine devenu par conviction maquisard dans le Dauphiné et, lui-aussi, arrêté après une dénonciation de voisins, alors qu'il passait la nuit, à Lyon, chez sa fiancée. Comme Paul, François ne livra à ses bourreaux que son propre nom et les marques violacées sur son visage tuméfié montraient qu'il avait subi, lui-aussi, dans les locaux du *boucher de Lyon*, de rudes et longs interrogatoires.

Vorette sera le compagnon de déportation de Paul pendant 18 mois, à Buchenwald puis à Dora, jusqu'à leur libération en avril 1945.

Lors de cet atroce voyage vers Buchenwald, que l'on finit totalement épuisé, physiquement à cause de la promiscuité et du manque d'eau et de

nourriture et moralement, sachant que l'on va vers un impitoyable malheur, Vorette mit un peu de baume au cœur de Paul en lui racontant le défilé du 11 novembre à Oyonnax dont un gars de l'Ain lui avait parlé alors qu'ils attendaient, l'un et l'autre, dans un couloir de Montluc avant d'être interrogés.

— Il paraît que des gars comme nous ont fait un truc dingue à Oyonnax, dans l'Ain, le 11 novembre dernier.

— Ah bon et c'est quoi ?

— Ils ont défilé en armes et en uniformes dans les rues, avec musique militaire et tout le toutim, pour aller déposer une gerbe au monument aux morts.

Paul, même s'il trouvait Vorette d'emblée fort sympathique, se méfiait énormément de tout et de tous – les Allemands mettaient des « moutons » même dans les trains pour la déportation – et ne révéla rien sur son rôle dans cette affaire. Il ne le fera que beaucoup plus tard, lorsque François sera devenu son ami « à la vie à la mort ».

— Oyonnax est pourtant occupé par les Allemands ?

— Oui, bien sûr, comme partout mais ces mecs ont baisé les boches bien comme il faut. Leur chef s'appelle Romans. C'est un sacré bonhomme à ce qu'il paraît.

— En tous cas, c'est rudement gonflé ! On t'a dit si la population avait suivi ?

— Ah oui, les gens sont venus voir le défilé et beaucoup applaudissaient à tout rompre.

— C'est génial, génial. J'en ai les larmes aux yeux et des frissons. J'espère qu'ils vont en entendre parler à Londres. Putain, ça montre que la résistance existe et que les gars comme nous, on n'est pas des terroristes !

— Et qu'on n'est pas des charlots.

— Combien ils étaient dans le défilé ?

— Très nombreux à ce qu'on m'a dit. Plus de cent cinquante mecs !

— Nom de Dieu. Ils ont fait quelque chose d'incroyable. Extraordinaire ! Ce sont des héros, François, des héros !

— Oui Paul, des héros, avec du courage, de l'abnégation et du culot. C'est comme ça qu'on la gagnera cette foutue guerre. De Gaulle a raison.

— J'espère bien mais putain que c'est dur. On en a pris plein la gueule à Montluc. Regarde nos tronches. Tu sais où ils nous emmènent ?

— Dans un camp de travail en Allemagne à ce qu'il paraît.

— C'est ce que j'ai cru comprendre aussi. On va en baver. Quand je pense que j'ai fait de la résistance pour échapper au STO !

— Là où on va, mon gars, c'est bien pire que le STO. On va en baver comme des Russes !

— On va en baver, y a pas de doute ! Et on n'en reviendra peut-être pas.

— Ca se pourrait bien.

— Putain, François, tu parles d'une chienne de vie. J'ai 21ans et encore tellement de choses à faire.

— Moi, Paul, j'en ai 25 et j'ai pas envie de crever non plus. Alors on va s'accrocher. Pour le moment tu es vivant et moi aussi. On va se soutenir l'un l'autre et on va vivre. Ca sera notre victoire contre ces fumiers de nazis. Vivre à tout prix malgré ce qu'ils nous font.

— Ca me va comme programme. Tope là mon ami !

Et les deux jeunes résistants, éclopés, mal en point, au visage ensanglanté, les yeux fiévreux, ivres de fatigue, dans un wagon plombé puant la pisse, la merde et la mort, se tapèrent dans la main en signe d'accord, comme des gamins dans une cour d'école.

Ils ne se quitteront plus pendant les 18 mois d'enfer qui vont suivre.

Ils se soutiendront sans jamais défaillir.

Et ils vivront.

Ils partaient en enfer deux amis pour toujours
Prisonniers des nazis ceux qui broyaient les corps
Pauvres malades fous qui ignoraient l'amour
Jamais n'auront leur âme malgré d'odieux efforts

LES ANNEES NOIRES ET ROSES

Paul retrouva la France en avril 1945, quelques jours après la libération du camp de concentration de Dora, le 11 avril, par la 3^{ème} armée américaine.

Lorsqu'il arriva à Montribel, dans la maison du faubourg de Lyon que ses parents occupaient à nouveau depuis l'automne 1944, on eut bien du mal à reconnaître le Paul, en voyant cet individu maigre à faire peur, visage émacié, tête rasée, yeux hallucinés.

Paul pesait 45 kilos.

Il avait le regard fixe.

Il était triste à pleurer.

Il ne parlait pas.

On ne saura jamais grand-chose de sa déportation à Buchenwald et à Dora. Paul, comme la plupart des autres déportés, ne racontera jamais rien, à personne, muré dans un silence profond, comme si cette période de sa vie n'avait pas existé pour lui, dans une sorte d'absolu déni. Beaucoup plus tard, il admettra cette volonté de nier ce qu'il avait vécu, tellement c'était impossible à croire, tellement c'était indicible, même pour lui.

Personne ne pouvait imaginer ce que des humains avaient fait subir à d'autres humains.

Personne ne pouvait imaginer non plus ce qu'il avait fallu faire pour survivre.

Alors, il suffisait, pour que cela n'existât pas, pour que cela n'eût jamais existé, de ne pas en parler, jamais.

Pendant des semaines, Paul se réveillait chaque nuit, s'asseyait sur son lit, hurlait à la mort puis, apaisé, pleurait tel un petit enfant. Il passait ses journées comme prostré, assis sur une chaise, sans bouger, inquiet, épiant

autour de lui, comme un gibier apeuré poursuivi par la meute.

*

Aujourd'hui on comprend bien une telle attitude, disposant d'informations parfaitement fiables – malgré les négationnistes qui voudraient falsifier l'Histoire – sur les camps de concentration. On sait que ce fut l'horreur, l'horreur absolue, le plus abominable crime de tous les temps.

Buchenwald était situé près de Weimar, tout en haut d'une colline, afin de pouvoir assurer tout autour une efficace surveillance. Les nazis entassèrent dans ce camp, au fil des mois, des résistants italiens, danois et norvégiens, des communistes allemands, des prêtres, des réfractaires au STO et des juifs. Les Français représentaient environ 10 à 15 % du total des déportés de Buchenwald et ils durent se serrer les coudes pour tenter de survivre à un régime atroce, avec un travail harassant, des humiliations de tous les instants et un effroyable manque de nourriture et de soins.

Les plus valides, ou plus exactement les moins faibles, ceux qui pouvaient encore se tenir debout, furent affectés, en octobre 1944, au camp de Dora Mittelbau, situé à Nordhausen, pas très loin de Buchenwald et consacré à la fabrication des fameux missiles V2. On sait que c'est à Dora que la conquête spatiale a commencé. 60 000 déportés ont fabriqué là, sous l'autorité de fer d'ingénieurs civils allemands, plus de 5000 V2 qui détruiront des villes entières en Belgique et en Angleterre, faisant des milliers de morts parmi la population civile. Il y aura, en quelques mois, à Dora plus de 20 000 morts d'épuisement parmi les déportés, dont une partie travaillait dans une gigantesque usine souterraine où régnaient la terreur et la brutalité. Les gardiens nazis abattaient sur place ceux qui faiblissaient un tant soit peu dans leur tâche et pendaient devant leurs camarades ceux qui tentaient le moindre sabotage. Autant dire que ça calmait les ardeurs !

Lepaul et Vorette sortirent vivants de cet enfer. Le jour de la libération de Dora, le 11 avril 1945, les deux compagnons de malheur se vengèrent comme ils purent en mettant le peu d'énergie qu'il leur restait à étrangler de leurs mains un gardien du camp, un certain Herman, celui qui leur en avait fait le plus atrocement baver. C'est Vorette qui raconta la scène par la suite, comme pour expier son acte, en précisant qu'il n'en était pas fier mais que les nazis avaient fait d'eux des êtres pire que des animaux sauvages.

Mon daron ni ne contesta ni ne valida cet épisode.

Il n'en parla jamais.

*

Puis, petit à petit, « à force d'à force », la vie reprit le dessus et Paul, grâce à l'amour de sa famille et aux soins attentifs de Nanon, dès l'été, s'était refait une bonne partie de la santé et était presque redevenu lui-même. On retrouvait un joli jeune homme qui commençait à sourire de nouveau, qui avait plaisir à manger, à se promener, à s'intéresser aux autres, à son village, à la vie.

Il apprit aussi, progressivement, les malheurs de son père dont « le trésor » – vous vous rappelez, l'or gagné dans le commerce *discount* ? – enfoui précautionneusement dans la cave de son frère, avait été dérobé pendant la guerre. Le frère avait raconté comment des voleurs s'étaient introduits, la nuit, dans la villa de Saint Maurice, désertée pendant un week-end, après avoir empoisonné le chien gardant la maison et s'étaient emparé du butin pourtant profondément enfoui sous terre, dessous le gros tas de charbon.

Holzman ne pouvait imaginer que son frère pût être coupable de lui avoir fait du tort. Impossible. Totalement impossible. Chez les yéniches, comme chez beaucoup de gens, l'esprit de famille fait partie des traditions les plus

vivaces. Là aussi, il y eut, en quelque sorte, un véritable déni.

Paul ne comprit pas les explications que son oncle donna. Il voyait bien que ça ne tenait pas la route : comment des voleurs auraient-ils pu être au courant de la présence « du trésor » ? Sinon pourquoi auraient-ils creusé précisément à son emplacement et nulle-part ailleurs ? Pourquoi la villa fut-elle désertée un week-end entier, la seule fois en plusieurs années et pourquoi avait-on laissé le chien aussi longtemps tout seul alors qu'il n'était pas du tout habitué à cette situation ? Pourquoi personne alentour n'avait vu ou entendu quoi que ce soit, alors que la maison est située au bord de la route nationale éclairée par de puissants lampadaires ?

Bref, Paul eut des doutes, des doutes sérieux, mais jamais il n'en exprima l'idée auprès de ses parents puisque, pour eux, la version des faits donnée par l'oncle Francis était, par nature, la bonne, la seule possible, la seule qu'il fallait croire. La version familiale officielle, en quelque sorte.

Cette affaire du vol de l'or d'Holzman dans la cave de son frère restera à jamais un secret de famille.

J'ai essayé de reconstituer la valeur du préjudice à partir des quelques informations que je pus glaner, bien des années plus tard, auprès de Nanon et de mon daron et je suis arrivé à une estimation d'au moins un million à un million et demi d'euros d'aujourd'hui. Ce n'était donc pas rien.

Mais « un malheur n'arrivant jamais seul », comme le dira Sacha Guitry à peu près à la même époque, cette affaire n'était rien à côté de ce que, une fois encore, « la rumeur publique » allait déclencher.

Le retour d'Holzman et de Nanon, bien portants, bien habillés, dans une belle voiture, dans la villa de Montribel restée intacte grâce à la réputation de soldat du grand père Louis, fit à nouveau des jaloux, des frustrés, des haineux qui n'hésitèrent pas dénoncer aux autorités françaises, cette fois, « des gens coupables de profits illicites », cette dénonciation étant devenue très à la mode depuis quelque temps.

Les mêmes, probablement, qui avaient dénoncé, en 1940, les « bohémiens » aux autorités allemandes et, en 1943, le résistant Lepaul à la

Gestapo, désignaient maintenant, fin 1944, les « profiteurs » aux libérateurs de la France.

Et le plus beau, c'est qu'il fallut se défendre bec et ongles contre cette odieuse accusation, nonobstant la présence du fils Paul, héros de la résistance, dans un camp de concentration.

Holzman pensait que cela suffirait, ajouté à sa parole, pour faire litière de la « rumeur publique ». Avec le retour de Paul, la chose, à ses yeux, devint encore plus évidente. Alors, il eut tendance à balayer l'accusation d'un revers de la main.

— Ils n'oseront pas quand même.

Que nenni !

Il était naïf.

Il se trompait lourdement : les cons ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît, fera dire Audiard à un de ses personnages de cinéma. Comme il avait raison !

Holzman, nous l'avons vu, aimait faire du commerce et était très doué pour cette activité. Il avait donc, dans le Forez, comme beaucoup, fait « du marché noir » dans les conditions honorables décrites plus avant et que j'ai pu, ultérieurement, me faire confirmer.

Il n'avait donc, en principe, rien à craindre.

Dans un premier temps, le comité départemental de confiscation des profits illicites, immédiatement saisi à la suite de la dénonciation, ne put rien faire et s'apprêtait à se déclarer incompétent, les profits illicites, aux termes de l'ordonnance du 18 octobre 1944, étant ceux résultant du commerce avec l'ennemi ou la violation de la réglementation économique. Holzman n'était, évidemment, en rien concerné.

Mais la scoumoune veillait !

L'ordonnance du 6 janvier 1945 rajouta, en effet, le « marché noir » comme source de profits illicites, prévoyant même la possibilité d'emprisonnement immédiat pour ceux déclarés coupables.

Le comité départemental put alors instruire le cas d'Holzman qui, désormais, entrait de plein pied dans sa compétence. Il prit dès lors son temps et se prononça le 4 septembre 1945, condamnant l'impétrant à 18 mois de prison dont 6 fermes, sans quasiment lui avoir donné la possibilité de se défendre et en refusant les témoignages des habitants d'Usson-en-Forez pourtant cités par maître Chaumière, son avocat lyonnais.

Holzman fut immédiatement arrêté par les gendarmes de Montribel, qu'il connaissait tous fort bien et qui se montrèrent sincèrement très ennuyés mais n'en pouvant mais, et incarcéré à la prison de Bourg-en Bresse.

Comment expliquer un tel acharnement ?

Le comité départemental de confiscation des profits illicites de l'Ain était, sous la Présidence du Trésorier payeur général, composé des chefs des services financiers du département et de membres du comité de Libération.

Les deux représentants du comité de Libération étaient communistes donc peu enclins à aider le père d'un résistant gaulliste. On ne se doute pas vraiment aujourd'hui, le temps ayant un peu aseptisé les choses, de la lutte terrible que se livraient alors gaullistes et communistes pour le pouvoir. Tout était bon, même le pire, pour affaiblir les adversaires.

Quant aux services financiers, dont la direction des impôts, ils n'avaient pas du tout une bonne opinion, par nature, des « gens du voyage » dont les dossiers fiscaux laissaient bien souvent et depuis toujours énormément à désirer.

Le rapporteur, inspecteur principal des contributions directes, présenta un rapport à charge très défavorable à Holzman, basé sur ce qu'affirmait « la rumeur publique » et la valeur de la maison de Montribel, que le comité, en particulier le Président, prit intégralement à son compte, sans véritable discussion. L'avocat Chaumière essaya de mettre en avant l'erreur du comité prenant en compte la valeur de la villa, alors qu'elle avait été achetée en

1938, avant la période couverte par les textes sur la confiscation des profits illicites...mais rien n'y fit et la condamnation « pour l'exemple » d'Holzman tomba.

Le pauvre Paul, qui commençait juste à se remettre de la déportation, hérita de cette sombre affaire et se lança à corps perdu dans la bataille pour réhabiliter son père, avec la même fougue et la même pugnacité avec lesquelles il s'était lancé naguère dans la résistance.

Résister était ainsi devenu son lot, son destin.

La solution, la seule, pour sortir Holzman de ce guêpier, était de faire appel de la décision devant le conseil supérieur de confiscation des profits illicites, présidé par le président du conseil d'Etat et composé de deux conseillers d'Etat et de directeurs au sein du ministère des finances.

Ce qui fut fait.

L'avocat lyonnais Chaumière, dont les honoraires s'avérèrent rapidement beaucoup plus élevés que la valeur réelle du travail qu'il fournissait, sans cesse relancé par Paul, mit beaucoup de temps à produire un mémoire en défense de qualité. Il fallait, outre les arguments de droit qui paraissaient suffisants à l'avocat, produire des témoignages de moralité, solides et nombreux. Paul dut se rendre dans le Forez, à moult reprises, pour obtenir des attestations écrites de témoins amis et se battre pour qu'elles soient intégrées à la procédure.

Paul se rendit aussi souventes fois à Paris, rue de Rivoli, avec maître Chaumière, au secrétariat du conseil supérieur, afin de compléter le dossier, tout vérifier, s'assurer que l'instruction était équitable et obtenir une date d'examen de l'affaire.

Pendant ce temps, Holzman était en prison, humilié, désespéré et sa santé déclinait.

Lorsqu'il eut fini de purger sa peine de 6 mois d'incarcération, en mars 1946, il rentra à Montribel, très affaibli. Le dossier de l'appel n'avait pas beaucoup avancé malgré les efforts de Paul. De plus, Holzman était obsédé,

sans jamais vouloir en parler, par le vol de son trésor dans la cave de son frère. Le doute, chaque jour, le minait.

La situation de la famille était mauvaise à tous points de vue. Les honoraires de l'avocat coutaient de plus en plus cher et Paul avait dû recommencer à travailler en vendant des trousseaux, seule chose qu'il savait faire. La majorité des Français ayant été ruinés par la guerre, dans l'Ain comme partout, le commerce des draps et couvertures était bien peu fructueux.

De nombreux habitants de Montribel, par ailleurs, ne voyaient pas d'un bon œil la famille d'un repris de justice, condamné pour s'être enrichi pendant la guerre, demeurer en ville comme si de rien n'était. Nanon le voyait à des petits riens lorsqu'elle faisait les courses, une certaine distance prise par les commerçants, un peu de froideur des gens rencontrés, des regards fuyants, des changements inopinés de trottoir lorsqu'elle s'approchait.

Il fut donc décidé collectivement de s'éloigner de cette collectivité hostile, de sortir la caravane de sa remise et le camion de son garage et de reprendre la route, comme autrefois, dès avril 1946. Cela permettrait au temps de faire son œuvre, pensait-on, et à la procédure d'appel d'Holzman d'aboutir, lavant ainsi l'affront. Après on verrait.

Ce départ sur le voyage fut, d'une certaine manière, pour Paul un véritable crève-cœur, même s'il comprenait bien la nécessité de l'éloignement. En effet, il avait rencontré quelques mois plus tôt, le 14 juillet 1945 plus précisément, celle qui allait devenir sa femme et par conséquent ma maman. Les deux jeunes gens étaient très amoureux et la séparation ne faisait certes pas leur bonheur. Mais ils savaient l'un et l'autre que c'était du provisoire et ils s'étaient juré fidélité éternelle, de toute façon !

*

Paul, encore bien faiblard, était allé faire un tour à la promenade des Tilleuls le soir du 14 juillet 1945. Il y avait un bal populaire, une belle animation, plein de jeunes gens venus s'amuser, bref, tout ce qu'il fallait à Paul pour se distraire un peu et tenter d'oublier les heures sombres, encore si proches.

Il s'assit à la terrasse du café, sous les platanes, pour boire un bock, comme on disait à l'époque. Il faisait frais sous les grands arbres et c'était bien agréable après la lourde chaleur de la journée au cours de laquelle il avait fait plus de 37 degrés, un record depuis des décennies.

À la table d'à côté s'installèrent deux jeunes filles qui se ressemblaient, deux sœurs probablement. La plus âgée portait des lunettes et, souriante au regard vif, était plutôt jolie. La plus jeune était, elle, vraiment très jolie, avec un air à la fois timide et mutin, de grands yeux bleus couleur de ciel et une épaisse et ondoyante chevelure blonde, aux légères frisures mordorées. Le style Michèle Morgan, la starlette du moment, quoi !

Robes légères serrant la taille, faisant ressortir les hanches par un joli drapé, souliers fins à haut talon épais, fines socquettes blanches, telles étaient les tenues des jeunes filles à la mode de 1945. Les deux voisines de table étaient élégantes dans leur robe à fleurs, surtout la plus jeune sur laquelle l'œil de Paul, de plus en plus, s'attarda. On commençait à danser sur la piste en plein air construite au beau milieu de la place. Paul, se surprenant à être entreprenant, invita la jeune fille blonde à valser au son de l'accordéon-musette, ce qu'elle accepta sans sourciller...et les deux tourtereaux, conquis l'un par l'autre, ne se quittèrent plus de la soirée...et, d'une certaine manière, de la vie. La sœur aînée, Geneviève, qui servait un peu de chaperon à sa petite sœur Suzanne, en fut quitte pour passer la soirée seule à une table à boire de la limonade.

Suzanne avait 17 ans et allait au lycée à Lyon où elle était en première, excellente élève, sûrement une future institutrice. Sa maman tenait une petite épicerie dans le village. Son papa, plus âgé et malade, ne faisait pas

grand-chose, après avoir passé la plus grande partie de la guerre à se plaindre de la faim. Il faut dire que cet ancien boulanger, champion de lutte, hercule dépassant largement les 100 kilos n'avait plus, à cause des restrictions, que la peau et les os et, paradoxalement, était atteint d'un énorme diabète qu'on soignait mal à l'époque. Il avait, cet homme, de terribles colères contre tout et contre tous, ces fumiers de Boches, ces ordures de collaborateurs, ce gouvernement de vendus, ces dangereux communistes, ce saligaud de maire, ces traîtres de voisins, ces affameurs de paysans... ce qui rendait la vie à la maison bien peu agréable et même plutôt pénible. Seuls les résistants gaullistes, dont ses deux fils, lui paraissaient dignes d'un minimum de considération et encore, à condition qu'ils ne fissent pas de grosses conneries, comme assassiner des officiers allemands, conduisant ainsi à la répression et à l'exécution d'innocents otages !

Dans de telles conditions, la petite Suzanne, très vite, délaissa de plus en plus le foyer familial pour passer beaucoup de son temps chez les parents de Paul, devenu pour tout le monde, « son fiancé ».

Holzman adora très vite cette jolie jeune femme blonde, intelligente et vive que son fils aimait tellement et qui le lui rendait bien.

C'était de la joie dans cette famille éprouvée.

C'était un peu de soleil qui passait à travers le malheur.

*

Le voyage ne dura pas très longtemps et la famille rentra à Montribel dès le mois de mai. En effet, il fallait d'urgence marier les fiancés, Suzanne étant enceinte de plusieurs mois et devant accoucher dans la deuxième quinzaine de septembre.

Le mariage fut célébré à Montribel, le samedi 8 juin, par une belle journée chaudement ensoleillée, en famille, dans la plus grande simplicité voire un certain dénuement. Je n'ai jamais vu une seule photo de cet évènement – je

pense qu'il n'en existe pas – mais il n'y a guère de doute qu'il a été d'une grande sobriété voire d'une totale discrétion. Ma mère, bien des années plus tard, alors que nous buvions le café, tous les deux assis dans la cuisine, me dira « tu vois, ces petites cuillères en argent, ce fut notre seul cadeau de mariage. »

C'est vrai que pour les deux familles, la période ne se prêtait pas trop à la fête.

Du côté de Suzanne, ses deux frères, résistants, s'étaient engagés en 1944 dans l'armée française selon le choix donné par le général De Gaulle – le dépôt des armes par les maquisards ou l'engagement dans l'armée officielle – et avaient combattu jusqu'au bout, l'un en Italie, au Monte Casino notamment, l'autre en Allemagne, jusqu'à la capitulation des nazis.

Au retour, quoique soldats glorieux et vainqueurs, ils se retrouvèrent tous deux, dans l'indifférence générale, au chômage, sans ressources, fatigués, usés, épuisés. En attendant de trouver un vrai travail, un an après leur retour, ils aidaient encore leur maman à l'épicerie, avec efficacité, et permirent ainsi qu'elle pût continuer son activité, malgré une concurrence de plus en plus vive au sein même du village. Grâce à leur aide, leur famille put tout simplement survivre, tout bonnement ne pas mourir de faim !

Du côté de Paul, on l'a vu, c'était la ruine, avec le vol du « trésor » enfoui et c'était l'opprobre général après la condamnation infâmante d'Holzman.

À bien regarder, on était quand même dans une situation tout à fait paradoxale : dans deux familles « de héros », en tous cas, pour le moins, de patriotes sincères, honnêtes, fiers et courageux, on avait de gros ennuis à cause de la guerre...alors que ceux qui avaient attendu tranquillement la fin des hostilités, souvent même en soutenant avec enthousiasme Pétain et la collaboration, prenaient, en bonne santé et plein de ressources, les bonnes places dans la société, le temps de la paix venu.

C'est clairement ce qui s'est passé à Montribel.

Pour faire bonne mesure, on écartait ceux, anciens maquisards, résistants et déportés – que l'on avait même parfois dénoncés ! – qui étaient les

symboles vivants de l'honneur donc, par contre coup, les symboles de la honte de ceux qui avaient sagement attendu que les choses se passassent et se tassassent. Il n'y avait là, certes, rien de bien nouveau sous le soleil, la canaille triomphant de toute façon, à coup sûr, comme toujours, depuis la nuit des temps, mais c'était particulièrement choquant et injuste après ce qui s'était passé pendant la guerre, tous ces terribles événements, toutes ces honteuses trahisons d'un côté et le formidable courage de ceux qui avaient dit non.

À Montribel, comme ailleurs, prenant exemple sur ce qui s'était passé d'abord à Chatou, dans l'ouest parisien – la ville des délicats impressionnistes ! – on tondit sur la place du village, résistants de la dernière heure vociférant en tête de cortège, devant un public nombreux et excité, quelques jeunes femmes qui avaient « fauté » avec des soldats ou des officiers allemands. L'une d'elles, la plus jeune et la plus jolie, fut même lapidée par de courageux citoyens et se retrouva à l'hôpital, un œil en moins pour le reste de sa vie. Mais, à quelques exceptions près, les planqués, les pétainistes, les collabos, les traîtres, conservèrent « les bonnes places nickel ! » comme le chante si bien Alain Souchon.

Les deux familles du village qui s'étaient conduites avec le plus de dignité et d'honneur, en prenant des risques énormes pour sauver la patrie, étaient dans l'épreuve alors que la plupart des autres étaient tranquilles voire florissantes.

Avec mon frère aîné, quelques mois avant la mort de notre daron, alors que nous parlions avec lui de cette période d'après-guerre, nous lui avons demandé, de but en blanc, s'il savait qui l'avait dénoncé à la gestapo en 1943. Il nous répondit qu'il savait très précisément et depuis très longtemps qui l'avait fait et que ces gens étaient parmi ceux qui avaient aussi dénoncé la famille, d'abord en 1940 puis, avec une belle constance, en 1944. C'étaient, aux yeux de tous, de bons citoyens, bien-pensant, de bons chrétiens, que l'on croisait régulièrement dans la rue, chez le boulanger ou à l'église. Mais le daron, comme il l'avait fait en 1943 dans les geôles de Barbie, ne livra aucun nom.

— De Gaulle a eu raison. Il était fondamental de réunifier la France. Il fallait à tout prix que la vie en commun pût reprendre. Pour ça, il a fallu tourner la page. J'ai tourné la page. Et puis, mes fils, je ne suis pas un donneur ! Je ne suis pas une balance. Chez nous, on a de l'honneur, on ne *verzingge* pas !

— Mais papa, toutes ces années après, tu peux le dire. Ce n'est pas de la dénonciation. C'est de la justice. On s'occupera de ces ordures si elles sont toujours en vie. On les trainera devant les tribunaux et plus même s'il le faut !

— Certains sont encore vivants.

— Et habitent à Montribel ?

— Oui, aux mêmes adresses qu'à l'époque.

— Dis-nous qui c'est, daron. Dis-nous bon Dieu !

— Je vous *pénaverai que tschi*. La page est tournée. N'allez surtout pas vous salir les pognes avec ces fumiers. C'est vous qui auriez des ennuis et des graves, croyez-moi. Au fond, d'une certaine manière, rien n'a changé depuis la guerre, rien, vous m'entendez, *les tcnés* ? Et puis, pour *les gadgés*, vous savez, on est toujours des bohémiens. Alors ce qu'on peut dire...

— Papa, nom de Dieu, quand même, le monde a changé...

— Je ne crois pas. Parce que rien ne change jamais !

— Daron...

— Passez votre chemin mes fils et oubliez tout ça. C'est la vie. Vivez dans votre époque et, de grâce, laissez dormir le passé. Nous, les résistants, les déportés, et moi le voyageur, on a assumé pour tout et pour tous. Sans rien n'attendre de personne. Jamais ! On a d'une certaine manière racheté les fautes de tout le monde. Alors ça suffit ! *Es genügt* ! On a fait notre devoir, du mieux qu'on a pu. Qu'on nous laisse tranquilles ! Qu'on nous foute la paix !

La messe était dite.

Nous n'avons jamais plus évoqué ce sujet avec lui et mon frère et moi n'en n'avons plus jamais parlé entre nous. Pourquoi ce silence définitif, cette omerta ? Bien sûr, pour les raisons de fond que Popaul nous avait dites et que nous comprenions. Mais il devait peut-être y avoir autre chose.

Est-ce que ça cachait des turpitudes encore pire que ce que nous pensions ? Avaient-ils tous été dénoncé par des proches ?

Mais alors qui ?

Le frère d'Holzman qui avait volé le trésor et qui voulait éliminer ceux pouvant le confondre ?

Encore un secret de famille, à jamais enfoui.

*

Revenons au mariage de mes parents, le 8 juin 1946, dans un contexte qui fut sans aucun doute l'un des sujets de conversation au cours du modeste repas chez les parents de Suzanne. Pépé Louis, mon arrière-grand-père, dans son costume noir du dimanche des années vingt, avec ses médailles accrochées au revers de la veste, rappela qu'il en fut de même pour lui après son retour de la guerre, en 1918 où il aurait presque fallu qu'il s'excusât d'être resté en vie. Il raconta en détail comment il avait été accueilli à Montribel, après quatre ans de guerre, lui le « héros de Verdun ».

— Rien n'a changé, mes enfants. Les jaloux et les frustrés font bien souvent la loi. C'est malheureux mais c'est comme ça ! Les gens honnêtes et courageux, aujourd'hui comme hier, sont rarement à la noce !

— Et pourtant, pépé, à la noce, aujourd'hui, nous y sommes !

La petite tablée rit de bon cœur.

Les mariés s'embrassèrent.

Malgré tout, Paul et Suzanne étaient heureux.

Ils s'aimaient et c'était bien là l'essentiel !

Avec mon frère aîné, né le 17 septembre 1946, lorsque nous étions petits nous ne comprenions pas bien comment notre maman avait pu avoir un bébé en seulement trois mois et demi, alors que l'on apprenait à l'école, c'était dans les livres de classe, qu'il fallait habituellement neuf mois pour enfanter. Alors nous interrogeons nos parents et grand parents. Mais les adultes ne nous répondaient pas vraiment, laissant planer le doute, en se faisant des clins d'œil complices. Nous en avons conclu, de façon un peu hâtive, que notre maman était probablement une sorte d'exceptionnel phénomène médical ayant bénéficié d'une bizarrerie de la nature.

Malgré son ventre arrondi, la jeune mariée partit « sur le voyage » – drôle de voyage de noces ! – avec Paul, son mari, Holzman et Nanon, ses beaux-parents et Dédé, le jeune beau-frère, qui avait 18 ans désormais, pour y passer l'été.

Avec Paul, Suzanne vivait dans le car P32 spécialement aménagé, peut-être le premier camping-car de France. Holzman, Nanon et Dédé occupaient la caravane, tirée par un gros camion Bernard lors des déplacements, cependant que Dédé conduisait la voiture, une grosse Citroën 11 U noire.

Suzanne aimait cette vie, totalement nouvelle pour elle. Elle s'entendait très bien avec ses beaux-parents et avec son beau-frère. Nanon faisait la cuisine. Holzman, malade, affaibli, se reposait des journées entières. Paul et son frère allait *chiner* les trousseaux pour gagner la vie de la famille. Dans les villages, où la petite troupe restait environ une semaine, personne ne leur demandait rien. Souvent on les connaissait depuis avant la guerre et on les appréciait, d'autant plus que Suzanne appelait d'emblée la sympathie, jeune femme jolie, avenante, polie et souriante, au ventre bien arrondi.

Le 17 septembre, à Lyon, à l'hôpital de la Croix Rousse, naquit Laurent mon frère aîné, un gros bébé aux cheveux noirs, pesant plus de 4 kilos, ayant toujours faim, réclamant à grands cris toute la sainte journée.

Ce fut une bonne nouvelle qui égaya les deux familles.

On laissa la maman se reposer quelque temps et le petit se développer, et la petite troupe repartit sur le voyage dès le début de l'année 1947, malgré le rude hiver. Holzman ne voulait pas rester à Montribel tant qu'il n'aurait pas été totalement réhabilité dans son honneur. Paul ne voulait pas quitter son père. La pauvre Suzanne n'eut donc guère le choix. On peut penser qu'elle eût préféré rester, avec son bébé, dans la villa du faubourg de Lyon pourvue de tout le confort mais, bonne épouse et gentille bru, elle fit, comme elle le fera bien souvent par la suite, contre mauvaise fortune bon cœur.

Paul relançait souvent l'avocat Chaumière pour que le conseil supérieur des confiscations des profits illicites rendît rapidement son jugement. Il obtenait toujours des réponses pleines d'espoir mais le temps passait et Holzman se désespérait. Il vieillissait à vue d'œil. J'ai vu des photos. À moins de cinquante ans, il ressemblait à un vieux monsieur, visage aux traits tirés avec des bajoues tombantes, cheveux gris, regard triste.

En mai, il se plaignit du ventre. Il avait très mal, de plus en plus mal. On l'emmena d'urgence à l'hôpital à Lyon. Il mourut dans la nuit d'une « pancréatite aigüe » comme la faculté le dit alors à Nanon, contre laquelle on ne put rien faire.

« Votre mari, malgré son âge, était un homme usé, très usé. C'en est même surprenant. Buvait-il beaucoup ? ». Nanon répondit que non, bien sûr, mais elle savait parfaitement que son mari, jeune et même moins jeune, aimait boire beaucoup et manger beaucoup, faire la fête et jouer aux cartes avec les copains. Il lui était arrivé souventes fois de partir dans des noubas terribles qui duraient plusieurs jours, sans donner de nouvelles. On était alors un homme, un vrai, chez les yéniches comme presque partout ailleurs !

Un tel régime, si l'on peut dire, et les cruels soucis – le vol du trésor, l'infamante condamnation – l'avaient fait vieillir avant l'âge en délabrant

son organisme qui n'eut pas la force de répondre à l'affaiblissement brutal de son pancréas. Nonobstant, la mort d'Holzman, figure réputée, monument de la communauté yéniche, causa une surprise considérable et un nouveau cataclysme s'abattit ainsi sur la famille, une nouvelle fois éprouvée par un sort qui semblait s'acharner sur elle, comme à l'envi.

La réhabilitation totale d'Holzman, quelques semaines plus tard, par le conseil supérieur des confiscations pour profits illicites, intervenant bien trop tard, ne mit que peu de baume au cœur à ses proches. Il était au cimetière maintenant, ce pauvre Holzman et il n'en avait plus grand-chose à foutre d'être blanchi des accusations portées contre lui. Il avait fait, pour rien, six mois de prison. Il avait été humilié et déshonoré et toute sa famille avec lui. Il avait souffert. Il avait attendu. Il avait désespéré et voué les humains aux gémonies. Son Paul en avait sué sang et eau pour laver l'honneur de son père. Alors, putain, tout ça venait trop tard, beaucoup trop tard !

Mon daron, bien des années après, m'a fait lire la décision du conseil supérieur présidé par le vice-président du Conseil d'Etat en personne. Le comité départemental qui avait condamné Holzman en 1945 y est éreinté, gravement, à tous points de vue, juridique, déontologique, moral. Holzman est totalement et définitivement réhabilité et l'Etat est condamné à verser une indemnité compensatoire pour tous les préjudices occasionnés.

Tout comme il avait refusé immédiatement après la guerre toutes les médailles qu'on lui proposait – résistance, combattant volontaire de la résistance, réfractaire au STO – mon daron refusera l'indemnité de l'Etat en écrivant au président du Conseil d'Etat à Paris, contre les conseils de son peu courageux avocat : « La mort de mon père, dont l'honneur a été foulé aux pieds et dont la famille a souffert avec lui d'une grave injustice, n'a pas de prix. En tout état de cause, comme ancien résistant déporté ayant servi la France avec un total désintéressement, sachez, monsieur le président, que je ne mange pas de ce pain-là ! ».

J'ai pu lire une copie de cette lettre dactylographiée par la secrétaire de maitre Chaumière. Personne à Paris n'eut le cran et la minimale politesse de

répondre à cette courageuse et émouvante missive. L'indemnité de compensation, assez substantielle au demeurant, resta consignée à la caisse des dépôts et consignations jusqu'à sa date de péremption.

Ah mon pauvre grand père comme tu en as bavé
Dans ta chienne de vie tu as connu l'enfer
Petit analphabète sur les routes égaré
Pauvre petit Gavroche luttant dans le désert
Tu t'es beaucoup battu pour surgir du néant
Nanon à ton côté pour toujours t'aimant fort
Et tu as réussi travaillant inventant
Ménageant peu ta peine sans relâcher l'effort
Les malfaisants veillaient au bourreau vous livrant
Vous obligeant à fuir à laisser la fortune
À bas les profiteurs et du doigt vous montrant
Vous avez tout perdu et l'honneur et la tune
Vieilli bien avant l'âge de dépit tu es mort
Désespéré ruiné je pense à toi encore

*

Tout le monde eut bien du mal à se remettre de ce douloureux épisode.
Mais, après une période de légitime abattement, la vie devait

impérativement reprendre ses droits. Le petit Laurent, qui s'appelait comme son grand père, assurait en quelque sorte la nécessaire continuité.

Alors on se remit « sur le voyage », dès après l'enterrement d'Holzman dans le caveau de famille du cimetière perché, et on alla dans le Jura, dans le Doubs, en Savoie, en Isère, jusqu'au début de l'année 1951, après la naissance de mon petit frère.

Le daron, accompagné de son frère Dédé à qui il apprenait le métier, vendait des trousseaux. Son savoir-faire recommençait à faire merveille. La famille put ainsi, petit à petit, digne et libre, relever la tête, sans ne jamais rien demander à personne.

Nanon, ma grand-mère, désormais toujours vêtue de noir, de la tête aux pieds, était devenue une figure de la communauté. Beaucoup, jeunes et anciens, l'appelaient « la mère Laurent » et lui vouaient un très grand respect, en toutes occasions, en lui accordant une place à part, un statut particulier. Tout le monde, par exemple, pour le nouvel an, se déplaçait, parfois de loin, pour venir l'embrasser en présentant ses vœux et lui offrir un cadeau, du parfum, de l'eau de Cologne, du savon, un peigne, un couteau, un souvenir...

Pendant cette période, des amitiés se nouèrent avec d'autres familles de gens du voyage, les Bogey, savoyards d'origine sintis piémontais, les Reinhardt, des manouches tenant un cirque, de la même famille que le réputé Django, les Winterstein, des chiffonniers yéniches, les Amango, des gitans bons gratteurs de guitare et habiles danseurs de flamenco, les Gargovitch, des tziganes hongrois, talentueux joueurs de violon dès le plus jeune âge, les Gutt et les Donrazac, qui tenaient des manèges d'autos tamponneuses sur les fêtes foraines...

Avec les Bogey, ces liens devinrent suffisamment intimes pour que les deux familles ne se quittassent pas pendant presque deux ans, formant au fil du temps une petite communauté très soudée. Michel et Charles, qui *chinaient* également les trousseaux, étaient presque de la génération de Nanon et avaient des enfants plus jeunes que Paul, dont les aînés étaient à peu près du même âge que Suzanne et Dédé.

Pour Nanon et Suzanne la compagnie de Mémère, épouse de Michel et de Rosine, épouse de Charles, et de leurs filles Charlotte et Marguerite, fut une bénédiction pour retrouver plein goût à la vie. On faisait les courses ensemble, on faisait la cuisine ensemble, on constituait de grandes tablées pour les repas, on s'occupait du petit Laurent.

Paul était heureux de retrouver en Michel, homme cultivé, pondéré et intelligent, élégamment habillé, excellent *chineur*, sensible et bienveillant, un peu comme une sorte de nouveau père.

Charles, que tout le monde appelait « le gros Charlot », était plus exubérant, plus pittoresque, aimant beaucoup boire et manger, surtout boire il faut bien le dire. Il s'était spécialisé dans la vente de trousseaux aux patrons d'hôtel-restaurants et connaissait en détail les vins servis dans chaque établissement. Il était quasiment un guide viticole à lui tout seul. Il avait ses préférences.

— Si tu veux boire un bon beaujolais, il faut aller chez la Mémé, aux Ponts-Tarrets ou à Dareizé, au restaurant situé dans le bourg. Si tu veux boire un bon petit *maule* de pays, il faut aller à Glandieu, dans la *wirth* juste au pied de la cascade. Pour le blanc il faut aller à Montagnieu boire du pétillant du Bugey, bien frais, un vrai nectar, le petit Jésus en culotte de velours !

Quand il arrivait dans un café, Charles demandait qu'on lui servit le vin dans un grand verre, un « verre de curé » précisait-il. Tous les patrons de restaurants et de cafés de l'Ain, du Jura, de l'Isère, du Rhône, de Savoie, tous les serveurs, toutes les filles de salle, connaissaient les habitudes de monsieur Bogey, « le Gros Charlot ».

Nous avons passé, un été, quelques jours de vacances avec les Bogey. C'était dans la Loire, à Estivareilles si ma mémoire est bonne. Le gros Charlot avait une voiture très ancienne, pas très performante, c'est le moins qu'on puisse dire. Nous sommes avec lui, dans ce véhicule, mon frère Laurent et moi. C'est le fils de Charlot, appelé Négro à cause de la couleur foncée de sa peau – aurait-on encore le droit aujourd'hui ? – qui conduit le bolide. Arrive une côte au pourcentage impressionnant. La voiture

s'essouffle et Négro doit passer la première pour ne pas caler. On monte à cinq ou six à l'heure. Un cycliste sur un vélo de course nous dépasse allègrement. Le gros Charlot prend la honte et se met à hurler.

— Mais appuie sur le champignon, petit enculé. Tu vois pas qu'on se fait lâcher par un vélo ! Allez, appuie !

— Mais daron, je ne peux rien faire, je suis à fond !

Laurent et moi avons beaucoup ri, pas trop sur le moment afin de ne pas subir les foudres d'un homme humilié, mais par la suite, une fois le voyage terminé. Des années plus tard, cette petite anecdote nous faisait encore rire aux éclats et lorsque je la raconte à mes fils, on se marre bien.

*

Je naquis à cette époque, le 3 mars 1948, sur la route, entre Bourgoin où les caravanes étaient garées et Lyon. Mon daron me disait souvent que j'étais « un vrai voyageur », né dans une voiture au bord du chemin.

Je vous narre cet épisode, comme je l'ai déjà fait, de manière un peu célinienne, dans un bouquin précédent.

Johnny est né dans la rue.

Moi, je suis né sur la route.

Oui, vraiment au bord de la route, en région lyonnaise, département Isère, entre Bourgoin et Lyon, dans la *verdine* de mes parents – des gens du voyage, des yéniches – qui se rendaient, fébriles, à la maternité.

Mais moi, j'avais, on se demande bien pourquoi quand on voit la suite, grande hâte de sortir, grosse envie de voir le monde. Alors j'ai précipité le mouvement et je me suis pointé, autour de midi, à l'improviste, la gueule enfarinée et le cul en avant, au grand désarroi de ma maman.

— Arrête-toi, Paul, vite, vite, le petit arrive !

— Oh la la, oh la la...

Mon daron, surpris et peu loquace, a pilé à mort la Citroën et s'est garé sur le bas-côté comme il a pu...puis est allé demander de l'aide à la première bicoque, juste en face de la route, en gueulant comme un goret, ameutant tout le quartier et frappant comme un sourd à la lourde.

Le bol qu'il a eu mon daron !

La dame qui habitait la turne était, tranquille, en train de briffer. Entendant les coups sur son huis, elle a dare-dare ouvert icelui, se demandant bien quelle catastrophe pouvait se dérouler au dehors. Elle a entendu, patiente, la supplique de son excité visiteur et a dit « Vous ne pouviez pas mieux tomber, monsieur, je suis sage-femme. Je prends ce qu'il faut et j'arrive ! ».

Elle a mis son assiette dans l'évier, a empoigné sa grosse trousse de sage-femme en cuir marron, pris dans l'armoire un drap et des serviettes éponge, a traversé la rue en courant, trotte menu, vers la petite bohémienne blonde qui, stoïque, faisait lentement son petit dans la grande voiture noire.

Tout s'est finalement bien passé, malgré ma sortie par le siège et toutes les énormes difficultés qui vont généralement avec, malgré aussi l'attroupement d'un tas de curieux de tous ordres venus assister au spectacle, jeunes, vieux, femmes, enfants du village, informés on ne sait comment, agglutinés en silence autour de la 11U et que la gendarmerie locale, prévenue par mon père, arrivée dans une camionnette à l'hurlante sirène, après un superbe dérapage pas très contrôlé, a fait éloigner d'autorité...pas empêcher la maman de respirer...allez, circulez, y a rien à voir ! Pas que les gens voient ça, une naissance dans la rue, vous imaginez !

Voilà comment, il y a soixante-huit piges et mèche, au bord d'une route nationale, dans la noire Citroën 11U de mon père...de la façon la plus discrète qui soit(!)...protégé de la foule curieuse par un cordon de pandores du terroir...grâce au savoir-faire miraculeux d'une dame providentielle...je suis arrivé, le cul en avant et, m'a-t-on raconté, la tronche en pain de sucre,

dans le merveilleux monde des humains.

Quelle entrée en fanfare ! Quelle arrivée tonitruante !

On ne s'étonnera guère, après ça, que je sois devenu un petit garçon plutôt réservé, un gosse un peu timide, un gentil *ticno* blondinet aux yeux clairs recherchant toujours, partout, en toutes occasions, tact et discrétion.

*

Le voyage repris très vite, dès que Suzanne fût rentrée à Bourgoin, après les quelques jours obligatoires à la maternité. Il y avait simplement, dans le groupe, un petit enfant de plus.

Des places de villages où garer, de façon commode et acceptée par les riverains, les caravanes. La vie en commun autour de cuisines en plein-air où l'on faisait cuire au feu de bois la viande d'agneau ou les poulets sur des plaques grillagées reposant sur des tonneaux en métal évidés, les ancêtres des barbe-culs d'aujourd'hui.

Pour les femmes, les courses, la cuisine, le ménage, les enfants. On faisait la lessive dans des grandes lessiveuses et on la terminait au lavoir, en battant les draps et en causant avec les villageoises.

Pour les hommes, la *chine* des trousseaux, l'entretien des voitures, des parties de boules au café du coin et des fins d'après-midi parfois consacrés à la pêche à la ligne.

Les gens du voyage, surtout les gitans et les manouches, sont souvent, encore de nos jours, de remarquables pêcheurs, discrets, patients, créatifs, ayant le sens inné de l'eau. L'immense Michel Duborgel, pêcheur professionnel de haute tenue et journaliste halieutique d'exception, a raconté qu'il s'était fait embaucher, alors tout jeune homme, par un manouche, réputé fin pêcheur, propriétaire d'un manège de fête foraine, pour apprendre la pêche avec lui, sachant le talent des bohémiens pour prendre des truites et des chevesnes « à la surprise », des brochets au poisson mort noyé ou des

barbeaux au posé, avec des techniques particulières, très sophistiquées, connues d'eux seuls. Duborgel, que mes frères et moi adorions lire dans le magazine *La pêche et les poissons* ou dans son *Traité pratique de la pêche en eau douce* qui fait encore référence, plus de cinquante ans après, considérait qu'il avait pêché toute sa vie en essayant d'imiter son maître, en essayant d'approcher la perfection créatrice des pêcheurs bohémiens. Et pourtant Michel Duborgel a été considéré comme un des plus grands pêcheurs de son époque, qui fut même champion du monde de pêche au saumon.

Holzman, mon grand-père, remarquable nageur, dans sa jeunesse, préférait pêcher à la main, activité dans laquelle il était devenu un as. Nanon racontait souvent comment son Laurent rapportait de pleins paniers de truites fario – à l'époque les truites arc en ciel, plus ordinaires, n'avaient pas encore colonisé la plupart de nos rivières – souvent de belle taille, qu'il allait chercher dans les trous sous les berges et, au fond, sous les cascades. Son frère François était lui un pêcheur à la ligne tout à fait classique et il était « au top » des techniques de l'époque. Nous avons retrouvé, avec mon frangin, dans le grenier de notre maison, une partie du matériel qu'il utilisait pour la truite, notamment à la mouche et avons été stupéfaits de son extraordinaire qualité, cannes en bambou refendu, fines soies et moulinets sophistiqués. Nous n'avons jamais vraiment su comment ce matériel se trouvait là mais je dois avouer que nous l'avons abondamment utilisé, souvent avec succès et qu'il faisait baver les copains de jalousie.

Le daron se débrouillait fort bien, lui aussi, une canne à la main et j'ai le souvenir d'une ou deux journées au bord de la rivière d'Ain où toute la famille pique-niquait, au cours desquelles il s'évertua, avec un sacré coup de poignet, à remplir la bourriche de belles fritures de gardons, d'ablettes et de gougeons. Lui, plutôt assez bouillant dans la vie, se montrait là un pêcheur patient et calme qui faisait notre admiration.

Dans le même ordre d'idée, il nous avait un jour épaté par son talent de bouliste. Nous étions réunis pour un repas de famille, en été, chez son frère, le gros tonton. C'était des années après le décès de maman. Après le repas,

nous nous décidâmes à jouer à la pétanque. D'habitude, le daron, qui refusait, par principe, de s'amuser depuis qu'il était veuf, toujours dans son deuil, en profitait pour rentrer chez lui. Ce jour-là, heureux d'être avec nous, détendu, il décida d'en être, à la surprise générale. Il gagna toutes les parties auxquelles il participa, en souriant, de manière éblouissante, en pointant ou en tirant, alors qu'il n'avait pas touché une boule depuis quinze ou vingt ans ! C'était tout à fait étonnant et nous étions bluffés ! Jean-Michel, mon fils aîné, en a gardé un souvenir précis « Tu te rappelles pépé, quand il avait joué aux boules avec nous. C'était incroyable. On aurait dit que c'était un champion de pétanque ! »

*

Suzanne, ma maman, était, quoiqu'en réalité une *gadgie*, totalement intégrée aux gens du voyage, qui voyaient d'abord en elle la femme du Paul. Progressivement elle fit apprécier son intelligence, sa gentillesse, sa bienveillance, sa douceur, son ouverture d'esprit dans un monde où, au-delà des légendes, les femmes jouent un rôle essentiel et sont parfaitement respectées par les hommes. Comme partout il y a des exceptions, bien sûr, mais, à ma connaissance elles sont plutôt moins nombreuses que dans des milieux qui se croient plus huppés, plus évolués et plus modernes.

Deux années passèrent ainsi.

Ce furent, pour ma famille, les dernières années « sur le voyage », les dernières années de bohémiens.

Ma grand-mère Nanon parlera toujours de ces deux années comme d'une période heureuse, malgré la proximité de la mort de son Laurent qui lui avait fait tant de chagrin. Elle aimait une vie libre, pleine d'animation et sur le voyage, elle était servie. On croisait, en effet, des gens pittoresques au caractère marqué, des riches aux caravanes luxueuses, des pauvres vivant dans des cabanes roulantes, des sombres aux cheveux et aux yeux noirs, des blonds aux yeux clairs, des moustachus et des glabres, des vieilles ridées

habillées de noir, fichu sur la tête, des jeunes filles aux cheveux de geai jusqu'à la taille et aux robes colorées.

Il y avait, au fil des rencontres, *le Nippès, Clément-la-sacoche, Jambe de laine, le petit Marcel, le grand Edouard, la Titine, Tintin, Dudu, le Nègro, Géronimo, la Héfle, Belles mirettes, Jojo, Ricou, Riquet, Petit Paulo, la Zézette, le père Monte-là-dessus, le Pouly, Totor-les-galoches, Dodo-la-bricole, le Barbu, le kaké, Mémère, Pépère, Louis-le-dormeur, Gustave-belles baccantes* et bien d'autres dont j'ai plus ou moins oublié les noms.

Tout un monde qui, très volubile, parlait l'argot des voyageurs mélangeant le yéniche, l'alsacien, le *tetch*, l'allemand, le piémontais, le manouche...autour d'un feu de camp sur lequel grillaient des côtelettes de mouton ou des poulets en crapaudine, pour raconter des histoires, narrer, avec force gestes à l'appui, des exploits au cours desquels on ridiculise un peu la *crissine* et les *schmitts* – police et gendarmes – et aussi *les gadgés, les câches*, les autres, tous les autres, ceux qui ne sont pas des voyageurs, qui ne sont pas affranchis.

Tout un folklore un peu initiatique au fond, avec ses propres codes, soudant, peu ou prou, un groupe, une communauté, en lui permettant de survivre, mettant en avant ses spécificités, ce qui en rapproche les membres, ce qui en fait presque, en une manière d'utopique fantasme, tous des frères.

Ma grand-mère avait passionnément aimé ce folklore qu'elle faisait sien – alors que comme Suzanne, à l'origine, elle était *une gadgie* – qui la faisait intensément vibrer et dont elle gardera la nostalgie jusqu'à son dernier jour.

Tout cela prit fin lorsque la famille vint s'installer, définitivement cette fois, dans la grande maison de Montribel.

Le car P32 de mes parents et la caravane de ma grand-mère furent garés et bâchés avec soin dans la grande remise située juste en face, de l'autre côté de la route nationale, pour n'en ressortir, près d'un demi-siècle plus tard, qu'à la mort du daron et aller se faire admirer, à Meximieux, dans un club de

voitures et véhicules anciens, par des touristes en mal d'exotisme.

Avec ce bon Nippès et Clément la sacoche
Gros Charlot attablé dans un bistrot crasseux
Dans un verre de curé comme Totor-les-galoches
Boit du *maule* et du bon un nectar du bon dieu
Les *gadgés* alentour les regardent étonnés
Ils sont originaux ces roms ces bohémiens
Ils parlent fort et mal sûrement dépravés
Et pourtant sans nul doute ils les valent bien

LA VIE SEDENTAIRE

La sédentarisation des gens du voyage permet leur assimilation et même, s'ils le souhaitent et en font l'effort, leur complète intégration au sein de la société. Mais elle coupe violemment les racines et rend le folklore d'autrefois désuet, obsolète et même, d'une certaine manière, le transforme en un poids culturel inutile dont il vaut mieux se débarrasser. Elle est en partie un bienfait pour entrer de plain-pied dans la société républicaine moderne mais elle cause aussi, insidieusement, des dégâts terribles dans les têtes et dans les cœurs.

D'autres « communautés » vivront, à peu près à la même époque, des choses identiques, les Italiens, les Polonais, les Espagnols. Un peu plus tard, d'autres vivront des choses encore bien pires, à cause de la couleur de leur peau et de leur religion. On voit bien aujourd'hui les terribles problèmes de comportement que ça peut engendrer.

Nous avons, nous, la chance que nos origines ne se voient pas sur notre visage. Nous étions, d'une certaine manière, une minorité invisible.

*

J'ai un souvenir précis de mon premier contact avec la maison de Montribel où la famille venait s'installer et dans laquelle j'allais passer près de vingt ans.

Nous étions au début de l'année 1951. Le petit frère était né en novembre de l'année d'avant et mes parents avaient jugé qu'il était impossible de voyager avec trois petits enfants dont l'ainé, qui avait cinq ans, était désormais en âge d'aller à l'école. Il avait bien, mon aîné, été à l'école maternelle dans certains villages, mais toujours pour de courts séjours ne dépassant jamais quelques semaines. Ce n'était absolument pas satisfaisant.

C'est dès cette période, je crois, qu'une idée commença à germer dans l'esprit de mes parents et de mon père en particulier. Pour lui, se sédentariser n'a de sens que si l'intégration dans la société est totale. Il faudrait donc penser, pour les enfants, dès maintenant, à une vie radicalement différente de celle des voyageurs. S'ils sont bons à l'école, on leur fera suivre des études et on leur permettra d'avoir un vrai métier, une situation stable et honorable. On en fera des fonctionnaires, peut-être, si tout se passe bien.

Paul n'avait pas oublié les conseils de ses maîtres d'école et de son père de continuer des études pour lesquelles il était doué. Il savait au fond de lui-même qu'il avait fait une erreur et, intimement, le regrettait.

Sa mère, Nanon, avait une vision quasiment idyllique du voyage et n'en gardait que de beaux souvenirs. C'était tant mieux pour elle. Mais lui n'avait pas vécu toutes ces années tout à fait de la même manière. Gagner sa vie, chaque jour, en « allant taper aux portes, son chapeau à la main » pour essayer de vendre des draps et des couvertures, n'avait jamais été facile mais l'évolution des choses rendaient l'exercice chaque année encore un peu plus compliqué. Avec le redémarrage de l'économie, les magasins se multipliaient, les catalogues de vente par correspondance faisaient leur apparition, les gens étaient informés des nouveautés et du prix des marchandises. Il fallait aller *chiner* de plus en plus loin des zones urbaines qui s'accroissaient très vite, aller dans les campagnes, de plus en plus loin, là où les gens étaient moins informés, vivant encore un peu selon les anciennes modes. Il fallait donc partir très tôt et rentrer tard, en faisant beaucoup de kilomètres de voiture. Les gens des campagnes étaient devenus plus méfiants vis-à-vis de ceux qui faisaient du porte à porte et des gens du voyage en particulier dont la réputation de voleurs de poule avait gagné beaucoup de terrain. Par ailleurs, lorsqu'on a vendu son stock de marchandises, il convient, évidemment de se réapprovisionner auprès d'un grossiste. Et de ce côté aussi les choses évoluaient. Les grossistes, se contentant, avant la guerre, de correctement gagner leur vie, devenaient, avec l'ambiance générale de croissance de l'économie, plus avides et faisaient tout pour vendre plus cher aux pauvres voyageurs qui n'avaient pas beaucoup d'arguments à leur opposer.

Bref, tout foutait un peu le camp dans ce métier comme dans bien d'autres et *la chine* avait bien du mal à nourrir son homme et sa famille, malgré le talent personnel du *chineur* et les efforts qu'il déployait.

Voilà le dialogue qui a dû avoir lieu entre Paul et Nanon, sa mère :

— Tu ne te rends pas bien compte, maman et c'est tant mieux, mais ça devient de plus en plus difficile de gagner sa croûte en allant à *la chine*, tu sais. C'est dur chaque jour d'aller taper aux portes des cabanes des *gadgés*, son chapeau à la main, en racontant son boniment. Les *gadgies* ont toutes le catalogue de Manufrance et elles connaissent le *blot* de la *came*. Souvent on ne *déraille* pas de la journée même si on *chine* dans des *gaps* de plus en plus reculés et qu'on utilise beaucoup de salive pour essayer de convaincre.

— Je te comprends bien mon Paul mais ça va peut-être s'arranger. Tu es courageux et le meilleur *chineur* de tous. Ca va aller, je te dis.

— C'est de plus en plus dur, maman et l'avenir me paraît bien incertain.

— C'est une mauvaise passe, mon Paul, j'en suis sûre. Ca va s'arranger, tu verras.

— Mais oui, maman, ça va aller, bien sûr. Ne t'en fais pas.

Paul ne voulait pas inquiéter sa mère outre mesure, mais il voyait bien la dégradation du métier et l'affaiblissement général de la situation des gens du voyage qui, parallèlement, avaient de plus en plus de mal à se faire accepter dans les villages, dont certains commençaient à leur refuser l'installation des caravanes sur les places ombragées, au centre-ville, les rejetant dans les confins des communes, dans des champs, là où on ne peut pas se brancher sur l'eau de la ville et sur le circuit de l'électricité et où, comme relégués, on ne voit personne.

Il fallait être lucide et penser à l'avenir.

Le voyage devenait une impasse.

Il fallait se résoudre à la sédentarisation.

Revenons à Montribel et à la maison du faubourg de Lyon dans laquelle je pénètre pour la première fois au début de l'année 1951, en février ou mars, je ne sais pas trop. J'ai trois ans. On entre par un grand portail de fer dans une cour recouverte de graviers qui crissent sous les pas. La maison, vue d'en bas, me paraît immense. Mon frère aîné marche devant. Ma mère tient le petit frère dans ses bras. Mon père me tient la main. Mémé Nanon détient le trousseau de clés afin d'aller ouvrir par l'arrière, par le jardin. On contourne la grande villa ocre aux persiennes fermées, en laissant un garage à la porte de bois rouge foncé sur notre gauche. On passe devant de grandes plantes à belles fleurs, des roses trémières, et arrivons en face d'un autre garage, très large et très haut qui m'impressionne avec son énorme portail en bois, lui aussi rouge très foncé. À droite il y a une allée longeant un jardin nu à la terre grise qui mène à l'arrière de la maison. À gauche de la porte d'entrée à double battants que Mémé Nanon essaie d'ouvrir avec une grosse clé, il y a, sur le côté, un bac en ciment assez haut, comme une sorte d'évier géant, sur lequel trône un gros robinet de cuivre. La porte s'ouvre enfin et nous entrons après avoir escaladé un petit escalier de quatre marches. Lorsque je suis en haut de ce petit escalier, je vois que dans le bac en ciment il y a, debout, un outil de jardinier, une triandine, à la fois fourche et bêche, très utilisé à l'époque, avec un manche en bois clair très nouveaux et, au bout, la pièce de métal noir se terminant par de grandes dents effilées. Une triandine dans un bac ! Voilà qui, sur le moment, avait étonné le petit garçon de trois ans que j'étais et qui en gardera toute sa vie le souvenir.

Dans cette maison, avec mes frères, nous passerons une enfance et une adolescence tout à fait heureuses. Je pense souvent à ces années du bonheur où, dans la grande villa, nous fûmes jusqu'à neuf personnes à vivre ensemble.

Il y avait Mémé Nanon, ma grand-mère, Paul, son fils, mon papa et Suzanne ma maman. Il y avait mes deux frères, Laurent, mon aîné de deux ans et Dédé, le puîné, plus jeune que moi de près de trois ans. Vivait là, également, mon oncle André, le jeune frère de mon père, que l'on appelait affectueusement « le gros tonton », puis, après son mariage en 1957 et

pendant plus de deux ans, sa femme Reine et leur fille Rose, née en 1958 donc plus jeune que moi d'une dizaine d'années.

De ces neuf personnes, je suis aujourd'hui le dernier survivant, alors pourtant, qu'âgé de 68 ans, je n'ai pas atteint un âge canonique, loin s'en faut. Cette pensée, qui souvent, surtout le soir avant de m'endormir, vient m'assaillir dans mon lit, me plonge à chaque fois dans un abyme d'angoisse et de mélancolie.

Qu'un centenaire voie ses proches disparaître n'est pas moins triste pour lui, mais cela paraît tout de même plus naturel que pour moi.

La première qui nous quitta fut Suzanne, ma maman, au printemps 1972, vaincue par un cancer généralisé. Elle avait moins de 45 ans.

Le « gros tonton » mourut huit ans plus tard, à 52 ans, lui aussi succombant aux ravages du méchant crabe.

En juillet 1993, Nanon, âgée de 92 ans, s'éteint paisiblement dans la maison de retraite où elle s'était retirée deux ans auparavant.

Le petit Dédé, mon jeune frère, mourut à Orléans, en décembre de la même année, des suites du sida, qu'il avait contracté en 1985 à la suite d'une transfusion de sang vicié, provenant de la prison centrale de Poissy, qui lui sauva la vie en même temps qu'elle le condamnait. Il venait d'avoir 43 ans.

Paul, mon père, mon daron, comme on l'a vu au début de ce livre, mourut dans un hôpital lyonnais fin 1999.

Ma tante Reine, malade depuis bien des années, mourut en 2009.

Mon frère aîné Laurent, mon frangin, fit une embolie fatale, sur son vélo, en escaladant une côte, dans la Drôme, au cours de l'hiver 2011. Il n'avait pas 65 ans.

Enfin ma cousine Rose fut emportée par la saloperie de crabe en 2015 à 57 ans.

Je suis le dernier vous dis-je, le survivant à cette hécatombe.

Je suis donc le prochain. Je le sais. Qu'y puis-je ?

La mort, consubstantielle à la vie, est naturelle, bien sûr et chacun d'entre nous voit partir ses grands-parents, ses parents, des proches. Mais je pense, en voyant la liste des décès des membres de ma famille, que le destin, cruel, ne les épargnant pas, ne m'a pas, du même coup, beaucoup épargné moi-même.

Ma femme Marie-Claude, mes fils Jean-Mi et Jeff et mes petits-enfants Louis et Laure, et Faté leur maman et Maryse et Bea et Alex et Didier, et Mohand et Smina, tous les proches, bien en vie et aimants, sont ma chance et, je pense, me protègent désormais, pour un temps, du malin.

Bonne fée, sauvegardez-nous !

Mais pourquoi le malin s'est-il acharné à faire disparaître Laurent, mon cher aîné, mon vieux frangin, foudroyé sur son vélo, qu'il aimait tant, alors que nous avions, ensemble, de jolis projets dès ma retraite venue ?

On rêvait de rouler ensemble sur nos bicyclettes légères, comme autrefois. On rêvait d'aller pêcher la truite, le brochet et les perches dans les rivières et les étangs de la Drôme et de la Sologne, comme autrefois. On projetait de faire de magnifiques repas, chez Bocuse, chez Blanc, chez Chabran, chez les frères Bertrand ou ailleurs où l'on goûterait des grands vins en se regardant, apaisés, la bouche heureuse. On aurait écouté ensemble Caruso et Brassens, en chantant à tue-tête. On aurait pris des fous rires, sur un seul regard, en pensant, à la seconde près, exactement aux mêmes choses drôles. On aurait parlé le « voyageur ». On aurait parlé du Gros Tonton. On aurait parlé de Nanon, de notre maman, du petit Dédé et, longuement, de Popaul, le daron. On aurait parlé du destin qui ne fait pas de cadeau. On aurait pleuré, ensemble, serré l'un contre l'autre.

Ce n'était pas beaucoup demander.

La providence, le destin, le grand architecte, Dieu, le hasard ou toutes les conneries du même type...n'ont pas su contrecarrer le malin, ce saligaud qui fait tant de dégâts, qui apporte la désolation partout où il passe. Comment expliquer autrement ? Comment justifier tous les malheurs du monde ?

Du monde, bien modestement et égoïstement, on s'en serait un peu foutu avec le frangin pour passer, heureux, les dernières années de notre vie, le plus possible ensemble, comme deux vieux gamins nostalgiques, rieurs et un peu rebelles.

Qui cela aurait-il gêné ?

À qui aurions-nous fait du tort ?

Je pense à une chanson de Jacques Brel.

« Moi si j'étais le bon dieu,

Je crois que j's'rais pas fier

Je sais on fait c'qu'on peut

Mais y a la manière »

La maison de Montribel portait-elle malheur ? Je suis bien obligé d'y penser. Les honteuses dénonciations de mes aïeux et de mon père, le cancer de ma maman, la mort souvent rapide de ceux qui y ont vécu... On ne sait et on ne saura jamais. Je suis, comme mon daron, cartésien et ne croit pas aux religions, aux miracles, aux fantômes, au mauvais sort, aux esprits, à l'au-delà, bref à toutes ces bêtises inventées par les humains pour se consoler d'être mortels, à toutes ces balivernes de charlatans pour gogos crédules.

La maison de Montribel, comme toutes les maisons, a abrité indifféremment des jours de bonheur et des jours de malheur sans y être pour grand-chose en tant que telle. Elle n'a été et n'est qu'une villa, purement spectatrice de la vie de ses habitants. Les objets inanimés, n'en déplaie à Francis James, n'ont pas d'âme, définitivement ! Non mais !

Après la mort de mon père, la maison a été habitée quelque temps par mon frangin et sa compagne, Maryse, la jolie fiancée de sa jeunesse, retrouvée après 35 ans de séparation et qui deviendra sa femme peu après.

Le couple n'envisagea pas d'y vivre. Il aurait fallu faire beaucoup de

travaux pour mettre la vieille maison au niveau des normes actuelles. L'électricité, la plomberie, la distribution des pièces, l'isolation phonique et thermique...tout était à revoir, de fond en comble.

Comme les êtres vivants, une maison vieillit, mais on peut, elle, la réparer, la rénover, la ravauder. La villa de Montribel avait, au fil des années, énormément vieilli, le daron, un peu dépassé à la fin par la situation et empêtré dans un système à bout de souffle, ne pouvant, hélas, y consacrer l'argent nécessaire.

La villa, dans ces conditions, fut vendue dans le cadre de la succession, ainsi que les garages attenants et les remises de l'autre côté de la rue, dont une a été transformée en appartements. Une fois ou deux par an, à l'été ou à la Toussaint, il m'arrive de passer devant la maison.

Le vieux portail de métal qui ne fermait plus, a été changé au profit d'un matériel plus moderne et de plus grandes dimensions, afin de faciliter les entrées et sorties de voitures qui, de notre temps, étaient devenue très difficiles. Les murs extérieurs, autrefois crème, ont été repeints d'une couleur plus vive. La grille de protection, naguère grise, a été repeinte en bleu, il me semble. Les persiennes, depuis toujours revêtues de « brun Van Dyck » ou rouge indien, la couleur fétiche de mon père, sont désormais d'un éclatant vert clair. Les fenêtres ont été remplacées, toutes entourées désormais d'un épais châssis blanc à la place de l'ancien, lui aussi « brun Van Dyck ». Le garage, à gauche en entrant, a été modernisé. Tout est donc plus beau, aux couleurs d'aujourd'hui.

Pour autant je n'aime pas que mon regard s'attarde et il ne me viendrait pas à l'esprit d'aller faire une visite, comme en pèlerinage. À quoi bon. Selon Maryse, qui l'a vu, l'intérieur a été intégralement refait, repensé, mis au goût du jour et c'est très réussi. Je n'ai nulle envie de le vérifier.

La nostalgie, pour moi, est toujours ce qu'elle était.

Mais la page est tournée, définitivement.

En coupant ses racines devenant sédentaire
En sacrifiant sa vie pour celle de ses fils
Le daron décida ils seront fonctionnaires
Leur imposant ainsi un autre sacrifice
Un bien doux sacrifice il faut en convenir
Mais nous brimant un peu dans nos désirs nos choix
Il fallait bien survivre assurer l'avenir
Quand on part de si loin sans rien pas même un toit

LA VIE DANS NOTRE MAISON

La maisonnée, pendant une vingtaine d'années, a vécu à son rythme une période plutôt heureuse, en tous cas du point de vue du petit garçon puis de l'adolescent et du jeune homme que je fus.

Les tâches étaient harmonieusement réparties.

Mes parents allaient travailler tous les jours de la semaine.

Nanon, notre mémé, s'occupait de nous.

Nous allions à l'école.

Travailler, pour Paul et Suzanne, mes parents, cela voulait dire aller *chiner* les trousseaux, en partant très tôt le matin et en rentrant souvent pour le repas du soir, que nous prenions toujours vers 18 heures 45. Nous verrons plus loin ce qu'était *la chine*.

Pour Nanon, s'occuper de nous, c'était nous préparer le petit déjeuner, nous habiller et nous emmener à l'école...puis venir nous chercher à 11h30, nous faire manger, nous ramener pour 13h30 et, enfin, revenir nous chercher à 16h30, à la fin des cours. Il n'y avait à l'époque ni cantine à midi ni garderie le soir. Pour Mémé c'était donc une sacrée noria, même si l'école n'était, à pieds, pas bien loin. Il lui fallait, en plus, préparer le repas du soir.

C'était une fameuse cuisinière, Nanon et elle nous donna, pour le reste de notre vie, le goût de la bonne cuisine, longuement mijotée. Certains de ses plats étaient fameux. Son rosbif cuit doucement et longuement, quasiment confit, au jus épais, accompagné de quenelles alsaciennes de sa confection, les « knepfes », recouvertes de gruyère râpé légèrement grillé, était exceptionnel. Pareil pour le poulet rôti entier à la cocotte accompagné de grosses pâtes coudées ou d'une purée « maison » dans laquelle on creusait un petit cratère que l'on remplissait de jus, ou la gigantesque choucroute

dans la grande marmite rouge, avec le chou légèrement acidulé et les charcuteries, lard, saucisses et jambon fumé, cuites une à une. Le gratin de macaronis, fondant, était « une tuerie » comme on dirait aujourd'hui, tout comme les superbes cardons à la moelle ou le gratin de pommes de terre bressan truffé de lardons.

Les œufs à la neige, fermes, avec le caramel fondant et l'épaisse crème anglaise vanillée, étaient à tomber, même si Nanon disait « Je ne suis pas très forte pour les desserts ».

Nous nous régaliions de chaque plat. Tout était bon et original. Mémé ajoutait systématiquement sa touche personnelle : le bifteck était cuit « à la lyonnaise » avec vin blanc et oignons effilés, la tranche de foie de génisse – le foie de veau était trop cher – était poêlée avec ail et vinaigre, l'omelette était farcie de champignons ou de petites pommes de terre, le rôti de porc était truffé de gousses d'ail, le canard était mijoté avec des olives vertes, le rôti de veau était cuit sur un lit de couennes de porc.

Avec les fromages de chèvres ou de vache qui avaient trop durci, Nanon faisait « le fromage fort », en les faisant macérer plusieurs jours dans une grande jatte de terre cuite, recouverts de vin blanc sec et d'ail pilé, qu'elle mélangeait régulièrement avec une grande cuillère de bois. J'adorais, comme mon père, manger le fromage fort sur une tartine de pain de campagne. Les femmes et mes frères en consommaient moins, trouvant le produit un peu rude, un peu trop rustique.

Lorsque, bien des années plus tard, je pus aller avec ma femme et parfois les fistons, dans les bons et même les grands restaurants, il m'arrivait parfois de retrouver les saveurs d'exception de la cuisine de ma grand-mère. Chez Bocuse, au pont de Collonges, par exemple, pour la première fois depuis des décennies, j'ai pu enfin déguster des œufs à la neige aussi réussis que de ceux de Nanon.

Le daron, qui aimait manger en quantité, s'épaissit à mesure que les années passaient. Il s'aperçut un jour, en se pesant un peu par hasard dans une pharmacie – il n'y avait pas de balance à la maison – qu'il dépassait nettement les 90 kilos et avait donc, lui *le maigriot*, beaucoup profité,

comme on disait à l'époque. Il entama alors immédiatement une sorte de régime, de façon tout à fait pragmatique, en mangeant un peu moins à chaque repas et perdit les kilos superflus, sans en parler, « comme qui rigole ». Il ne retrouva pas tout à fait sa silhouette de jeune homme mais jamais plus nous ne l'avons vu grossir.

*

À l'école nous étions tous trois d'excellents élèves. Mon aîné Laurent était toujours dans les deux ou trois premiers et le petit Dédé en fera autant quelques années plus tard. Quant à moi, sans nulle vanité, j'étais toujours de loin le premier de ma classe.

Dès l'école maternelle, à laquelle, voulant imiter mon frère, je voulus aller très tôt, on me fit d'emblée gagner une année en m'intégrant à la grande section. Puis, pourtant toujours le plus jeune, je fus le meilleur dans toutes les classes primaires, prolongeant ensuite, sans coup férir, cette situation au collège et au lycée.

Nos parents et toute la famille étaient à la fois rassurés et fiers de nous. Nous étions heureux de leur faire plaisir et ce petit cercle vertueux était fort agréable pour tout le monde.

Le daron, quand à lui, voyait plus loin. Cette capacité de ses fils à réussir dans les études devenait le socle de son projet de vie.

Pour m'en tenir à ma petite personne, j'aimais beaucoup être le premier, je dois l'avouer. L'admiration des camarades, la fierté de ma famille, l'affection de mes maitres d'école...tout cela me plaisait et me permettait d'avoir une paix royale. On me pardonnait facilement mes petites bêtises, on me laissait un peu plus libre, on me cajolait. Bref, ça bichait pour moi.

Tellement mes notes étaient élevées à l'école primaire – je frôlais souvent la moyenne mensuelle de dix sur dix – laissant très loin les autres derrière, parmi lesquels les fils de notables, médecins, industriels, commerçants ou

professeurs, certains parents demandèrent à vérifier mes cahiers, que dis-je, exigèrent une vérification des notes de celui qu'entre eux ils devaient appeler le « *petit bohémien* » ! Ils se rendirent donc à l'école, un soir après la classe, en délégation, avec le directeur et l'instituteur et procédèrent à un examen approfondi de mes cahiers et de ceux de leurs rejetons. Hélas pour eux, ils constatèrent, déçus et meurtris dans leur amour-propre, que la comparaison était cruelle pour leurs enfants, bien plus encore qu'ils l'avaient imaginé.

Mes parents en furent avertis, sous le sceau du secret, par mon maître qui avait trouvé le procédé de « ces braves gens » de Montribel, parfaitement abject. Mon père ne me parlera de cette petite histoire que trente ou quarante ans plus tard. Il me raconta qu'avec maman, ils avaient singulièrement savouré l'épisode, tout en le vomissant, le reliant aux anciennes dénonciations des années noires. Pour les gens bien-pensant d'alors, des bohémiens restent des bohémiens et doivent le rester à jamais, qui plus est en courbant la tête. Et si une tête dépasse ou essaie de dépasser, et bien on la coupe ! Non mais !

En l'occurrence, ces braves gens n'avaient pas réussi leur coup et leurs rejetons, dont on supposera par bienveillance qu'ils n'y étaient pour rien, durent subir encore et encore la loi du gentil petit bohémien blond aux yeux verts, sous le regard protecteur des enseignants qui voyaient en lui « une pépite » de l'école laïque et républicaine.

Tout était fait à la maison pour que nous réussissions nos études. Les parents parlaient bas lorsque nous faisions nos devoirs ou apprenions nos leçons. Le soir, nous dinions tôt, vers 18 heures 45 – on soupait à sept heures moins le quart comme on disait alors – pour que nous eussions du temps à nous pour travailler avant d'aller au lit, ou, plus tard, pour regarder un peu la télé.

Chacun avait son espace pour travailler : Laurent avait un bureau dans notre grande chambre commune, avec une étagère pour ranger les bouquins.

Le petit frère avait à sa disposition une table et un petit meuble dans une sorte de réduit, bien éclairé, à côté de la vaste salle de bains. Quant à moi, j'aimais travailler sur la grande table de la salle à manger, m'installant en face de la cheminée de marbre et ayant, sur ma droite, une vue sur la vie du faubourg de Lyon, les passants, les voitures. C'est maman qui faisait réciter les leçons et surveillait les devoirs. Elle le faisait avec tendresse, bienveillante et aimante et c'était très efficace. Nous faisons tous nos efforts pour qu'elle soit contente de nos prestations et son merveilleux sourire était notre récompense. Papa, lui, voyait les choses d'un peu plus loin. Il était très attentif aux résultats d'ensemble et au classement mensuel. Toute place au-delà de la première lui paraissait devoir être rapidement améliorée et il le disait clairement, avec une certaine sévérité. Il était très écouté, voire un peu craint. Sans prétention, avec moi il fut tranquille sur ce plan puisque, comme je l'ai déjà dit, ma modestie dut elle en souffrir, je fus premier de ma classe entre les âges de 4 et 16 ans, de l'école primaire au lycée, sans désespérer, jamais. Les frangins se défendaient également très bien, toujours dans les trois premiers, « sur le podium » comme disait le daron.

Il fallait aussi bien se tenir en toutes circonstances, être propres sur soi, bien peignés, les mains et les ongles impeccables, La chemise et le pantalon bien repassés.

— Il faut toujours être bien habillé. On dit que l'habit ne fait pas le moine. Mais ça c'est bon pour les riches, ceux « qui ont de quoi » et qui peuvent se vêtir comme bon leur semble. Pour les autres, si on est mal habillé c'est qu'on est pauvre et qu'on n'a droit à aucune considération. Retenez toujours ça, les petits, toujours. L'apparence est très importante dans la société d'aujourd'hui. Personne ne doit savoir que vous êtes des petits-fils et fils de gens du voyage. Ca ne ferait que vous desservir. Les gens n'aiment pas les bohémiens. C'est comme ça et ça ne changera jamais.

— Oui, daron, c'est promis. On est fier de nos origines mais on ne le montre pas, on ne le dit pas aux *gadgés*, quoi !

— Voilà, vous avez tout pigé, c'est exactement ça.

Le daron était attentif à tout cela mais c'est maman qui s'occupait concrètement de notre toilette, de notre mise et de nos tenues. Elle prenait soin de nous, comme toutes les mamans le font avec leur progéniture, mais elle le faisait avec un tel amour que j'en ai encore des frissons rien que d'y penser. Elle était d'une telle bonté, d'une telle délicatesse. Elle était fière de ses trois petits et elle nous le disait et nous le montrait souvent par des petits gestes d'amour, des caresses, des baisers.

Pour les chaussures, en revanche, c'est papa qui était aux affaires. Il y avait, le soir, avant le repas, un véritable petit cérémonial. Avant d'entrer dans la maison, nous laissions sous le petit porche devant la porte, nos chaussures de ville que nous remplacions par des pantoufles en hiver et des mules l'été pour circuler à l'intérieur sans salir. Le daron sortait d'un placard une petite caisse de bois dans laquelle il y avait son nécessaire à chaussures, boîtes de cirage, brosses, chiffons, lacets neufs. Il allait chercher sous le porche l'ensemble des souliers et les cirait avec soin : d'abord on les essuie pour enlever boue et humidité; puis on passe du cirage avec la brosse adéquate, en fonction de la couleur ; on laisse un peu sécher et, enfin, on fait briller en frottant fort avec un chiffon non pelucheux. Nous admirions la dextérité du cireur qui aurait pu, sans difficulté, quoique blanc de peau, en faire son métier dans les rues de New York, comme on le voit souvent dans les films américains

— La chaussure fait l'homme. Des chaussures sales sont le signe de gens pas très soigneux, pas très raffinés. On est bien d'accord, les enfants ? En plus, ça prolonge les souliers et ça fait faire des économies.

— Oui, daron, bien sûr, mais on pourrait les cirer nous-mêmes.

— Vous le ferez quand vous serez grands. Vous avez le temps, va. Profitez pour le moment de mes talents de cireur et de ma grande générosité.

Il riait. On le remerciait et on riait aussi.

Il cira ainsi chaque soir, pendant des années, avec ferveur, les six paires de souliers de la famille.

*

À la maison, lorsque nous étions petits, il y avait, le jeune frère de mon père, que nous appelions affectueusement « le gros tonton ». Il avait vingt ans de plus que moi mais était resté très jeune d'esprit et il était pour nous un peu comme un grand frère. C'était un jeune homme petit et rond, enjoué, jovial, au joli sourire. Il était très coquet et nous admirions ses costumes croisés, ses gilets de couleur et ses foulards de soie. Il faut dire qu'il était choyé par Nanon, sa mère, comme s'il avait été encore un enfant. Elle disait « Mon Dédé c'est mon petit. Il est si gentil ». Elle lui passait tous ses caprices et il en profitait sans aucun complexe. En 1954 – il avait 26 ans – elle lui acheta, pour qu'il pût aller *chiner* tout seul, une Ford Vedette au moteur 8 cylindres, voiture de luxe coûtant près d'un million de francs de l'époque.

Il adorait s'amuser avec nous, le « gros tonton ». Il partageait nos secrets et lorsque nous avions fait une petite bêtise, il se chargeait d'en minimiser la portée auprès de nos parents, plaidant, gentil avocat, notre cause avec ardeur. « Ce sont des enfants, Paul, il faut bien qu'ils s'amuse ! » et il réparait avec savoir-faire et patience le jouet cassé ou le vélo abîmé.

Il était très doué pour raconter des histoires parfois extraordinaires, dans lesquelles, mettant son propre personnage en scène, il se donnait le beau rôle. Il côtoyait ainsi, dans ses récits, des gens célèbres, des vedettes du sport ou du cinéma. Il utilisait un langage très imagé et gouailleur, un peu comme Coluche le fera sur scène quelques années plus tard. Il inventait des expressions. Il mimait, faisait des gestes, imitait. Il nous fascinait. Le vendredi soir et le samedi soir il allait, souvent, au cinéma et nous racontait ensuite le film à sa façon. Il fallait le voir se démener pour narrer les aventures de Lamy Caution, incarné par Eddy Constantine, son préféré de l'époque. Il fallait le voir se muer en justicier dans un western et tuer le traître dans un homérique duel au revolver sur une place balayée par le vent. Nous étions, nous ses neveux, son public devant lequel il donnait toute sa mesure. Bien sûr, avec le temps, nous avons compris qu'il racontait parfois de gros mensonges mais jamais nous ne lui fîmes sentir. Nous faisons

semblant de le croire et lui faisait semblant d'en être dupe. C'était, au fond, comme au théâtre. C'était formidable.

— Est-ce que je vous ai déjà raconté ma rencontre avec le général De Gaulle ?

— Non, tonton, jamais.

— Ca vous intéresse ?

— Oh oui, tonton, oh oui.

— Alors je vous raconte. Vous écoutez sans m'interrompre. On est bien d'accord les gamins ? Sinon je perds un peu le fil et puis une histoire c'est un tout.

— Oui, tonton. C'est promis. On t'écoute.

On se tenait bien droit sur notre chaise et on ouvrait bien grandes les oreilles. Le « gros tonton » prenait sa respiration et commençait à raconter à son public conquis d'avance.

— Nous sommes au restaurant Bourgeois à Priay, en 1954, au printemps. Je revois encore la jolie place du village et les grands arbres avec des feuilles bien vertes. Une fameuse auberge, la maison Bourgeois, très réputée, doublement étoilée au guide Michelin. Il est environ midi et demi. Je suis venu boire un verre avec un client de Priay à qui j'avais vendu des draps en fin de matinée et qui voulait me faire plaisir. Il était content cet homme. Ce n'était pas toujours le cas dans notre métier de *chineur* que les clients soient satisfaits, mais là, il était content. Nous sommes au bar, nos verres à la main, en train de deviser de choses et d'autres, du temps, de la région, de l'économie, de la santé, que sais-je encore. Des banalités, probablement. Je me tourne et je regarde en direction de la salle, pleine de clients en train de déjeuner. Il me semble alors reconnaître le général de De Gaulle qui, dépassant tout le monde d'une tête, mange à une table, avec plusieurs messieurs. Il n'est pas habillé en militaire mais en costume bleu, très élégant. Je me frotte les yeux et me dis que je dois avoir la berlue. Qu'est-ce que le sauveur de la France pourrait bien faire à Priay ? Alors je

m'approche d'un des serveurs et lui demande si c'est bien De Gaulle qui mange-là. Très tranquillement, il me répond que oui, le général venant systématiquement déjeuner à Priay lorsqu'il se trouve dans la région. Alors, prenant mon courage à deux mains, je vais timidement saluer le grand homme en lui disant que je l'admire. « Pardon de vous déranger, mon Général, mais je me permets de présenter mes respects au sauveur de la France. » Il me regarde avec un petit sourire, pose sa fourchette et me serre la main avec vigueur en me disant « merci mon ami » et me demande si j'ai déjeuné. Je lui dis que non, pas encore, mon général. Il me fait signe de m'asseoir à sa table et invite le serveur à mettre un couvert de plus.

« Voilà ! C'est ainsi que j'ai mangé avec De Gaulle. Il m'a parlé politique pendant tout le repas. Je lui répondais du mieux que je pouvais. Il voulait connaître mon opinion sur plein de sujets de la vie quotidienne. Les autres hommes de la table n'ont pas dit un mot. J'en ai profité pour lui parler, à De Gaulle, de Paul, votre papa, de la guerre, de la résistance, du défilé d'Oyonnax, de la déportation. Il m'a écouté et m'a dit de saluer de sa part le capitaine Lepaul, dont il connaissait la valeur. Il a dit que s'il avait besoin de quelque chose, il pouvait écrire à son secrétariat à Paris. À la fin du repas, il m'a serré la main et m'a dit « Ca m'a fait plaisir de parler avec vous. Vous êtes un bon Français. Je compte sur vous et sur votre frère ! ». Les autres hommes m'ont aussi serré la main, l'un après l'autre. Puis ils sont tous repartis dans deux grosses voitures noires. Voilà toute l'histoire, mes petits. J'ai vu De Gaulle comme je vous voie. »

— Génial, tonton, génial. Tu en as parlé à papa, ensuite ?

— Bien sûr je lui ai tout raconté, en détail.

— Et qu'est-ce qu'il en a dit ?

— Pas grand-chose. Il avait l'air surpris. J'ai l'impression qu'il ne m'a pas cru mais alors pas cru du tout.

— Il faut dire qu'un repas avec De Gaulle c'est étonnant. Tu te rends bien compte tonton ?

— Oui peut-être mais ça s'est passé comme je vous le dis. De toute façon,

mon frère pense que je suis resté un enfant et que j'invente des histoires.

— Mais non tonton, il t'aime beaucoup, tu sais !

— Je sais mais il me prend pour un gamin.

— Parle nous plutôt du repas avec De Gaulle. Est-ce que c'était bon ?

— C'était magnifique. On a tous mangé du pâté chaud et un gratin de queues d'écrevisses sauce Nantua, avec de sacrés bons vins blancs. De Gaulle a dit « Pas de dessert. Le sucré c'est bon pour les femmes ! ». Alors personne n'a pris de dessert.

On n'a jamais su si le « gros tonton » avait inventé l'anecdote, en totalité ou partiellement. Nous, ses neveux, nous aimions le croire. Plusieurs fois il nous a par la suite raconté à nouveau cette histoire, avec toujours les mêmes détails et surtout le même talent. Il ne nous en fallait pas plus à nous, son public.

Bien des années plus tard, allant moi-même déjeuner à Priay, j'ai pu vérifier sur le livre d'or de la maison et sur deux photos accrochées au mur dans le hall d'accueil, que Charles De Gaulle était venu manger chez Bourgeois à plusieurs reprises au cours des années cinquante. À la carte, figuraient toujours, au titre des spécialités de la maison, le pâté chaud et le gratin de queues d'écrevisses. L'oncle, après tout, avait peut-être dit vrai.

Notre comédien préféré racontait de la même manière comment il battait à la régulière, en moto, sur le circuit de Bourg-en-Bresse, le champion de France de side-car de l'époque, un certain René Bétemps, devenu un de ses copains. Il mimait leurs confrontations, en reproduisant le bruit de sa moto. Il nous disait qu'il aurait aimé devenir un crack de la bécane, ce que Bétemps l'incitait à faire, mais que sa mère, notre mémé, avait rapidement mis le oh-là, compte tenu des risques et aussi de l'argent qu'il fallait pour courir. Nanon, consultée, nous répondait toujours « Parlons d'autre chose, si vous voulez bien ! ». On ne sut donc jamais la vérité mais cela nous importait finalement assez peu.

S'agissant du filleul de Saint Exupéry, il en fut autrement. Le « gros

tonton » nous avait raconté qu'il était devenu, à Saint Maurice-de-Rémens, l'ami d'un filleul de Saint Exupéry, un certain Adrien Millat. Le célèbre aviateur-écrivain venait passer des vacances dans le château familial de Saint Maurice et, pour des raisons dont je n'ai plus en tête les détails, l'auteur du *Petit prince* était devenu, dans les années vingt, le parrain du petit Millat, fils d'un employé du domaine, d'ailleurs très fier de cette situation. Saint-Ex, chaque année, jusqu'à sa mort, enverra, pour son anniversaire, une lettre à son filleul, accompagnée de quelques gros billets bien serrés dans l'enveloppe. Le « gros tonton » nous racontait, bien sûr, que son copain Millat lui avait fait lire ces lettres, ajoutant même « je n'y connais pas grand-chose mais il me semble que l'auteur savait sacrément bien écrire » !

Un jour de juillet, nous sommes assis, en train de lire, devant la maison, avec notre oncle, sur le banc jouxtant la route nationale Lyon-Genève, alors bordée de grands platanes donnant, l'été, une ombre bienveillante. Il y avait peu de voitures et nous aimions être là, presque chaque jour, la fin de l'après-midi venue.

Un homme passe sur une moto pétaradante et fumante. Il est habillé et casqué de cuir. Nous le regardons passer et, lui aussi, nous regarde. Il fait encore quelques dizaines de mètres, puis il ralentit et traverse la route pour venir à notre rencontre. Il gare sa moto contre le muret et vient vers nous en criant « salut gros, je suis bien content de te voir ! ». L'oncle est évidemment surpris. Le motard enlève son casque duquel sort une longue chevelure bouclée noire tombant sur les épaules. « Salut Adrien » lance notre tonton et les deux hommes se jettent dans les bras l'un de l'autre. C'est Millat, le copain de Saint-Maurice-de-Rémens, le filleul du grand Antoine de Saint-Exupéry. « Je vais à Lyon. Je t'ai reconnu en passant ! »

Adrien Millat entra boire un verre et nous raconta son histoire, exactement comme l'oncle nous l'avait auparavant racontée.

J'ai lu depuis Antoine de Saint Exupéry et le tiens pour un des grands écrivains français. Par ailleurs, le hasard a voulu que mon frère aîné et moi allions, à Lyon, au lycée Saint Ex. Alors, bien souvent, j'ai pensé à Millat.

*

Plus tard, notre « gros tonton », environ deux ans après son mariage, quitta la villa familiale et s'installa, avec sa femme et sa fille, dans une maison tranquille, sans voisins, aux confins du village, près de la voie ferrée. Il abandonna la vente des trousseaux pour laquelle il n'était pas très doué et devint brocanteur. Il fit transformer sa belle voiture « Vedette » en pick-up pour transporter les vieilleries qu'il ramenait et entassait dans sa grande remise devenue rapidement une sorte de caverne d'Ali Baba. Il débarrassait les caves et les greniers, et, au fil du temps, devint assez compétent en matière de meubles et objets anciens. Nous adorions aller le voir bricoler, poncer des meubles, rafistoler des objets, réparer des pendules...tout en nous racontant ses pérégrinations professionnelles, avec la même verve qu'autrefois.

Il inventait des expressions. Il avait son langage.

Au lieu de dire, parlant d'une personne replète qu'elle est « à fendre à l'ongle », il disait « à fondre à l'ombre » encore plus imagée. Le vieux manteau d'hiver de Nanon – qu'il appelait « ma sainte mère » – était une « houppelande bicentenaire » et ses pantoufles d'intérieur des poulaines du moyen-âge. Mon jeune frère s'était acheté des chaussures d'été en toile et elles paraissaient un peu larges à son pied. Pour le « gros tonton », rigolard, petit Dédé pouvait sans problème se promener sur le Rhône, même en plein hiver lors des crues, grâce aux deux bateaux-mouches qu'il avait en guise de godasses. Mon frère aîné, plus grand que nous tous, était baptisé, selon les jours, Héraclès ou le géant Goliath, à qui il demandait « Salut grand, comment ça va là-haut ? ». Moi, aux cheveux blonds qui avaient un peu foncé, j'étais « poils roux » devenu au fil du temps, on se demande bien pourquoi, Paul Roux. Et lorsque j'arrivais, l'oncle se mettait à crier, imitant le coq « attention, voilà Paul Roux, coucouricou, ouh, ouh, coucouricou ! ». Le petit frère au duvet naissant était baptisé « barbillon de soie » mais surtout c'était devenu « Petit Dédé, la définition : piteux André ! » en riant à

gorge déployée.

Tous les gens qui ne lui plaisaient pas étaient « des têtes de vache ! » et ceux qu'il détestait devenaient des « pue la mort à qui il faudrait rectifier le prose à coup de lattes dans le train ! ». Racontant les bagarres de sa jeunesse, dans les bals, comme cela arrivait souvent à la campagne, il disait « les petits je les allongeais, les gros je les dégonflais et les grands je les pliais en deux ». Revenant d'un restaurant réputé où il avait été invité, il avait dit : « le poisson était cru, la caille était bouillie et le fromage pouvait marcher tout seul. J'ai dit à la patronne que les seules choses correctes que j'ai avalées au cours du repas étaient le pain et le vin et que le chef n'y était, hélas, pour rien ! ».

Lorsque sa voiture Vedette fut en bout de course, il acheta, solidement sponsorisé par Nanon, un break Peugeot 404 neuf. Mon père l'accompagna à Bourg-en-Bresse réceptionner le nouveau véhicule et nous raconta la scène. À peine sorti du garage, il s'en prit à sa nouvelle voiture en hurlant : « ouh la la, Paul, ils m'ont mis une belle pièce au cul, chez Peugeot ! Oh le veau ! Ce véhicule est un veau ! Mais où est mon V8 ? Où est mon V8 ? ». Lorsqu'ils sont arrivés à la maison, l'oncle nous a crié, du portail « ah mes pauvres, c'est pas une voiture qu'ils m'ont vendue, c'est un veau ! Où est mon V8 ? Mais où est mon V8 ? ». Le daron, sur ses talons, plié en deux, se marrait comme un bossu.

On riait beaucoup avec cet oncle pittoresque qui faisait le pitre pour nous amuser. Il y avait entre nous une énorme tendresse, depuis l'enfance. Nous nous aimions depuis toujours, tout simplement.

Le daron disait « mon frère est resté un grand enfant. Il a de la chance de tout prendre du bon côté. Moi je me fais du souci pour tout et j'en suis souvent bien malheureux. C'est bien qu'il soit comme ça. En tous cas c'est formidable pour vous d'avoir un tonton pareil ! »

Son affaire de brocante ne marchant pas énormément, l'oncle préférant bichonner, chez lui, ses « vieilleries » plutôt que de chercher à les vendre, se fit embaucher à la centrale nucléaire de Saint-Vulbas comme vigile. Il est mort quelques années après, en 1980, d'une tumeur intestinale. Il n'avait pas

52 ans. Nous fûmes très tristes de le perdre ce tonton si drôle, si passionnant, si complice.

Sa fille, ma cousine Rose, des années après, alors que nous parlions du « gros tonton » me sortit un jour tout à trac, que nous, ses trois neveux, avions passé notre jeunesse, au fond, à nous moquer de lui en le considérant comme un clown. Je fus sidéré et désespéré qu'elle pût imaginer cela. Elle n'avait rien compris, cette pauvre Rose, à notre relation et j'ai essayé, en vain, de lui expliquer comme elle se trompait, comme elle était en dehors de la réalité, comme nous l'admirions notre gros tonton pour son talent à nous faire tant rire et comme nous l'aimions. Nous étions son public depuis que nous étions petits et il était en quelque sorte notre artiste préféré. La cousine Rose était-elle depuis toujours jalouse de cette exceptionnelle proximité que nous avions avec son papa ? Je n'ai jamais su mais je sais que notre relation, naguère très affectueuse, se brisa, ce jour-là, pour toujours.

*

Paul et Suzanne, mes parents, partaient sur les routes pour aller vendre draps et couverture afin de faire vivre toute la petite famille.

Paul se levait à cinq heures du matin chaque jour de la semaine pour préparer la maison. Cela consistait d'abord à faire le café, à la main, dans une grande cafetière verte. Il fallait verser l'eau chaude, régulièrement, sur le café que Paul venait de moudre dans un petit moulin électrique Peugeot. Cela prenait du temps mais le résultat valait le coup. Le daron préparait aussi le « Banania » pour nous, les enfants, en faisant lentement bouillir la poudre chocolatée jusqu'à obtenir un liquide épais, velouté au goût suave. Enfin, Paul faisait griller de grandes tranches de pain de campagne dans le four de la cuisinière, qui, recouvertes de beurre feront les meilleures tartines du monde. Puis, il enfilait son vieux gros pull noir en laine, se nouait une écharpe autour du cou, mettait son antique chapeau marron sur la tête et allait balayer le trottoir devant la maison et, en face, devant les remises. Souvent aussi il passait le râteau sur les graviers de la cour, pour les égaliser

et, malgré ses relatives précautions, cela réveillait inmanquablement tout la maisonnée qui, alors, se levait pour aller prendre, dans la cuisine, le petit déjeuner. Les matins d'hiver étaient encore plus chargés puisqu'il fallait à Paul aller chercher des seaux de charbon à la cave, attiser le feu dans le grand poêle de la salle à manger qui avait chauffé toute la nuit et qu'il remplissait d'anthracite, enlever les cendres et les porter au dehors dans les poubelles, que l'on appelle en région lyonnaise « *les équevilles* ». Quelques années plus tard, le charbon sera remplacé par du mazout, plus commode et plus performant, mais il fallait s'occuper du nouveau poêle de la même manière, à la corvée des cendres près.

Lorsque qu'il avait accompli toutes ses tâches matinales et que tout le monde était levé, vers 6h30, Paul venait boire une nouvelle tasse de café avec ceux qui prenaient le petit déjeuner. J'ai le souvenir qu'il était alors très volubile, lui qui s'était levé beaucoup plus tôt, qui avait écouté les nouvelles à la radio et avait déjà bien œuvré. Il parlait de plein de choses, de politique surtout et aurait aimé qu'on entamât avec lui une conversation, voire un débat. Mais, la plupart du temps, encore un peu dans les vapes, chacun mettait le nez dans son bol et le daron devait faire les demandes et les réponses. Pour réanimer le monologue, il suffisait d'émettre un vague grognement lorsqu'il terminait une démonstration par « vous êtes bien d'accord avec moi ? ». Et le daron repartait de plus belle.

Puis, avec Suzanne ils allaient faire leur toilette et s'habiller. Maman mettait un joli tailleur clair, un corsage blanc et des souliers fins, à hauts talons. Elle accrochait des boucles en or à ses oreilles. Elle était très jolie, notre maman, très fine, très classe. Papa enfilaient un costume croisé marron, avec gilet assorti, chemise blanche et cravate beige à rayures. Il mettait sur la tête un feutre taupe d'une maison réputée. Il marquait bien. Je les voyais descendre l'escalier, se tenant la main. Ils étaient beaux. Maman s'était parfumée et légèrement poudré le visage. Papa, rasé de frais, sentait l'eau de Cologne. Ils nous embrassaient, sortaient de la maison pour entrer dans la traction noire que papa avait sorti du garage tôt le matin et fait briller en la lustrant avec la « Nénette ». Je sortais ouvrir le portail. Lorsque la Traction s'éloignait, maman se retournait pour me regarder et elle me faisait un petit signe avec la main, un petit signe d'amour.

Ensuite, on faisait notre toilette, on s'habillait, on repassait nos leçons et Nanon nous emmenait à l'école.

La semaine passait comme ça.

Le Week-end était différent puisque les parents étaient, sauf parfois le samedi, à la maison. Popaul s'occupait de nettoyer la voiture – j'aimais l'aider dans cette tâche – de se réapprovisionner en marchandise – il lui fallait alors aller à Lyon – de faire le jardin et de participer au ménage. J'ai toujours vu mon père passer l'aspirateur, balayer la cuisine, essuyer la vaisselle et passer le chiffon sur les meubles. Il était en cela un homme tout à fait moderne, un peu précurseur.

Maman faisait les courses et la cuisine. Nanon passait généralement le week-end chez son fils, le gros tonton et ma mère retrouvait ainsi, pour deux jours, sa pleine liberté, pour s'occuper de ses quatre hommes.

Les repas étaient des moments privilégiés où l'on se racontait la semaine. Les parents parlaient du travail et des choses originales qu'ils avaient vécues. Nous, on parlait du collège et des copains. Maman nous habitua à une cuisine plus moderne, plus épurée, surveillant sa ligne et la nôtre. J'ai le souvenir de plats de poisson, julienne ou saumonette, cuits au four, simples et délicieux, accompagnés de pommes de terre fondantes rôties au-dessous, dans le lèche frites, de rouelles de veau grillées avec des champignons et des haricots verts du jardin, de poulets rôtis à la broche, de petits pois printaniers tendres comme de la rosée, de compotes de fruits, de tartes aux pommes ou aux poires.

Pour des repas de fête maman préparait le gâteau de foies de volailles, pour accompagner des vols au vent remplis de petites quenelles à la sauce tomate, de champignons, d'olives et, lorsque l'occasion se présentait, de crêtes de coq. Elle réussissait formidablement ce plat, le gâteau de foies devenant aérien grâce aux blancs d'œufs battus en neige qu'elle incorporait tout à la fin de sa préparation.

Maman faisait aussi, au début de l'été, des bocaux de cornichons magnifiques, avec des petites tomates vertes, des oignons nains, des têtes

d'ail, des morceaux de carottes et de choux fleur. En hiver c'était un plaisir d'ouvrir un bocal et d'accompagner les viandes avec ces merveilles dormant dans le vinaigre depuis plusieurs mois. Avec le daron, nous faisions parfois la compétition pour savoir qui en mangerait le plus. Pareil pour les olives vertes lorsque nous mangions des quenelles. Ca n'était pas du jeu, car mon père, sacré bon mangeur, gagnait toujours !

Le dimanche matin, pendant que maman était aux fourneaux et papa au jardin, nous faisions nos devoirs et l'après-midi, tous ensemble, nous regardions, à partir de l'année 1960, à la télévision, le sport que nous aimions beaucoup, et les films que maman adorait.

Le daron aimait, comme mes frères et moi, beaucoup le sport cycliste et surtout le Tour de France. Il aimait Fausto Coppi, Louison Bobet et Stan Ockers. Puis il se passionna, comme nous, un peu plus tard, pour Jacques Anquetil, dont il aimait l'élégance, la classe et l'intelligence en course. Il avait, par ailleurs, une grande admiration pour le coureur à pieds Alain Mimoun. Il avait été ému par les mots qu'utilisait ce grand champion d'origine nord-africaine pour narrer sa victoire au marathon olympique de Melbourne, en 1956. « Lorsque je fus très fatigué, vers le trentième kilomètre, j'ai pensé à ma grand-mère, intensément. Je l'aimais beaucoup et je voulais qu'elle soit fière de moi, là-haut dans le ciel. C'est grâce à elle que je n'ai pas relâché mon effort et que je suis devenu champion olympique. ». Le daron avait les larmes aux yeux en évoquant cet épisode.

Plus tard, lorsque mes frères et moi nous passionnerons pour le duel Anquetil-Poulidor qui divisa la France au cours des années soixante, il faisait un peu le cynique, le daron, considérant que les deux coureurs en rajoutaient dans la rivalité pour devenir encore plus populaires et améliorer ainsi, l'un et l'autre, leurs salaires. « N'entrez pas trop dans cette histoire, les enfants. Le vélo c'est du sport mais c'est aussi du commerce et Anquetil et Poulidor, j'en suis certain, sont des copains dans la vie. Ce sont des professionnels et leur rivalité c'est en partie *du vénaqué*, du bidon, quoi ! ». Cette façon de voir les choses ne nous plaisait pas et même nous heurtait. « Mais non, daron, tu vois bien comment ils s'opposent tout de même. Ils ne s'aiment pas du tout ! Tout n'est pas truqué quand même, papa ! ». Il prenait

alors un petit air bienveillant et répondait « Vous êtes jeunes et c'est bien d'avoir des illusions. Vous êtes purs. Restez-le longtemps. Mais, vous verrez, l'humanité, c'est pas bien joli. Dès qu'il y a des *lôvés* à prendre, il y a des combines et des arrangements, dans le sport, comme dans tout le reste. ». Il pensait la même chose pour les affaires et la politique, fourrant un peu tout le monde dans le même sac, du moins en ce qui concerne les dirigeants, l'élite, ceux qui comptent...à une exception près, le général De Gaulle qu'il jugeait au-dessus du lot, honnête, loyal et désintéressé, ne se préoccupant que du sort de la France.

Mais pour les autres c'était « Retenez bien ceci mes enfants : plus l'homme est haut placé, plus l'escroc est d'envergure ! »

Pour les films, que nous regardions ensemble, surtout le dimanche soir, il avait une préférence très marquée pour Marcel Pagnol. Il tenait *la Trilogie*, mais aussi *la Femme du boulanger* et *la Fille du puisatier* voire *Manon des sources* pour des chefs d'œuvre insurpassables et Jules Raimu pour le plus grand acteur du monde, « capable dans le même film de nous faire rire et de nous faire pleurer ». Il aimait aussi les films de Renoir, de Carné, de Duvivier. Il aimait Harry Baur, Jean Gabin et Fernandel. Son cinéma préféré était incontestablement d'avant la guerre, même s'il aimait *La traversée de Paris* ou *Le petit monde de don Camillo*. En revanche, le daron avait horreur des westerns qu'il ne regardait jamais. Il trouvait que régler les problèmes à coups de revolvers n'avait aucun sens et que les cow-boys qu'on nous montrait étaient des individus bien frustrés. Nous lui expliquions qu'il y avait de remarquables westerns, des films de grande qualité comme *Le train sifflera trois fois* ou *L'homme qui tua Liberty Valence* mais il n'écoutait même pas, disant avec un petit sourire « C'est ça, arrêtez de m'embêter avec vos cow-boys. C'est bien bon pour votre âge ! ». Maman le regardait, riait... et regardait le film avec nous, surtout s'il y avait le beau Gary Cooper !

À la télévision, outre les films, il aimait les informations, « le journal télévisé » de vingt heures qu'on ne ratait pour rien au monde et il avait un petit faible pour Léon Zitrone, pour lui le plus compétent. Il suivait aussi avec grand intérêt les émissions historiques dont les fameux *La caméra explore le temps* d'André Castelot et Alain Decaux et j'ai le souvenir que

l’Affaire Calas l’avait énormément ému. Il avait pleuré. « Comment peut-on condamner quelqu’un simplement parce qu’il est protestant ou parce qu’il est juif ou bohémien ? » disait-il, faisant référence à une histoire beaucoup plus récente qui faisait remonter en lui tant de terribles souvenirs. Il avait, depuis, beaucoup d’admiration pour Voltaire, d’autant que l’écrivain, à l’époque de l’affaire Calas, afin de pouvoir très vite rejoindre la Suisse en cas de besoin, habitait à Ferney, dans le département de l’Ain.

Nous regardions *Lectures pour tous* avec les deux Pierre, Desgraupe et Dumayet, très remarquables pour interviewer les écrivains. On laissait alors aux gens le temps de parler, de s’exprimer, de développer une pensée. Un jour est apparu sur l’écran un homme émacié à la triste figure, étrange, presque inquiétant, qui parlait de littérature, de la guerre, de ses ennuis, de l’acharnement dont il était la victime. Cet écrivain m’avait beaucoup impressionné par ses propos et la manière de les dire, comme des vérités définitives. C’était Louis Ferdinand Céline. J’ai demandé à mon père s’il le connaissait. Il m’a simplement répondu « C’est un salaud, une ordure de collabo ! ». J’ai lu ensuite *Voyage au bout de la nuit*, *Mort à crédit*, *Guignols’band*, *d’Un château l’autre*, *Nord*, *Rigodon*...et tout le reste et je tiens cette vieille fripouille de Céline pour l’un des tous plus grands écrivains français de l’histoire...mais jamais je n’en ai parlé au daron. Il n’aurait pas compris que je pus avoir de la considération pour un individu s’étant si mal conduit pendant la guerre, et j’aurai, bien sûr, admis ce point de vue. Il valait donc mieux ne pas en parler, tout comme de Sacha Guitry, d’Arletty, de Danielle Darrieux voire de Maurice Chevalier, dont mon père voyait bien le talent mais qui, pour lui, s’étaient mal comportés pendant l’occupation et, partant, ne méritaient pas qu’il s’y intéressât le moins du monde.

Pour les chansons, il y avait pour mon père deux personnes totalement au-dessus des autres, Edith Piaf, la même Piaf et Tino Rossi, Tino, le maître. Lorsque le daron chantait, souvent lorsqu’il se rasait, il imitait Tino, en prenant sa voix de tête et en roulant les r. « Oh katarinetta bella, tchi tchi... oh Corse, ile d’amour...Marinella, ah reste encore dans mes bras...J’ai fait un rêve merveilleux...Tant qu’il y aura des étoiles sous la voûte des cieux... ». Tout le répertoire y passait. Nous l’écoutions sans rien dire et lui

disions, lorsqu'il avait fini son tour de chant, « Tu chantes vachement bien papa », il répondait « Vous voulez rire, je chante comme une casserole mais ça me fait du bien ». Plus tard, avec nous, il aimera Brassens, Brel, Lemarque, Ferrat et Barbara, mais aussi René Louis Lafforgue, un voyageur, un yéniche, comme nous, qui chantait « Fais nous danser Julie la Rousse... ».

Mes parents ne sortaient jamais et, comme dans la chanson de Daniel Guichard, « on ne recevait jamais personne. ». Nous nous suffisions à nous-mêmes en quelque sorte. Toute la semaine les parents étaient sur les routes et mangeaient chaque midi au restaurant. Ils étaient heureux d'être à la maison avec leur progéniture et de manger de bons produits bien cuisinés. Nous avions, au fond du jardin, un petit poulailler avec un coq et une dizaine de poules qui, chaque jour, faisaient des œufs. Le jardin donnait les tomates, les salades, les poireaux, les pommes de terre, les fraises, certains étés des haricots verts, des courgettes ou des petits pois en fonction de ce que le daron avait planté. Il y avait aussi un abricotier et un pêcher et quelques fraises des bois. Dans la cave, il y avait du vin, des fromages de chèvre et de vache remplissant une grande cage, des saucissons pendus, un jambon, des pommes, des noix...tout ce que les parents rapportaient de la *chine* ou de l'activité de guérisseuse. Beaucoup de gens aimaient payer une partie en donnant des produits de leur exploitation. Ils faisaient plaisir, tout en ayant la sensation de payer moins. J'ai vu ainsi mes parents revenir avec des lapins prêts à cuire, des grenouilles dépouillées, de la friture d'ablettes de la Saône, des escargots ou du gibier préparés dans des marmites, du boudin aux châtaignes, des andouillettes, des gâteaux au chocolat, des tartes aux prunes ou au fromage blanc...que sais-je encore ? Pour les enfants que nous étions, il y avait là quelque chose d'un peu magique et la cave était une sorte de caverne d'Ali baba.

J'adorai personnellement descendre, seul, voir le spectacle des patates et des pommes étalées sur la terre battue, des bouteilles de vin soigneusement rangées sur les étagères, des fromages séchant bien droits dans leur cage, du jambon et des saucissons pendus au plafond. J'aimais les odeurs qui donnaient faim. J'étais rassuré, avec le sentiment que rien de grave ne pouvait nous arriver puisqu'il y avait là, sous mes yeux, à manger pour

longtemps. J'aimais mes parents qui travaillaient dur, en faisant des métiers bien peu ordinaires, pour nous donner tous ces bienfaits. Je les admirais. Et, je dois le dire, je faisais le maximum à l'école pour être le premier, toujours et toujours, pour qu'ils soient fiers de moi et pour les remercier. Lorsque j'étais à la cave, devant toutes ces belles choses, je me jurai de travailler encore mieux et d'être un petit garçon exemplaire, un petit bohémien respecté par les autres, pour faire honneur à un papa et à une maman si bienveillants avec nous.

C'est parce que nous étions bien, ensemble à la maison, que le daron acheta la télévision, dès Noël 1960. Il n'y avait pas encore beaucoup de foyers équipés d'un téléviseur tout simplement parce que c'était un achat de montant élevé. Le daron considéra que le sacrifice financier valait le coup, puisque que la télévision allait devenir un moyen de distraction pour toute la famille et un moyen de culture et d'éducation pour les enfants.

La télé était en noir et blanc et n'avait qu'une chaîne. L'image était de qualité tout à fait médiocre, diffusée grâce à une antenne portative posée sur le poste, que nous orientions en permanence pour essayer de trouver la meilleure stabilité. Aujourd'hui personne ne voudrait d'un tel matériel, mais à l'époque nous étions émerveillés, les yeux scotchés vers cet écran magique qui nous ouvrait le monde.

Outre les films et les émissions évoquées plus avant, mes parents aimaient beaucoup « ce qui avait de la vie », comme disait le daron, ce qui apportait du mouvement, du bonheur, du plaisir. On ne ratait pas *Le petit conservatoire de la chanson* de la délicieuse Mireille où nous avons découvert Françoise Hardy, Alice Dona, Pierre Vassiliu, Ricet Barrier et bien d'autres. On ne ratait pour rien au monde, *La tête et les jambes*, mélangeant sport et culture, que Pierre Bellemare animait avec grand talent. Le daron disait qu'avec sa gouaille et son bagout, Bellemare aurait fait un grand *chineur* ! On regardait aussi *L'homme du vingtième siècle* de Pierre Sabbagh, puis plus tard le *Palmarès des chansons* de Guy Lux et *La caméra invisible* des frères Rouland. Avec les frangins nous regardions *Age tendre et tête de bois* d'Albert Raisner. Maman était plutôt intéressée par ces jeunes

artistes qui nous faisaient découvrir le rock et les chansons yéyé et mémé Nanon aussi, qui fut dès le début et pour toujours, une « fan » de Johnny Hallyday, Jouanny comme elle l'appelait. En revanche, le daron considérait qu'on avait là des artistes pour la plupart médiocres dont beaucoup ne dureraient pas. Pour lui, Brassens et Brel passeraient à la postérité mais pas Claude François dont « il ne comprenait pas ce que les gens pouvaient bien lui trouver ». Il avait tout de même un petit faible pour Sheila qu'il trouvait bien jolie et sympathique...peut-être aussi parce qu'elle était fille de marchands forains.

Le daron – et Suzanne était d'accord – considérait que la télévision devait être un vecteur d'éducation et de culture notamment pour les jeunes et il nous encourageait vivement à regarder les émissions consacrées à l'histoire, à la littérature, au théâtre et au cinéma. Il les regardait avec nous lorsqu'il le pouvait, ainsi que les documentaires de toutes sortes, sur la vie des animaux en particulier surtout si c'était le finaud Claude Darget aux commentaires.

La télévision de l'époque avait une vraie vertu éducatrice sous la conduite d'anciens enseignants comme Dumayet, Bluwal ou Santelli ou de créateurs comme Sabbagh, Tchernia, Desgraupes ou Barrère.

Mon père comprit immédiatement l'intérêt de cette télévision-là et des bienfaits qu'elle pouvait apporter à ceux qui n'allaient pas au théâtre ou au cinéma, n'allaient pas en vacances au bout du monde et ne rencontraient pas les écrivains dans les salons littéraires. Je suis personnellement un enfant de la télé, nourri à *la Caméra explore le temps*, au *Dom Juan* de Marcel Bluwal, à *Cinq colonnes à la une*, à *Lectures pour tous*, à *Monsieur cinéma*, à *Discorama* de Denise Glaser et à tellement d'autres émissions. C'est, certes, à ma soif de connaissances que je le dois mais aussi et peut-être surtout à l'incitation permanente du daron à nous cultiver, à apprendre, à savoir. Il regrettait de n'avoir pas suivi des études comme son père le lui avait pourtant conseillé, de ne pas avoir « suffisamment d'instruction », de ne pas posséder de diplômes. Pour lui, les diplômes permettaient d'avoir un métier noble, un travail intellectuel et d'être respecté par les autres. Pour lui, l'instruction permettait de comprendre le monde et de se défendre « contre la bêtise et la méchanceté ». Il attendait donc de nous que nous fassions ce

qu'il n'avait pas fait – devenir des intellectuels – et la culture télévisuelle était, avec l'école, un des vecteurs pour atteindre l'objectif.

C'est pour cela, qu'avec la bénédiction de nos parents, nous passions pas mal de temps devant la télévision, en rappelant que les programmes de l'époque ne duraient pas 24 heures par jour comme aujourd'hui, mais, en semaine, quelques heures seulement, essentiellement le soir.

J'aimais aussi beaucoup – je saute là, un peu espiègle, du coq à l'âne – nettoyer la voiture avec mon père, parfois le soir si elle était particulièrement sale, la plupart du temps, le dimanche.

— Avec un costume, une chemise blanche et une cravate, un chapeau sur la tête et une belle *verdine* qui brille, pour *chiner*, on peut considérer qu'une bonne partie du chemin est faite !

Le daron n'eut pas beaucoup de voitures, sachant les économiser par un entretien scrupuleux et une conduite rapide mais tout en souplesse. La Citroën 11 U héritée de son père précéda la Traction avant noire. Puis il y eut une Dyna Panhard de couleur jaune paille, puis une Aronde P 60 aux deux couleurs vertes, claire pour la caisse, foncé pour le toit. Enfin, le daron acheta une jolie Simca 1300 gris clair, aux sièges houssés de bleu, qu'il gardera, pendant plus de trente ans, jusqu'à sa mort.

Petit, je nettoiais avec lui la Traction, une voiture qu'il aimait beaucoup car « elle tenait super bien la route et était la meilleure pour monter les côtes ». Le daron m'apprenait comment laver la carrosserie à l'éponge avec quelques gouttes de *Mir* dans un seau d'eau, pour bien décrasser, puis à l'essuyer avec une peau de chamois. Cet ustensile devait être traité avec grand soin, car il coûtait cher et était fragile. Il fallait la tremper longuement dans l'eau, puis bien l'essorer sans la tordre. Quand on avait fini, on essorait délicatement la peau et on la faisait sécher dans le garage en la pendant, bien étalée, sur un fil.

Je m'étais spécialisé dans le nettoyage des roues, avec une grosse éponge que je plongeais, noire, dans une cuvette pour la rendre propre et passais plusieurs fois sur la jante jusqu'à ce qu'elle brille comme un sou neuf. Puis,

à grande eau, je nettoyais les pneus avant de fignoler, au chiffon, les flancs blancs auxquels le daron tenait beaucoup « parce que ça donne un aspect luxueux à la voiture. ». Pour l'intérieur, le daron nettoyait les housses avec une brosse et les sols avec une balayette. Lorsque la voiture n'était que poussiéreuse, il utilisait « la nénéte », cet ustensile génial, dont je me sers encore aujourd'hui, qui avale la poussière avec une extraordinaire efficacité. Parfois j'avais le droit de passer la nénéte sur les portes et sur les ailes, en appuyant bien pour que ça étincelle.

Lorsque la voiture était nickel, le daron disait :

— Tu as vu comme ça brille ? On a fait du bon travail. On fait une sacrée bonne équipe, tous les deux !

— Oh oui, papa, une sacrée belle équipe.

Alors il s'approchait de moi et m'embrassait. Je sentais sa barbe piquante sur ma joue. Il allumait une Gauloise. Je le regardais et je l'admirais. Je me disais que quand je serai grand, moi aussi j'aurai de la barbe et je fumerai des cigarettes.

Nous nous aimions très fort dans la grande maison

Qui sentait bon la cire et la bonne cuisine

La vie ainsi passa les mois et les saisons

Les devoirs les leçons et papa à la chine

Les films de Pagnol avec le grand Raimu

Dumayet et Desgraupes faisant aimer les livres

Brassens Brel Barbara et nous étions émus

Maman daron Nanon comme il faisait bon vivre

LE CHINEUR ET LA GUERISSEUSE

Le daron, parlant de son métier, disait que la *chine* d'avant la guerre et celle de l'époque n'avaient malheureusement rien à voir. Comme nous l'avons déjà montré, les *chineurs* d'avant-guerre achetaient au grossiste des draps et couvertures de bonne qualité, à des prix abordables. Ils pouvaient donc les revendre en toute confiance à leurs clients, à des prix acceptables, tout en gagnant convenablement leur vie.

Après la guerre, pour de multiples raisons, les trousseaux de qualité étaient devenus très chers et les grossistes beaucoup plus avides qu'autrefois afin de profiter de la reprise économique. Les *chineurs* se rabattaient alors sur des produits médiocres qu'ils étaient tenus de vendre le plus cher possible pour pouvoir gagner leur vie et sans être sûrs pour autant que les clients en soient satisfaits. Notamment les draps de mauvaise qualité rétrécissaient au lavage et devenaient, selon l'expression de mon père « grands comme des mouchoirs de poche. ». Les déboires furent nombreux et il fallut à plusieurs *chineurs* de la région retourner chercher la marchandise et rembourser les insatisfaits dont certains, à juste titre, menaçaient de porter plainte. Réussir à *chiner* dans ces conditions devenait ainsi une gageure, un peu la quadrature du cercle et de nombreux *chineurs* de la communauté des gens du voyage abandonnèrent le métier, beaucoup préférant ouvrir un stand dans les fêtes foraines, tombola, tir, voitures tamponneuses, d'autres se sédentarisant et se faisant embaucher comme ouvriers d'usine ou comme magasiniers.

Le daron, lui, décida d'affiner son approche du métier et d'en modifier radicalement la conception. On ne pouvait plus vendre des draps, comme un représentant de commerce, sous son propre nom, sans prendre le risque de se voir reprocher d'avoir vendu trop cher une mauvaise marchandise. Qu'à cela ne tienne ! On va désormais le faire d'une façon anonyme, en se faisant passer pour quelqu'un d'autre. On va inventer des histoires pour convaincre les acheteurs qu'ils font une bonne affaire. Bien sûr, en changeant ainsi

d'approche, on basculait un peu, pour l'activité de la *chine*, dans une certaine illégalité, même si les règles commerciales de l'époque n'étaient pas encadrées avec la rigueur d'aujourd'hui, protégeant souvent les gens de leur propre faiblesse.

J'ai accompagné mon daron à trois ou quatre reprises dans ses pérégrinations, lors de vacances en Savoie, dans un petit village perché au-dessus du lac d'Annecy, presque à l'aplomb de Duingt appelé Entrevernes. Je devais avoir 11 ans. J'ai tous les détails encore bien en tête.

Mes parents avaient loué pour le mois d'août un petit appartement dans le corps d'une ferme nichée au milieu des pommiers et des prairies. Les fermiers, des gens affables et pittoresques, avaient une trentaine de vaches à lait, vendaient des volailles et fabriquaient des fromages, du beurre et du cidre. Nous avons passé un séjour vivifiant à l'air pur. Ma maman avait pris des joues roses et mon papa quelques kilos, le cidre aidant. On mangeait bien. Le pain, le beurre, la viande, les légumes, les fruits, tout était bon et on en a abondamment profité.

Le daron, deux ou trois fois par semaine allait *chiner*, pour « payer le prix des vacances » disait-il en souriant. Il voulait aussi montrer à mon frère aîné et à moi ce qu'était son métier et il décida, avec l'accord de maman, de nous emmener avec lui de temps en temps. Le petit frère, qui n'avait pas 8 ans, était trop petit pour ce genre de chose.

Avant une journée de *chine*, la veille, le daron étudiait soigneusement la carte Michelin de la région et préparait un itinéraire qui conduisait vers des petits villages isolés. En Haute Savoie beaucoup de ces villages étaient en montagne ou en moyenne montagne dans de beaux endroits aux épaisses forêts de conifères et aux alpages à l'herbe très verte où paissaient des vaches bien grasses aux énormes pis gonflés de lait.

J'ai le souvenir d'une escapade au sommet du col de la Forclaz-de-Montmin. Il faisait très chaud et le daron dut arrêter la traction au milieu de la montée, le radiateur chauffant anormalement, rejetant de la vapeur en crachotant. En attendant que le moteur refroidisse, nous regardâmes le magnifique paysage, la vue allant jusqu'au bout du lac d'Annecy, bleu foncé

sous le soleil. Le petit garçon que j'étais n'avait jamais fait de tourisme et ne connaissait, en gros, que son village. Il fut ébloui par la beauté de cette région.

Dans une ferme où nous dûmes monter à pieds par un petit sentier escarpé, nous fûmes reçus par un couple d'âge moyen dont l'homme était borgne. Lorsque nous sommes entrés dans la pièce à tout faire de la maison, qui sentait un peu la vache et l'étable, cet homme ouvrit le tiroir d'une commode, en ressortit un œil de verre qu'il plaqua, devant nous, dans l'orbite vide, en riant comme un gosse qui ferait une blague. Ca lui faisait un drôle de regard au fermier, avec cette espèce d'agate bleue à la place d'un œil. Le daron et moi fîmes semblant de rien, comme si tout était parfaitement normal.

— Je suis quand même plus présentable comme ça, dites-donc. Avec mon œil crevé je fais honte à la patronne quand on a du monde. Alors je mets mon œil en verre qu'elle m'a acheté pour Noël, y a deux ans maintenant. Bon, asseyez-vous et causons voir un peu. Tout ça nous dit pas ce qui vous amène par ici ?

L'homme avait une manière de parler très campagnarde pourrait-on dire, presque caricaturale et j'avais grande envie de rire. Le daron m'a regardé et, à son air, j'ai pigé qu'il me fallait rester sérieux.

— Nous sommes en vacances à Annecy avec ma femme et mes enfants. Aujourd'hui je vais à Lyon mais le petit voulait voir le col de la Forclaz, là où sont montés, pour la première fois de l'histoire, les coureurs du Tour de France au mois de juillet dernier.

— C'est une sacrée bonne idée, ça monsieur. Et qui c'est qu'a gagné l'étape, petit ? Tu sais ça, toi ?

— Oui m'sieur, c'est le Suisse Rolf Graf. Il est passé en tête au sommet du col de la Forclaz et personne n'a pu le rattraper jusqu'à Annecy.

— Bravo petit, tu es savant sur le Tour de France. Tiens ça vaut bien un verre de limonade. Simone, tu peux apporter trois verres, la limonade et le vin blanc ? Monsieur un petit verre avec moi ?

— Pour vous accompagner, d'accord. Un fond de verre s'il vous plait.

La dame, silencieuse, bigoudis dans les cheveux, apporta des verres et des bouteilles et les posa sur la grande table recouverte d'une toile cirée aux motifs légumiers. L'homme remplit les trois verres à moutarde.

— À la bonne vôtre !

Avant même d'attendre une réponse, il siffla son verre de blanc et s'en servit un autre, à ras bord.

— Qué qu'vous en dites de mon petit blanc ? Y gratouille un peu le gosier mais y s'laisse boire, non ?

Mon père, après avoir trempé les lèvres dans son verre, réprima une grimace et dit :

— Pour sûr, il réveille les papilles !

— Alors comme ça vous allez à Lyon ?

— Oui. Mais auparavant, en plus du col de la Forclaz, je voulais montrer à mon fils une ferme de montagne, pour qu'il puisse se rendre compte. On habite en ville à Lyon et il ne sait pas grand-chose de la campagne et de l'agriculture, surtout en montagne. C'était une belle occasion.

— C'est une belle intention, monsieur. Tu sais, petit, on fait un métier dur mais très utile. Nous, les paysans, on fait manger les gens et on est les jardiniers de la nature. Ici on produit du lait d'alpage pour faire du reblochon. Tu connais le reblochon ?

— Oh oui m'sieur, c'est un bon fromage.

— À la bonne heure ! Après, on ira voir les vaches. C'est bon ta limonade ?

— Elle est très bonne m'sieur. Merci.

— Quel âge tu as, mon bonhomme ?

— Onze ans, m'sieur.

— Ca marche à l'école ?

— Oui, très bien m'sieur. Je suis premier de ma classe.

— Dans quelle classe tu es ?

— Je vais rentrer en quatrième.

— Nom de d'la, t'as pas perdu de temps, dis-donc. Bravo. Faut bien continuer et pis après faire un bon métier. Pas comme moi. À ton âge je travaillais dans la ferme de mes parents à me crever la paillasse pour pas un rond. Tout ça pour hériter de cette mesure et du boulot qui va avec ! Ah si j'avais pu éviter ça !

— Je vous trouve bien sévère monsieur. Elle est belle votre ferme et bien entretenue.

— Vous êtes bien bon, monsieur, on fait du mieux qu'on peut. Mais il n'empêche que, bon Dieu, c'est ben dur parfois. Et vous dans quelle branche que vous êtes donc ?

— Je suis dans le textile. Je suis le représentant pour la région lyonnaise des Filatures du Nord, près de Roubaix, qui fabrique tout pour les trousseaux, draps, couvertures, mouchoirs, dessus-de-lit, du blanc comme on dit aujourd'hui.

— C'est un bon métier ça.

— Vous savez, c'est dur aussi. Comme partout. Tenez, je reviens de Roubaix où je suis allé à l'usine chercher des draps et couvertures de l'ancienne collection, qui ne se vendront plus. Tous les deux ou trois ans, il faut se renouveler pour rester à la mode. Il faut faire des draps à fleurs maintenant à ce qu'il paraît ! Alors la société fait bénéficier ses salariés des marchandises en stock à des conditions très avantageux, en fait à prix coûtant. Alors je suis monté et, compte tenu du prix, j'ai rempli la voiture pour en faire bénéficier la famille et les amis. C'est pour leur distribuer que je vais à Lyon aujourd'hui avec le petit.

Le paysan a écouté en silence, attentif, calé sur sa chaise, sans bouger.

Son œil s'est éclairé.

— Ca veut dire que vous avez cette marchandise ici dans la voiture. C'est bien ce que vous venez de dire ?

— Oui oui c'est bien ça. Voilà cher monsieur. Merci beaucoup pour votre accueil. On va partir maintenant. On n'est pas d'ici comme on dit ! On a de la route à faire. Si vous voulez montrer les vaches au petit, ce serait très gentil.

— Oui, bien sûr mais on n'est pas tellement pressés. Dites-donc, monsieur, cette marchandise, dans la voiture, je pourrais pas la voir, des fois ?

— Pour faire quoi vous voulez la voir ? Elle n'a pas beaucoup d'intérêt vous savez. Comme je vous l'ai dit, c'est l'ancienne collection.

— Bon, allez monsieur, faut que je vous explique. On va marier bientôt la Janine, notre fille, en septembre je pense et pis y a aussi une nièce à ma femme qui devrait convoler dans quèques mois. Alors des bons trousseaux pas trop chers, ça nous irait bien pour en faire des cadeaux de mariage, à ces jeunes filles. Vous voyez te topo, quoi.

— Monsieur, je comprends bien mais je vous l'ai dit : c'est pour la famille et les amis.

— Oui, j'ai bien entendu...mais si je fais visiter la ferme à votre fils et qu'ensuite on va visiter la fruitière qui fait le reblochon et que ma femme vous prépare deux beaux poulets, un jambon et quèques saucissons bien secs, on pourrait peut-être s'arranger et vous me vendriez quelque draps.

— Vous êtes des braves gens et j'ai envie de vous faire plaisir. Mais je ne peux pas et en suis bien ennuyé.

— Ah ben, vous parlez d'une affaire ! Vous remonterez à Roubaix pour remplir à nouveau la voiture pour votre famille et vos amis, c'est pas bien compliqué, non ?

— Bon, si vous insistez. Vu comme ça, pourquoi pas, après tout si vous y

tenez autant. Vous êtes tellement sympathiques et puis, je dois avouer que repartir avec des produits de la ferme, ça me tente assez.

— Tenez, allez, je vous ressers un canon.

Le daron et le paysan sont descendus à la voiture et ont remonté, à dos d'homme, des draps, des couvertures et des dessus-de-lit. Puis, la dame est venue, a touché le linge, l'a senti, l'a froissé entre ses doigts. Puis ils ont tous trois parlé argent. Puis le daron et le paysan sont redescendus à la traction pour remonter le reste de la marchandise.

— Vous me jurez que ce n'est pas pour revendre la marchandise et faire un bénéfice que vous prenez le total ?

— Je le jure sur la tête de ma Simone ici présente. Que le Bon Dieu me foudroie si je mens ! C'est pour les trousseaux des enfants. Bon, je vous montre les vaches et l'étable et on descend à la fruitière. Le Gustave vous donnera quèques reblochons. Allez, je vous paie et on y va.

L'homme a approché une chaise du buffet de bois sombre appuyé au mur, au fond de la pièce. Il est monté dessus, a cherché sur la dernière étagère, derrière une pile de linge, un grand coffret de métal rouge fermé par un petit cadenas. Il l'a posé sur la table, l'a ouvert avec une clé sortie de sa poche et reliée à sa ceinture par une ficelle, a sorti les billets qu'il fallait – ça faisait un joli petit paquet – et les a donnés au daron, qui les a comptés avec dextérité et négligemment glissés dans une poche de sa veste.

— Comment que c'est donc votre nom et votre adresse si jamais on doit vous contacter ?

— Monsieur Pellot, Marcel Pellot, 2 quai de la Pêcherie à Lyon.

— On trouve facilement, si un jour on va vous voir à Lyon ?

— Vous pouvez pas vous tromper. Sur le quai de la Pêcherie, on ne voit que notre société Les filatures du Nord. Des grands bâtiments blancs et des hangars. Vous me demandez à l'accueil, monsieur Marcel Pellot. Je serai heureux de vous faire visiter la maison.

— Tu notes Simone. Nous on s'appelle Vautier, Gustave et Simone Vautier.

Nous avons visité la ferme, longuement, sommes allés avec Gustave à la fruitière où un jeune homme très serviable nous a expliqué comment il fabriquait le reblochon, reconduit le paysan chez lui où il a bu, cul sec, un nouveau canon de blanc. Nous l'avons salué ainsi que madame qui m'a fait la bise. Ils nous ont dit « À la revoyure ! » et nous ont regardés partir, en écartant les rideaux.

Il y avait deux cartons pleins de reblochons dans le coffre, à côté des poulets et du jambon de montagne dans leur linge blanc, et d'une sizaine de saucissons secs. La traction sentait bon les produits de terroir. Mon père était content. Il souriait en fumant une gauloise tout en conduisant.

— T'as *dicave* comme je leur ai fourgué toute *la came* ? Pourquoi tu crois qu'ils ont tout *liave* ces *gavallés* ?

— Parce qu'ils en avaient besoin, je pense, papa.

— Oui, sûrement d'une partie. Mais surtout ils ont voulu faire une bonne affaire. Si ça se trouve ils vont refourguer des *lamparts* et des couvrantes aux voisins en gagnant du *lôvé* sur leur dos. C'est bien la mentalité des *câtches*. Pendant la guerre, tu sais, ils vendaient très chers leurs produits aux boches, alors que les maquisards crevaient de faim. Et les *gavallés* qu'on vient de voir ils ont sûrement fait pareil. C'est pour ça que je n'ai aucun scrupule à leur vendre *crouutch* de la *came*. Tu as vu tous les *lôvés* qu'ils avaient dans la boîte rouge quand ils ont *pessarave*. Pauvres paysans !

— En tous cas, daron, ton histoire était vachement bien menée. La filature à Roubaix et la marchandise à prix coûtant pour la famille et les amis, c'était bien vu. Bravo monsieur Pellot. J'étais comme au spectacle.

— Merci *ticno*. Le secret de *la chine*, tu vois, c'est de les laisser venir, les *gadgés*. Il faut leur *kibern* – leur raconter– une jolie histoire dans laquelle ils croient flairer la bonne affaire et vont essayer de te *bouillave*, te baiser. Du coup, ce sont eux les demandeurs. T'as pigé le truc ?

— J’ai bien compris papa. Et puis comme ça ils ne peuvent pas dire que tu les as volés. Et l’œil de verre du monsieur. Qu’est-ce que c’était drôle.

— Ah oui, on s’en rappellera de celle-là !

Je regardais mon daron et l’admirais. Il était beau avec son costume croisé marron, sa chemise blanche, sa cravate à rayures, son élégant chapeau sur la tête, une gauloise entre les lèvres. Il avait joué devant moi une partition qui m’avait épaté, comme un acteur au cinéma, un peu, toutes proportions gardées, comme dans un film italien que j’avais vu l’année d’avant au cinéma avec maman, *il bidone*, de Fellini, dans lequel des types déguisés en curés arnaquent des pauvres gens. Je repensai à cela dans la traction enfumée et odorante qui nous ramenait à Entrevernes. J’étais à la fois un peu mal à l’aise d’avoir vu mon daron inventer de toutes pièces une histoire pour vendre sa marchandise à des gens simples mais surtout, au fond de moi, assez fier d’avoir participé avec succès à une action qui avait un petit arrière-goût d’interdit, un léger parfum de défendu.

Jamais je n’oublierai cette journée haut-savoyarde au cours de laquelle je découvris un visage de mon daron que je ne soupçonnais pas, son côté un peu sombre, un peu secret, en quelque sorte. Et je compris que nous n’étions pas des gens tout à fait comme les autres. Nous étions des bohémiens, des yéniches, des gens du voyage, des gens un peu à part. Les autres nous le faisaient sentir dès qu’ils le pouvaient. Mais on s’en foutait de leur jugement. Ils n’étaient après tout que des *gadgés*.

Il nous suffisait d’être meilleur qu’eux pour oublier l’offense qu’ils croyaient nous faire.

Il y eut là, chez moi, comme une révélation qui éclairait tout ce qui, jusqu’à présent, était parfois un peu mystérieux, dans le comportement familial.

L’activité de *la chine* n’était pas, nous venons de le voir, de tout repos et non sans un certain risque. Avant de trouver des gens à l’écoute, bons pour

entrer dans l'histoire qu'il leur racontait, il fallait au daron taper à bien des portes. La plupart du temps, les gens de la campagne, comme partout ailleurs, étaient méfiants et éconduisaient le visiteur sans autre forme de procès. Et lorsque de la marchandise était vendue, il s'agissait pour le *chineur* de s'éloigner rapidement avant que les clients aient trop réfléchi, sans avoir laissé des traces permettant de le retrouver pour se plaindre. À ce petit jeu, le périmètre de prospection se rétrécissait chaque jour, sans espoir de retour, si l'on peut dire. Rapidement donc, le daron se retrouva dans une sorte d'impasse une fois que toutes les zones de la région furent visitées. C'était comme une sorte d'étau qui se resserrait, inexorablement. Le braver représentait un risque majeur de se faire attraper par la maréchaussée devant qui des clients se sentant floués auraient « porté le pet », montrant des draps de mauvaise qualité alors qu'ils avaient été payés, tout en espèces, plutôt cher !

Des gens sur le voyage auraient évidemment tracé la route, mais un sédentaire ayant pignon sur rue, installés dans une belle maison, avec des enfants allant à l'école et à qui on voulait faire suivre des études, était coincé.

Or, il fallait continuer à gagner sa vie, sans toutefois perdre sa liberté en devenant un salarié. Quel travail trouver lorsqu'on n'a aucun diplôme à part le certificat d'études, aucune formation particulière ? Manutentionnaire, magasinier, ouvrier. Voilà les seules possibilités. Le daron avait trop l'habitude de la liberté, de l'absence de hiérarchie, de l'absolue autonomie pour l'envisager. Peut-être représentant pour une firme de lingerie, de vêtements ou de meubles ? Le daron savait vendre. Mais il n'était pas prêt à rentrer dans une entreprise dont l'organisation lui aurait été imposée. Il avait l'habitude d'être son maître. Alors on attendra. On verra plus tard si l'on est obligé, si l'on est acculé.

La solution vint de Suzanne, ma maman.

Le père de Suzanne, Eugène, était un enfant de l'Assistance Publique, sans père et sans mère officiels. Il avait, comme tous ses petits collègues d'infortune, dès 10 ou 11 ans, erré de ferme en ferme, là où on le plaçait. Il

devint, à l'adolescence, commis boulanger dans une bourgade de l'Isère. C'était un grand gaillard, très costaud, bien bâti pesant plus de 100 kilos. Il devint d'ailleurs champion de lutte gréco romaine de la région lorsqu'il eut environ 20 ans. On raconte qu'il mangeait énormément, un poulet chaque matin à son petit déjeuner ou une omelette de douze œufs, avec un pain de trois livres. En tous cas, c'était la légende du grand père Eugène, telle que ma maman nous la racontait lorsque nous étions petits. Le jeune homme avait appris, paraît-il facilement, à lire et à écrire avec l'aide d'un jeune camarade de la boulangerie. Il se mit à lire tous les livres qu'il pouvait trouver et un jour il tomba par hasard sur un bouquin d'ésotérisme qui le passionna. Il s'intéressa aux sciences occultes, au spiritisme, à l'hypnose, aux médecines parallèles, au magnétisme.

Sans que je puisse donner ici les détails de sa conversion, que je ne connais pas ou dont je n'ai plus souvenir, Eugène le boulanger devint monsieur Eugène le guérisseur. Il s'installa à son compte, comme magnétiseur et acquit au fil des années une réputation assez extraordinaire dans le Dauphiné, à tel point qu'un journal local lui consacra sa première page, à la fin des années trente, avec une photo intitulée « Le sorcier qui descend d'Henri IV ! ». Ma mère avait gardé ce journal et la lecture de l'article nous faisait à la fois bien rire à cause des bêtises qui y figuraient et nous intriguait sur la personnalité extraordinaire de notre grand père, mort en 1951, que nous n'avions pas vraiment connu. Alors nous interrogeons maman sur ce pépé étonnant et elle nous racontait des anecdotes qui ne faisaient que renforcer notre intérêt. Eugène était un hypnotiseur aussi spectaculaire que ceux que l'on voyait à la télévision. Il était capable, selon elle, de faire faire ce qu'il voulait à presque tout le monde. Dans la rue, il faisait tomber quelqu'un rien qu'en le regardant. Dans le bus, il obligeait les gens à se gratter ou à se lever dans la seconde où il le décidait. Comme guérisseur il était très performant, en particulier par la seule apposition des mains. Il guérissait les maux de tête tenaces, les maladies de peau, les brûlures. Il était aussi « rebouteux », réduisant les claquages, les entorses ou les tours de rein. Bref, il était quelqu'un de presque légendaire. Les médecins du Dauphiné virent, au fil des années, en ce guérisseur, devenu célèbre et apprécié, un adversaire trop voyant de leur science et ils

décidèrent de l'éliminer en portant plainte pour exercice illégal de la médecine. L'affaire, finalement, en resta là lorsqu'Eugène décida de quitter l'Isère pour venir s'installer à Montribel et surtout de ne plus exercer son activité suspecte. Je ne connais pas l'arrangement qui fut acté à l'époque entre lui et la faculté mais je sais que la plainte fut retirée. Eugène ne fit plus jamais le guérisseur. Il faut dire que nous étions au milieu des années trente et qu'Eugène avait plus de 60 ans. Il aida un peu sa femme à l'épicerie qu'elle tenait dans le quartier nord du village et vécut une petite vie de retraité.

Eugène n'exerça plus lui-même son activité de guérisseur puisqu'il s'y était engagé devant la justice, mais il ne lui était pas interdit de transmettre son savoir à ses enfants. Il avait deux fils et deux filles, dont la plus jeune, Suzanne, qu'il eut à 47 ans, devint ma maman. Il prit donc le temps de les initier à ce qu'il savait, tout du moins les trois qui lui paraissaient avoir des dons, c'est-à-dire les deux garçons et Suzanne.

Après la guerre, nous l'avons vu, lorsque ses deux fils quittèrent l'armée de libération, ils ne trouvèrent pas de travail, dans une France exsangue au sein de laquelle les bonnes places étaient tenues par ceux qui avaient attendu tranquillement que les choses se passent. Alors, après avoir aidé leur maman à l'épicerie pendant de nombreux mois, en désespoir de cause, ils s'installèrent l'un et l'autre comme guérisseurs et en firent leur métier toute leur vie. Personne, ordre des médecins compris, n'osa jamais faire des difficultés à ces deux anciens combattants valeureux et lourdement médaillés.

Aussi, lorsque l'activité de mon père devint plus difficile à exercer, ma mère émit l'idée de faire, elle aussi, la guérisseuse, au milieu des années cinquante. Elle se remit au niveau grâce aux conseils avisés de ses frères et se lança.

Elle ne recevait pas à la maison ou très peu, préférant se déplacer chez les patients. Suzanne ne conduisant pas, Paul l'accompagnait systématiquement. Une clientèle se constitua rapidement, Suzanne obtenant de spectaculaires résultats, notamment pour les maladies de la peau, les

migraines et les douleurs rhumatismales qu'elle guérissait, par l'apposition des mains et par des conseils pour fabriquer des pommades à base de camphre, des onguents et des décoctions à base de plantes sauvages, en une ou deux séances.

Mon père eut l'idée de simplifier les déplacements en faisant venir les patients dans des chambres d'hôtel où ma mère recevait des journées entières. Tout le monde y trouvait son compte, la guérisseuse, bien sûr et l'hôtelier qui louait une chambre pour la journée et recevait à déjeuner les uns et les autres. Paul faisait le chauffeur, l'organisateur et le comptable, l'imprésario de sa femme en quelque sorte. La région du Beaujolais était celle où la clientèle était la plus nombreuse et la plus fidèle. Je revois encore mes parents arriver à la maison les bras chargés de bouteilles ou de bombonnes de vin rouge, de poulets enrubannés et de gros fromages odorants.

Ainsi pendant des années, mes parents se partagèrent entre *la chine* des trousseaux et l'activité de guérisseuse. Je crois me souvenir que le lundi et le vendredi voire le samedi, c'est maman qui, la plupart du temps, officiait.

*

Bien des années plus tard, Pierre Bérégovoy, ministre de l'économie et des finances, auprès duquel je travaillais, m'a décoré de l'Ordre National du Mérite. Il a commencé son petit discours de félicitation, en me fixant, avec son beau regard bienveillant, par « Fils d'un bohémien et d'une guérisseuse, vous avez réussi, en passant les concours, à devenir haut fonctionnaire de ce ministère... ».

J'avais les larmes aux yeux et, en un instant, je revoyais avec nostalgie le petit voyageur de Montribel, le petit yéniche, tout seul dans la cave de la grande maison, devant les pommes étalées, les fromages dans leur cage et les bouteilles de beaujolais, se jurant, les poings serrés, de toujours faire honneur à ses parents.

*

Mais, nonobstant, la scoumoune, insatiable et tenace, continuait de veiller, insensible au malheur déjà accumulé par la famille.

Une fois encore, la « rumeur publique », cette sombre salope anonyme, fit son joli travail de sape.

Nous étions voisins de la gendarmerie, située à environ cent mètres de la maison. Nous, les trois frangins, étions copains avec les fils des pandores qui avaient, pour la plupart, notre âge et avec lesquels nous partagions les bancs des mêmes classes d'école. De plus, Laurent, notre aîné, fricotait, dès l'adolescence, avec Maryse, la jolie fille blonde du gendarme monsieur Fernand. Nos parents étaient contents de cette sympathique proximité. Mémé Nanon, certes, faisait parfois un peu la grimace, rappelant « que les bohémiens et les *schmitts*, autrefois, ça n'allait pas trop ensemble ! », mais elle disait comprendre l'évolution des choses « Bah, les temps changent, que voulez-vous... Faites ce que vous avez à faire...Moi, mon temps est passé...».

Un jour monsieur Fernand vint à la maison et demanda à parler à ma maman. Je le revois encore, son képi légèrement sur le côté, sa pipe à la bouche, l'œil clair, petit sourie gêné, entrer dans la salle à manger. On aurait dit Gabin dans *Gueule d'amour* ou *la Bandéra*.

Il s'assit à l'invitation de mes parents, hésita un peu, tourna la langue dans la bouche – sept fois ? – et se décida enfin à parler.

— Madame, je suis chargé d'enquêter sur une affaire qui vous concerne. Voilà. On dit que vous faites la guérisseuse et que vous recevez des clients chez vous et dans des hôtels de la région. Des gens, dont je ne vous donnerai pas les noms, se sont plaints à la gendarmerie et à l'ordre des médecins. J'ai demandé à faire moi-même les investigations. Mes collègues et moi, on vous apprécie. Vous êtes une famille calme et très honorable. J'ai été résistant et je respecte infiniment le capitaine Lepaul. Nos enfants

s'entendent bien. Alors, je vais vous donner un conseil, madame. Il faut arrêter votre activité si toutefois vous l'exercez comme certains le disent. Parce qu'ils ne vous lâcheront pas. Ils vous jalourent. Vous êtes d'anciens nomades, je le sais bien et pour eux vous restez des bohémiens. Vous avez eu beaucoup d'ennuis après la guerre. Les gens qui vous dénoncent aujourd'hui sont de la même espèce que ceux d'autrefois, des calomniateurs, des traîtres et des lâches. Et j'ai un ou deux jeunes collègues qui, tout bien pesé, leur fileront le train pour se faire bien voir et favoriser leur carrière. Comme autrefois, messieurs-dames, rien n'a vraiment changé ! Vous le savez aussi bien que moi. Pour toutes ces raisons, je vais faire un rapport qui vous dédouane complètement et je pense que l'affaire sera classée et qu'il n'y aura pas de suite, surtout, madame, pardon d'insister, surtout si tout s'arrête. Voilà ce que je suis venu vous dire.

Le gendarme Fernand avait enlevé son képi et s'essuyait le front avec son mouchoir. Il but d'un trait le verre de vin qui lui avait été versé. Mes parents remercièrent chaudement cet émissaire amical, courageux et honnête qui prenait un grand risque pour leur éviter les ennuis.

Personnellement je n'étais pas surpris par le comportement de monsieur Fernand, parce que l'aimais bien et depuis longtemps, indépendamment du fait qu'il était le papa de Maryse, la « fiancée » de mon frangin. Un jour, j'avais peut-être 8 ou 9 ans, j'étais assis seul sur le banc devant la maison, à regarder passer les gens et les voitures, comme j'aimais à le faire aussi souvent que je pouvais.

Monsieur Fernand, en uniforme, arriva sur le trottoir d'en face, képi sur le côté, pipe à la bouche. Je le vis traverser la route pour venir droit sur moi. Je me demandais bien ce qu'il pouvait me vouloir. Je n'avais évidemment rien à me reprocher, mais comme tout bon yéniche, j'avais une méfiance un peu instinctive de la maréchaussée. Il s'approcha de moi, me regarda et me dit :

— Dis-donc petit, il paraît qu'à l'école tu es un aigle ! Je te félicite. Il faut continuer, c'est important, tu sais.

— Merci, m'sieur.

Il me caressa la tête d'un geste affectueux et retraversa la route, képi à la Gabin et pipe au bec. Je n'ai jamais oublié ces paroles gravées profondément dans ma mémoire. Lorsqu'il les prononça, monsieur Fernand ne se doutait peut-être pas de l'écho qu'elles auraient. Il faut faire très attention à ce que l'on dit aux enfants. Ils ont, pour beaucoup, une mémoire considérable de certaines choses et, surtout, ils comprennent tout, absolument tout.

Mes parents, eux aussi, avaient bien compris ce que monsieur Fernand était venu dire. Ils étaient atterrés.

— Mais ça ne s'arrêtera donc jamais !

— Ne t'en fais pas, Paul, je vais arrêter mon métier. Il ne faut pas prendre le moindre risque, pour les petits, tu comprends.

— Bien sûr, tu as raison mais quand même, nom de Dieu, quelle humanité ! Tous ces *gadgés* commencent à me faire *criniave*. Un de ces jours, je vais en *liave* un par le *gügeli* et il va payer pour les autres ! C'est tous des *enfoutz* !

— C'est ça, pour te retrouver au *chtard*, comme ton daron ! Pense aux enfants, s'il te plait ! Et puis ce sont, comme toujours, quelques malveillants qui veulent imposer leur loi. Il y a plein de gens bien, à Montribel, comme partout.

— Oui je sais, mais reconnais quand même qu'il y a de quoi être en *croline* !

Suzanne était plus conciliante que Paul, s'agissant des humains. De culture catholique, elle avait gardé une pureté et une grandeur d'âme quasiment digne des premiers chrétiens, malgré les difficultés, les coups du sort et les preuves qui s'accumulaient de la bassesse et de la vilénie de beaucoup de soi-disant frères en humanité. Elle ne pouvait pas se résoudre à considérer que tout le monde était jaloux, méchant, cupide, égoïste et lâche. Elle gardait, enfoui en elle, de l'espoir et, en tous cas, considérait qu'il fallait se comporter le mieux possible dans sa vie, toujours, quelles qu'en

soient les conditions et même si beaucoup de gens, elle en convenait, ne le méritaient pas.

Sans se laisser aller à la plus totale noirceur et au définitif pessimisme, Paul, lui, au contraire, n'avait plus beaucoup d'illusions sur la nature humaine. Il pensait que les hommes étaient à la base très imparfaits, plutôt faibles, manquant de volonté, d'emblée porté vers le moindre effort, manquant de rigueur morale et de droiture. Mais il pensait aussi que chacun menait sa barque comme il le voulait ou le pouvait et il n'était pas un ennemi déclaré du genre humain. Il était féroce ment lucide, sans illusions, mais n'en voulait, en définitive, à personne.

Il avait toutefois des principes :

- On respecte les autres et on attend qu'ils nous respectent.
- Sans travail et sans discipline on ne peut pas réussir.
- Il faut toujours faire son devoir, pour son pays et pour sa famille.
- On doit en toutes choses se conduire avec droiture.
- Il faut aller voter, sinon on accepte le pouvoir en place et on se tait.

Il était, au fond, une sorte de rigoriste, un peu obsessionnel, assez moralisateur. Il s'appliquait ses principes à lui-même, attendait de ses proches qu'ils en fassent autant, mais, depuis fort longtemps, n'attendait rien ou pas grand-chose des autres.

LA TERRIBLE CASSURE

Suzanne ne pouvant plus exercer son activité et Paul non plus, il fallait, à nouveau s'adapter et trouver une solution. Ce qui importait désormais c'était l'avenir des enfants et en particulier la réussite dans leurs études. Nous étions en 1966. Laurent et moi, après nos succès au baccalauréat, étions à l'université, lui à la fac de lettres, moi à la fac de droit. Le petit André allait entrer au lycée. Il ne s'agissait donc pas de tout envoyer paître et de repartir sur le voyage, la fleur au fusil, rien que pour emmerder les bien-pensants – tout en leur donnant, hélas, quelque part raison – et se faire plaisir en retrouvant une vie simple et insouciante.

Non, il fallait rester et résister. Il fallait persévérer. Encore.

Le daron ne vit qu'une solution, se sacrifier en perdant sa liberté personnelle, un des fondements de la culture des yéniches, et en devenant salarié. Il avait pesé le pour et le contre, longuement, en réfléchissant à tous les aspects de la question, surtout la nuit, passant des heures à gamberger, les yeux ouverts, incapable de trouver le sommeil.

Il chercha du travail, à Montribel et aux alentours et fut amené à refuser toutes les places de magasinier ou de gardien de nuit qu'on lui proposait, mal payées et peu considérées. Tout cela était trop éloigné de sa vie d'avant. Il s'orienta alors plutôt vers un travail dans le commerce, comme représentant, assez proche au fond du métier de *chineur*. Il aurait pu devenir représentant d'une grande marque de café de Bourg-en-Bresse, représentant en parapluies, comme Marielle dans *Les Galettes de Pont Aven*, représentant en porcelaines de Limoges, démarcheur pour des aspirateurs, des assurances sur la vie ou des livres en édition de luxe etc...toutes places qu'on lui proposa mais qu'il n'accepta pas, pour des raisons dont nous débattions le soir avec lui. Nous pesions ensemble, de façon tout à fait démocratique, les arguments dans un sens et dans un autre, les avantages et les inconvénients.

Le choix collectif – même si nous savions bien que le daron, au bout du

compte, déciderait seul – se porta sur la place de représentant d’une grande maison de meubles et électroménager de Lyon. C’était là qu’il serait plus à son aise, nous sembla-t-il, le patron, monsieur Melcer, étant un ancien *chineur* de draps d’origine juive, donc, par nature, très proche de lui, très proche de nous. Il serait payé, selon l’option qu’il avait choisie, non pas avec une base fixe, mais exclusivement à la commission, ce qui l’obligerait, disait-il, à renoncer à tout relâchement et à se battre pour « faire des ventes » comme il en avait l’habitude.

C’est ainsi que le daron se mit à vendre des salons, des salles à manger, des chambres, des frigos et des machines à laver. Son bagout faisait merveille pour convaincre les clients, d’autant que la marchandise proposée était de bonne qualité et les conditions financières, grâce au partenariat d’une grande banque, favorables. Les clients obtenaient d’autant plus facilement les crédits bancaires nécessaires que le daron acceptait, la plupart du temps, de se porter caution pour eux, leur montrant ainsi sa totale confiance dans leur droiture et leur solvabilité.

Mon père gagna ainsi fort bien sa vie pendant plusieurs années de suite. De temps à autre, il fallut, en tant que caution, qu’il payât lui-même quelques mensualités de crédits restées impayées, mais, tout en pestant très fort contre ces clients ingrats, il disait que le jeu en valait la chandelle. Par ailleurs, pour la première fois de leur vie, mes parents et leurs enfants étaient affiliés à la sécurité sociale ce qui leur apportait une certaine tranquillité d’esprit.

C’est à peu près à cette époque que furent construits vingt boxes pour remiser les voitures, sur un terrain contigu à la maison, que Paul et Suzanne avaient acheté à son propriétaire, un notaire lyonnais. Ce terrain était un lieu de jeu lorsque nous étions petits, mes frères et moi.

C’était un « clos » comme on disait à l’époque, plutôt sauvage, avec des grandes herbes folles, des haies et des arbustes, avec en son milieu une petite mare, « une serve », dont l’eau servait, l’été, pour arroser les beaux arbres fruitiers, des cerisiers, des pêchers et des pruniers. Le propriétaire venait rarement, ce qui nous permettait d’aller, en saison, récolter des fruits

et, tout le reste de l'année, de nous amuser aux indiens et aux cow-boys, parfois avec des copains du quartier. C'était le « clos Burdel », notre domaine, notre refuge. J'ai le souvenir d'un jour où le médecin devait venir pour nous vacciner contre le tétanos, il me semble. Nous nous étions enfuis tous les trois et, une fois passés par le trou dans la haie que nous avions creusés, nous étions cachés dans le clos, au milieu des hautes herbes. Le gros tonton, dépêché à notre recherche, mit du temps à nous trouver et à nous ramener manu militari à la maison où le docteur attendait, fâché, sa seringue à la main. Je crois me souvenir que ce jour-là, nous avons subi la double peine : une douloureuse vaccination et une bonne fessée !

La construction de cette vingtaine de boxes fut confiée à un petit entrepreneur qui habitait presque en face de chez nous. Ce ne fut pas simple d'aller au bout du projet, l'artisan papillonnant d'un chantier à l'autre pour recevoir de l'argent puis, brutalement, s'en désintéressant totalement. Mon père dut se fâcher bien souvent en allant parfois, le matin avant de partir au travail, réveiller l'impétrant qui faisait la grasse matinée. Il y avait alors de l'orage dans l'air et, devant la moitié du quartier à sa fenêtre, l'artisan, pas lavé, pas rasé, mal réveillé, était trainé par la peau du cou jusqu'au chantier par un daron en pétard et était sommé de faire avancer les travaux, « sous peine de coups de pieds au cul et de tartes dans la tronche ». À force d'à force, les vingt boxes furent livrés puis, sans difficultés, loués à des propriétaires de voitures qui n'arrivaient plus à se garer près de chez eux.

Il y eut des difficultés avec un propriétaire mitoyen, un important promoteur, dont je n'ai pas un souvenir précis de la nature. Il fallut en tout cas, aller en justice. Un géomètre était venu pour une expertise et, après sa prestation, le daron l'invita à boire un verre au café situé juste en face.

— Vous venez boire un verre, cher monsieur ?

— Oh, vous savez, moi j'ai plutôt soif d'argent !

Lorsque le daron rentra à la maison, il arborait un grand sourire un peu crispé.

— Vous ne devinerez jamais ce que m'a dit le géomètre ?

— Non daron, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— En réponse à mon invitation de venir boire un verre, il a répondu qu'il avait plutôt soif d'argent !

— Quel con !

— Ces soi-disant hommes de l'art, ils sont comme les autres. Ils n'y a que les *lôvés* qui comptent, quoi ! Ce sont des hommes d'argent. Le reste, ils s'en foutent ! Les difficultés de gens, ils s'en battent l'œil ! Ce sont bien des *câches* !

Cette période des années soixante fut faste pour la famille. Le daron était très dynamique et gagnait bien sa vie dans son nouveau métier qu'il maîtrisait impeccablement. Maman restait à la maison pour s'occuper de nous et elle en paraissait très heureuse, toujours souriante, comme épanouie.

Nous avions, nous, les trois frangins, d'excellents résultats dans nos études qui faisaient la fierté des parents.

Nous pratiquions le cyclisme, notre passion et participions même, malgré l'hostilité paternelle, à quelques courses. Le daron considérait qu'on ne pouvait pas réussir à la fois dans les études et dans le cyclisme, compte tenu de la dureté de ce sport qui demande un entraînement exigeant en temps et en énergie. Alors il faisait tout pour nous décourager et, après nous avoir acheté de très beaux vélos de course comme cadeau pour la réussite au BEPC, refusait de nous aider financièrement, pensant que ce serait suffisant pour nous conduire à l'abandon de notre passion. Du coup, c'est mémé Nanon qui nous donnait des sous en cachette pour nous acheter, a minima, des boyaux et du matériel. On devait se débrouiller pour nous rendre au départ des courses et pour ensuite rentrer au bercail. Bref, c'était très compliqué de faire sérieusement du vélo, dans une ambiance familiale ouvertement très hostile. Une telle situation, bien sûr, n'était guère favorable pour obtenir des résultats. Nous n'en avons d'ailleurs pas obtenus de véritablement probants, alors que mon frère aîné était pourtant doué et très passionné. Quant à moi, j'étais plutôt, je l'avoue, un dilettante qui aimait me

retrouver, le dimanche, dans le peloton multicolore avec les copains, mais n'attachait pas grosse importance aux résultats.

Le daron était, au fond, rassuré par ce manque de résultats qui nous incitait à continuer les études, ce qui pour lui était absolument prioritaire.

Mon frère aîné put ainsi réussir une maîtrise de philosophie et devenir professeur puis principal de collège puis proviseur. Toutefois il regrettera toute sa vie de n'avoir pas réellement pu tenter sa chance de devenir coureur cycliste et il en voudra, parfois durement, au daron, de l'avoir ainsi brimé.

Quant à moi, comme pour bien des choses, au fond, je m'en foutais un peu et je n'en voulais à personne parce que la vie c'est comme ça !

Il n'empêche que cette période des années soixante fut dans l'ensemble plutôt faste pour la famille à tous points de vue.

Une fois encore, hélas, ce bonheur ne dura pas.

Le plus jeune des frères de maman, Jean, décéda brutalement d'une rupture d'anévrisme, à l'âge de 43 ans. Maman fut très affectée par cette mort et ne s'en remit jamais. Elle pleura beaucoup. J'eus l'impression, j'en ai le souvenir bien précis en tête, qu'elle vieillît alors de dix ans en quelques jours. Pendant les mois qui suivirent, elle paraissait toujours fatiguée, maigre, le visage creusé, les yeux tristes. Elle n'avait goût à rien. Le daron s'en inquiétait souvent mais Suzanne répondait que ça allait, que ça n'était rien, qu'il ne fallait pas se faire de souci...et les choses reprenaient leur cours.

Un peu plus tard, elle se découvrit une grosseur à un sein qui s'avéra être une tumeur cancéreuse, détectée très tard, trop tard. Avait-elle caché son mal au médecin de famille et à son mari pour ne pas nous inquiéter ou bien le médecin de famille fut-il incapable de faire à temps le bon diagnostic ? Nous ne le sûmes jamais. Toujours est-il que Suzanne dut se faire opérer en

urgence une première fois pour ôter le sein malade, puis une deuxième pour l'ablation des ovaires. Elle sortit de l'hôpital, quelques semaines après, affaiblie, certes, mais gaie et heureuse de vivre.

Nous étions à l'automne 1971 et espérions que la rémission de maman, annoncée par les médecins de l'hôpital, durerait longtemps, très longtemps. Je me disais que 5 ou 10 ans de plus, pour quelqu'un qui n'en avait que 44, ce n'était pas trop demander tout de même !

Nous avons préparé Noël comme si tout allait bien, avec soin, le sapin dans la salle à manger, les boules de couleur, les guirlandes lumineuses. Nous avons acheté plein de cadeaux pour maman, de fins souliers en cuir, un corsage à la mode, des parfums, des bijoux fantaisie.

Le jour de Noël fut un joli jour. Maman était gaie en ouvrant ses cadeaux. Nous aussi. Le repas préparé par Nanon était délicieux, avec un pâté en croute pistaché, une belle dinde aux marrons et pommes dauphines et deux grandes bûches au chocolat. Popaul était content et regardait Suzanne avec amour, comme si l'avenir leur appartenait à nouveau. On raconta des blagues. Le gros tonton se mit en valeur en faisant de beaux numéros comiques qui eurent un grand succès. On but du Beaujolais en abondance. On rit beaucoup.

On essaya ainsi de conjurer le sort.

Mais le sort se fout bien de tout ça. Il fait son boulot, ce fumier, sans s'occuper du mal qu'il fait.

Dès le mois de mars maman dut retourner à l'hôpital pour faire des examens de contrôle qui se révélèrent mauvais. Sa santé se dégrada très vite. Les métastases avaient touché le foie puis, très vite, le cancer se généralisa. La pauvre malade souffrait beaucoup, ne mangeait quasiment plus et son visage porta progressivement la marque de la mort. Popaul le voyait bien, qui se rendait chaque jour à l'hôpital où il passait toutes ses journées. Il autorisa les médecins à juguler un peu la souffrance par de puissants médicaments dont, hélas, on ne réchappe pas.

Lors de mes visites avec ma femme, je voyais bien que tout serait bientôt

fini. Maman fut très heureuse lorsque Marie-Claude lui annonça qu'elle était enceinte et aurait un bébé au mois d'octobre.

— C'est magnifique. Je vais être grand-mère à 45 ans. Je suis heureuse les petits. Merci mes enfants.

Mais le crabe, insatiable et féroce, se dépêcha de gagner la partie et Suzanne sombra dans le coma au début du mois d'avril. On sut alors qu'elle était condamnée et qu'il ne lui restait plus que quelques jours à vivre. Le daron obtint de la faculté le droit d'emmener maman mourir à la maison. Lorsque, le 9 avril, l'ambulance passa le portail et entra dans la cour, les pneus faisant crisser les graviers, maman, comme par une sorte de petit miracle, sortit de son inconscience et dit « Ah je suis contente, me voilà enfin à la maison ».

Le daron avait descendu un lit dans la salle à manger où maman fut installée. Nous nous relayâmes à son chevet toute la nuit et le matin du 10 avril, après avoir dit, très doucement, entre deux râles de souffrance « je sais que tout va bien aller pour vous », elle poussa un grand soupir et mourut. Nous étions pétrifiés, désespérés, horriblement triste. C'est Laurent, mon frangin, le fils aîné, qui lui ferma les yeux. Le daron s'assit sur une chaise, sans un mot, et regarda le petit corps supplicié de celle qu'il aimait et qu'il aimera jusqu'à son dernier souffle. Il resta là longtemps, cependant que j'allais à la mairie déclarer le décès et que les autres s'occupaient des formalités et des obsèques. Quand je revins à la maison, le daron était toujours assis à la même place, les yeux rivés sur le visage, enfin apaisé, de maman. Il me dit « Maintenant elle ne souffre plus » et se mit à pleurer.

Maman fut enterrée à l'église, selon le souhait qu'elle aurait sûrement formulée si elle en avait eu la possibilité. Le daron, solide anti clérical bouffeur de curé, alla lui-même trouver le prêtre et commanda une messe, « une belle pour qu'elle soit contente » en glissant une grosse enveloppe dans la main du représentant de dieu, qui ne cilla pas.

Ce fut étrange de tous nous retrouver à l'église, en gros pour la première fois de notre vie, assister à un office religieux. Il y avait déjà eu une exception pour mon mariage, mais une demi exception seulement

puisqu'avec Marie-Claude nous avons obtenu de l'évêché que notre mariage fût mixte, entre une croyante et un non croyant, ce qui fut accepté par l'autorité catholique parce que, tout de même, j'étais baptisé.

Le 12 avril 1972, l'église de Montribel était pleine. La cérémonie fut sobre et belle. Il faisait très froid lorsque maman fut mise en terre dans le cimetière perché. Il y avait beaucoup de monde et beaucoup de fleurs, énormément de fleurs. Les amis voyageurs étaient venus nombreux. Ils avaient formé un groupe qui se tenait un peu à part, en retrait, pour ne pas gêner. Le daron les fit venir auprès de lui. Ils étaient tristes et les embrassades avec le Paul furent longues et très émouvantes.

Brel faisait dire à son personnage du *Moribond* « C'est triste de mourir au printemps, tu sais ! ». Comme toujours, il avait vu juste, le grand Jacques.

Le daron tint le coup du mieux qu'il put, trouvant, comme toujours, au fond de lui, les ressources nécessaires lorsqu'il le fallait. Avec les frangins, nous le surveillions du coin de l'œil, le médecin de la famille, consulté, nous ayant dit qu'il était très courageux et solide mais pouvait s'effondrer brutalement, sans prévenir. Le daron m'avait dit, la veille de l'enterrement « si vous n'étiez pas là, toi et tes frères, je me serais détruit. Je ne sais pas comment je vais pouvoir vivre sans votre maman ».

Le lendemain des obsèques, comme cela est de tradition chez les gens du voyage, nous brûlâmes, dans un grand feu de bois allumé au milieu du jardin, tous les habits de maman, sauf quelques petites choses que nous pouvions conserver comme souvenir. Il y a toujours chez moi, dans un tiroir de l'armoire de la chambre, une paire de gants clairs et une écharpe verte et blanche que je regarde et touche de temps en temps, comme de précieuses reliques.

Elle guérissait les gens elle guérissait les cœurs

Suzanne ma maman si jolie aux yeux clairs

Un câlin un baiser son sourire enjôleur
Nos chagrins s'envolaient nos petites misères
Etaient vite oubliées elle comprenait tout
Elle est loin désormais et depuis si longtemps
Son visage s'estompe mais je la vois partout
Chaque jour chaque nuit jusqu'au derniers instants

La période qui suivit fut triste et morne pour tout le monde. Pour les frangins et moi, plus rien ne serait jamais comme avant et le bonheur n'aurait plus jamais tout à fait le même goût, quoiqu'on fasse. Avoir vu mourir sa maman âgée de 44 ans, après bien des souffrances, ça change un homme. À la fois ça le renforce parce qu'il sait que désormais plus rien ne pourra vraiment l'impressionner, et ça le fragilise parce qu'il sait que personne ne pourra jamais véritablement remplacer cette maman.

Cette page affreuse étant tournée, la vie pouvait et devait reprendre car, les uns et les autres, il nous fallait bien avancer.

Mais pour le daron, ce ne fut pas du tout la même chose. Il ne s'agissait pas, pour lui, de seulement tourner une page de sa vie, une page considérable de son existence, 27 ans de vie heureuse avec sa femme adorée. Il s'agissait de savoir si cette vie, fracassée, brisée, cassée par la mort de maman, avait encore un sens quelconque.

Alors, tout en ayant chacun repris le chemin de notre destinée, ayant fort bien compris l'importance de l'enjeu, nous entourâmes le daron du mieux que nous pûmes, en venant souvent le voir, en essayant de le distraire, en parlant beaucoup de maman, en parlant de nous...

Après une période très difficile, au cours de laquelle, souvent prostré sur une chaise, regardant le sol, comme après son retour de déportation, il fuma encore plus que d'habitude, mon père petit à petit retrouva un peu de

dynamisme et un peu de goût à la vie. Mais il décida que plus rien ne serait comme avant et qu'il allait désormais vivre dans le souvenir de celle qu'il aimerait toujours.

Il décida d'abord de ne plus travailler.

Il démissionna de son poste de représentant chez Melcer, considérant qu'il n'en n'avait plus la force, plus l'envie, qu'il avait suffisamment travaillé depuis presque 40 ans et qu'il n'en n'avait plus besoin. Maman n'étant plus là, il se contenterait du minimum pour la vie quotidienne et dans ces conditions, ses revenus fonciers suffiraient. Il y avait les vingt boxes, construits il y a quelques années à côté de la maison. Il y avait l'ancien immeuble du grand père Louis, racheté à la famille, amélioré par des travaux réalisés avec l'aide un maçon italien, le père Cinto, et dont les logements étaient loués pas cher du tout à des travailleurs algériens. Il y avait aussi les grandes remises situées en face de la maison, dans lesquelles le daron avait fait de la place pour dégager des emplacements pour un camion et des voitures. Il y avait enfin la location d'un grand pan de mur situé sur la route nationale à des sociétés faisant de la publicité.

Le daron fit consciencieusement ses comptes, réfléchit quelques jours et déclara « Je vais y arriver, en réduisant un peu la voilure ! ». La maison était à lui. Sa voiture était récente. Il ne sortait pas et ne partait pas en vacances. Bref, à part les cigarettes, il n'avait pas de besoin particulier. Il s'organisa ainsi.

Très vite, il supprima le poulailler et transforma le jardin en pelouses considérant que « ça ne valait plus le coup de se crever la paillasse ou de payer un jardinier alors qu'on trouvait partout de bonnes volailles et de bons légumes pas chers ». Il ne garda que les massifs de roses, d'iris et de glaïeuls, afin d'en faire des bouquets à déposer, une fois ou deux par semaine, sur la tombe de Suzanne.

Nanon, sa mère, passait les journées chez son autre fils, le gros tonton, pour faire la cuisine et s'occuper de ma cousine Rose, désormais adolescente. Elle ne rentrait que le soir pour dormir.

Le daron restait donc seul chez lui. Il se levait toujours très tôt le matin pour ouvrir la maison, balayer les trottoirs et la cour, s'occuper du poêle à mazout et de la cuisinière à charbon, faire un peu de ménage. Assez vite il embaucha quelqu'un pour laver son linge, passer l'aspirateur, cirer les parquets et nettoyer les vitres.

Au milieu de la matinée, l'épicier, un vieux copain, lui livrait les produits dont il avait besoin et qu'il lui avait commandés la veille, ainsi que du pain. Le boucher, un copain de jeunesse, passait deux fois par semaine. À cette époque, les commerçants considéraient qu'il était normal de se déplacer chez les clients qui le souhaitent et ils avaient des véhicules équipés pour. Le daron leur payait un canon de rouge et faisait la conversation. Il avait ainsi des nouvelles fraîches du village. En fin de matinée passait le facteur, une vieille connaissance, qui apportait le journal, *Le Progrès de l'Ain*, auquel il était abonné. Bien souvent il payait un coup à boire au postier – qui, à l'époque avait le temps de parler aux clients et qui, en plus s'appelait Forain, clin d'œil du hasard à Popaul le nomade – à qui il donnait ses lettres à envoyer, voire ses recommandés.

Il dut se résoudre à faire un peu de cuisine et rapidement sut convenablement se débrouiller une poêle à la main, lui, qui, lorsque nous étions enfants, n'aurait pas su faire cuire un œuf sur le plat ou des nouilles à l'eau !

Le soir, il allait se coucher immédiatement après le journal télévisé de vingt heures pour aller lire « en paix », dans son lit, les articles du *Progrès* qu'il n'avait pas lus dans la journée et il s'endormait souvent le journal étalé sur la figure !

La maison était devenue une sorte de musée consacré à Suzanne et il n'était pas question de changer quoi que ce soit dans l'emplacement des choses. Tout devait rester immuable, comme du temps où elle vivait, les meubles, les objets, les plantes, le moindre détail. La salle à manger, en particulier, fut littéralement figée dans son état originel et plus jamais nous n'y primes le moindre repas. C'était assez étrange au début, voire inquiétant,

mais nous n'insistions pas, respectant cette volonté du daron et pensant que le temps ferait naturellement son œuvre. Nous nous trompions et le temps ne changea rien. Il fallut beaucoup de persuasion de la part du frangin, vingt ans plus tard, pour que le daron acceptât d'installer le chauffage central, lui évitant ainsi les corvées de mazout et de charbon.

Le daron décida qu'il resterait fidèle à Suzanne jusqu'à sa mort et il tint cet engagement. Aucune autre femme n'entra dans sa vie, en aucune manière et cela ne paraissait lui poser aucun problème. Il nous disait qu'« il n'aimerait qu'une seule femme, Suzanne, comme elle n'avait aimé qu'un seul homme, lui » et qu'il s'agissait là d'une chose parfaitement normale. « Quand on a eu la chance, comme nous, de connaître le grand amour, on le respecte, jusqu'au bout. C'est sacré ».

En revoyant récemment le film *Impitoyable*, le chef d'œuvre de Clint Eastwood, j'ai pensé très fort à mon papa. Le héros du film fait l'admiration notamment d'une des prostituées qu'il est venu venger pour toucher une prime, parce qu'il est fidèle à sa femme pourtant morte depuis des années. Cette prostituée n'en revient pas, comme si elle avait en face d'elle un être venu d'une autre planète. Il est vrai qu'un tel sentiment, si fort, si pur, est tout à fait admirable et qu'il doit être plus que rare. Si, avec les frangins, on évoquait l'aspect sexuel de la question, le daron répondait que « ça n'a de sens qu'avec une femme qu'on aime d'amour. Que sinon, c'est de la bestialité à laquelle il suffit d'opposer sa volonté. C'est à cela que l'on reconnaît un humain d'un animal ». C'était très fort, comme un principe philosophique, presque un dogme religieux.

Le daron avait, de la même manière, le respect des morts. Mais pas seulement le respect de leur mémoire, le respect aussi des emblèmes matériels de la mort que sont les tombes dans les cimetières. Pour le daron, il y avait là, de façon un peu primaire, quelque chose de sacré. Dans un cimetière, il fallait faire silence et avoir l'air recueilli. Il fallait entretenir les tombes et il fallait les fleurir. La tombe où repose Suzanne, à côté d'Holzman, le père du daron, était quasiment briquée chaque semaine, maintenue propre comme un sou neuf et abondamment recouverte de fleurs,

des annuelles dans des jardinières et des fraiches dans des vases. C'était, pour le daron, sa manière de rendre hommage à ses chers disparus. Pour la Toussaint, nous montions tous ensemble en voiture au cimetière, habillés comme pour une cérémonie. La tombe de maman et du grand père, avait été préparée depuis la veille ou l'avant-veille. Nous restions quelques minutes à nous recueillir en silence et le daron disait « Voilà, mes enfants, on ne peut rien faire de plus ». Après l'avoir félicité pour la tombe si belle et si bien fleurie, nous redescendions, la larme à l'œil. Pour le daron, il était très important de rendre cet hommage de la Toussaint et nous ne l'aurions manqué pour rien au monde, sachant que nous lui aurions fait de la peine, voire même lui aurions manqué de respect. Nous lui avons expliqué, à moult reprises, que la Toussaint c'était la fête des saints et que le jour des morts était le lendemain et que, de toute façon, c'étaient des fêtes religieuses, catholiques romaines. Mais rien jamais n'y fit. Lui, le bouffeur de curés, le vieil agnostique, balayait tout ça d'un revers de main et disait « Nos morts, c'est sacré ! ». Il tenait beaucoup à ce cérémonial et nous tenions à lui faire plaisir, même si nous étions largement plus distants, quoique respectueux, avec les cimetières et les tombes.

Le père Grasset, l'homme des pompes funèbres de Montribel, avec lequel il était devenu ami, racontait leur première rencontre. C'était au cimetière. Monsieur Grasset, qui venait de s'installer, avait fait entrer toute son équipe pour faire d'importants travaux sur un caveau. Tout ce petit monde plaisantait et riait, sans se préoccuper du daron, qui, à quelques tombes de là, était venu porter des fleurs à Suzanne et penser à elle dans le calme et le recueillement. Monsieur Grasset a vu débouler devant lui un homme dans une colère froide, remonté comme une pendule, qui lui a donné, avec calme mais grande fermeté, devant les ouvriers, une leçon de savoir-vivre et de respect des morts, dont il s'est souvenu toute sa vie et qu'il rappellera lors de l'enterrement du daron. « Ce jour-là, Paul a eu raison. Dans un cimetière on se comporte dignement. J'aurai dû être le premier à le savoir. Il ne m'a pas loupé et j'en ai ensuite tenu compte toute ma vie. C'est un homme de principes que nous enterrons aujourd'hui. Paul, pour nous tous, c'était un exemple. »

Fidélité éternelle à sa femme décédée et respect quasi religieux de ses

morts, voilà deux principes de base de la nouvelle vie du daron. Il y a incontestablement plus gai et plus positif pour continuer une existence, c'est évident, mais c'était le choix qu'il avait fait et jamais il n'y dérogera.

Lorsque je vois aujourd'hui comment vivent un certain nombre de gens, sans principes, sans morale, sans éthique, sans « valeurs » comme on dit un peu bêtement, je me dis que le daron était un sacré bonhomme, avec du caractère et de la volonté, pas toujours marrant, bien sûr, parfois loin s'en fallait, mais au plus haut point respectable et je suis fier du message qu'il nous a transmis. Le monde serait autrement plus vivable s'il n'y avait sur notre terre que des humains de cette trempe.

Mais ça, c'était avant...et c'est une autre histoire !

En 1987, le daron n'allait pas très bien, se disant toujours fatigué. Il avait de terribles maux du côté du foie et se soignait comme il pouvait avec des remèdes de bonne femme, sans vouloir consulter. Mon frère aîné dut se fâcher tout rouge pour que le daron acceptât la venue d'un médecin, un jeune qu'il ne connaissait pas, le médecin de famille ayant pris peu avant sa retraite.

Le jeune docteur fut, légitimement, incapable d'établir un diagnostic et fit procéder à une échographie. J'étais venu de la région parisienne, alerté par mon frère qui paraissait inquiet. Nous accompagnâmes notre père à la clinique. Après avoir examiné sommairement les résultats de l'échographie, le médecin nous fit venir, mon frangin et moi dans son bureau et nous déclara tout de go « votre papa a un cancer du foie. Il n'en a plus que pour quelques semaines. Une opération est impossible, la tumeur étant beaucoup trop importante. Il faut donc le ramener chez lui et le laisser mourir tranquillement dans sa maison. » Nous fûmes à la fois surpris et abattus, prenant un sérieux coup derrière la tête. En ramenant papa à la maison, nous faisons semblant d'avoir le moral, en lui disant que ce n'était pas très grave et qu'on soignerait cette affection du foie sans difficulté. Il nous crût. Le jeune médecin, mis dans la confiance, confirma le diagnostic, au vu des documents d'échographie. Deux jours passèrent et le daron allait de plus en

plus mal, ne pouvant se lever de la journée. Il souffrait beaucoup. Il avait le teint jaune. Il ne mangeait plus. Nous discutâmes avec le frangin et nos points de vue convergèrent très vite : et si les médecins se trompaient ? Une échographie est-elle suffisante pour condamner le malade ? Nous décidâmes donc une hospitalisation d'urgence à Bourg-en-Bresse pour des examens complémentaires. Bien nous en avait pris ! Les examens révélèrent l'existence d'un kyste dans le foie, de nature non cancéreuse, parfaitement opérable.

Le daron fut opéré quelques jours après avec succès. On lui enleva du foie un kyste de la grosseur d'un pamplemousse, selon le chirurgien, qui n'en avait jamais vu d'aussi imposant. Lorsque son malade fut un peu rétabli, il chercha à connaître les causes et questionna le daron :

— Allez-vous souvent dans les bois ?

— Pas très souvent.

— Si vous y allez, cueillez-vous des champignons que vous mangez ?

— Non docteur, il y a au moins vingt ans que je n'ai pas fait ça.

— Bon. Avez-vous un jardin ?

— J'ai eu un jardin, docteur, mais je l'ai transformé en pelouse il y a plusieurs années.

— Avez-vous mangé régulièrement depuis quelques mois des fraises ou des baies, des mûres, des choses comme ça ?

— J'ai gardé un petit carré de fraises et, le long d'un mur, il y a des fraises des bois. J'en mange chaque année, bien sûr.

— À mon avis, vous avez peut-être mangé des fruits contaminés par le nuage de Tchernobyl, l'année dernière. Je pense que c'est tout à fait possible. Il y a eu pas mal de ces tumeurs cancéreuses ou non, dans le foie, à la thyroïde ou ailleurs qui me paraissent liés à la radioactivité. Mais jamais ça ne sera officiellement reconnu.

— Eh oui docteur, le nuage de Tchernobyl s'était miraculeusement arrêté

à la frontière. Je me rappelle bien la polémique à la télé et dans la presse.

— Ca avait fait beaucoup de bruit...mais pour aucun résultat.

— Comme d'habitude, docteur, comme d'habitude.

— Bon, nous n'avons donc pas parlé de cette histoire. Je ne vous ai rien dit.

— Bien sûr docteur...d'ailleurs on ne se connaît pas ! Personnellement je ne vous ai jamais vu de ma vie !

— Oh là, dites, votre humour revient. C'est un très bon signe !

Le daron se remit progressivement de sa grosse opération. Il était, aux dires du personnel, un malade exemplaire, toujours content, toujours disponible, poli et souriant. Les infirmières et les femmes de service l'adoraient. Le frangin et moi, nous étant mis en congé, venions le voir chaque jour et c'était un plaisir de le voir ressusciter à vue d'œil. Il était heureux de vivre. Il avait faim et ce qu'on lui servait suffisait à grand peine. Mais il nous était interdit d'apporter de la nourriture, le chirurgien ayant été très ferme sur ce point.

Alors, avec le daron, nous évoquions tout ce qu'il aura le droit de manger après sa guérison complète et son retour à la maison.

— Du saucisson, avec du pain de campagne et un canon de Beaujolais. Des grattons bien croustillants avec un coup de Macon blanc. Une belle choucroute avec du lard, des saucisses de Strasbourg et du Riesling. Des quenelles et un gâteau de foies de volailles et un verre ou deux de Pouilly-Fuissé. Un poulet fermier de Bresse rôti avec des patates sautées bien grillées et un petit coup de Bourgueil. Un coq au vin avec des petits croutons dorés et un beau Bourgogne, un Pommard peut-être ou un Volnay. Du bleu d'Auvergne ou un beau camembert moelleux avec un verre de Chinon ou un petit Gamay de Touraine.

— Tu penses plutôt à du salé, daron. C'est bien naturel. Mais un chou à la crème fraîche, toi qui adore ça ?

— Oh oui, un beau Saint Honoré qu'on partagerait. Ou un Paris-Brest. Ou une tarte aux fraises ou une Tatin bien caramélisée. Ou une mousse au chocolat bien crémeuse.

— Ou des éclairs au café.

— Ou une tarte aux pralines, bien rouge, bien épaisse, bien moelleuse...

La conversation pouvait durer ainsi très longtemps, passant en revue toute la gamme de la gastronomie française, tous les plats, tous les vins, tous les fromages de France. Le daron, assis dans un fauteuil, en blouse bleu clair et blanc de malade, ouverte dans le dos de telle manière qu'on lui voyait les fesses, parlait d'abondance, riait avec nous. Il blaguait, l'œil coquin, avec les infirmières et les aide-soignantes qu'il faisait mine de draguer un brin. Jamais, au fond, nous ne l'avions vu dans cet état de gaité. La vie lui était revenue et il en profitait. Un peu comme une sorte de renaissance.

Nous avons pu lui faire obtenir double ration de petit déjeuner, café noir, beurre et biscottes. Ce fut pour lui un beau cadeau et il passa la journée à remercier tout le monde. Ne sachant pas si la ration serait doublée le lendemain, il cacha deux ou trois biscottes et un petit carré de beurre sur le rebord extérieur de la fenêtre. Il fit pareil le jour suivant et se trouva ainsi en possession d'un petit viatique de précaution...qu'il s'empressa d'ingurgiter lorsque nous lui expliquâmes que la mesure était prise définitivement.

Le daron passa ensuite quelques semaines de convalescence dans un établissement de soin d'Hauteville-Lompnes, un ancien sanatorium situé en moyenne montagne où l'air est particulièrement pur. Il s'ennuya, le rude hiver empêchant aux malades de sortir se balader. Mon frère lui apportait livres et journaux. Il regardait un peu la télévision mais le temps, incontestablement, lui durait.

— Dis grand, c'est choucard la montagne et l'altitude, y a pas de doute mais je ne suis pas tubard. Cet ancien sana n'est pas fait pour moi. Il faut que tu me fasses *nachave* d'ici et fissa.

— Daron, il faut d'abord te rétablir complètement.

— Ah mais je vais bien. Je suis guéri je te dis. Mais je m'emmerde sévère. Je me fais *criniave* ! Les journées sont longues à n'en plus finir. Je m'étirole ici.

— Je comprends daron. Je comprends. Tu as vu, j'ai obtenu que tu puisses fumer à nouveau.

— Oui, c'est bien mon grand mais ils gardent le paquet et ils me comptent les cousues. Pour un homme de mon âge, c'est pas une vie ! Grand, je suis au *chtard* ! Au *Schtiliben* ! Ca ne peut pas durer, tu comprends !

— Bon, d'accord daron, je vais voir ce que je peux faire.

Le frangin se montra persuasif avec ses interlocuteurs et le séjour en altitude fut raccourci d'un commun accord avec l'équipe médicale qui considéra le malade totalement guéri et avec la direction qui voyait ainsi avec satisfaction se libérer un lit.

Le retour à la maison fut, selon le frangin, un beau moment. Le daron était content de retrouver son chez-lui, sa cuisine, sa chambre, ses objets familiers, sa télévision, comme s'il découvrait tout, un peu comme un enfant le jour de Noël.

Les années qui suivirent, que le daron appelait en souriant « ses années de rab » furent assez douces. Sa mère Nanon disait avoir retrouvé « son Paul ».

L'après-midi, il écoutait quasi religieusement à la radio l'émission de Philippe Bouvard Les *grosses têtes* et il m'en parlait au téléphone.

— Ah tu sais ils sont très intéressants dans cette émission. J'adore Jacques Martin, très drôle et très cultivé. Et puis c'est un lyonnais ! Mais alors Jean Dutourd, l'académicien, quel talent ! Il sait tout cet homme, c'est incroyable et il est très sympathique. Il est de droite, y a pas de doute, mais alors quelle intelligence, quel humour, quelle finesse. Je me régale.

— Jean Yanne et Roger Carel ne doivent pas être mal non plus, daron.

— Ils sont formidables aussi. On passe de sacrés bons moments.

Il écoutait aussi, avec les cassettes que nous lui offrions, Tino Rossi, Edith Piaf, Jacques Brel, George Brassens, Barbara, des violonistes tziganes, Yoska Nemeth, Paul Toscano ou Viviane Touka. Il aimait aussi les Gipsy kings et, plus surprenant, Jean-Jacques Debout dont il trouvait les chansons douces et romantiques.

LE DARON ET LA POLITIQUE

Mon père s'intéressait énormément à la politique. Je peux même dire qu'il en était passionné. Il regardait toutes les émissions politiques à la télévision, tous les débats et toutes les émissions d'information. En plus, chaque jour, il lisait *Le Progrès de l'Ain* auquel il était abonné. Nous recevions ce journal en fin de matinée et lorsqu'il était à la maison, le daron regardait immédiatement les titres mais se réservait pour une lecture plus approfondie l'après-midi et surtout le soir, dans son lit. Là, il épluchait tout ce qui concernait la vie locale des communes du Département et tous les articles politiques, qu'il décortiquait avec le plus grand soin. Il faisait la même chose avec *Le Monde* que mes frères et moi achetions souvent parce qu'il était à l'époque « le journal de référence » et qu'il nous était utile pour nos études. Il savait que *Le Progrès* était de droite modérée et *Le Monde* de gauche non communiste, alors, de façon naturelle, il décryptait informations et commentaires avec la bonne grille de lecture, comme on l'apprend dans les écoles de journalisme ou à Sciences Po.

Le daron était gaulliste pendant la guerre, de gauche sous la IVème République, à nouveau gaulliste en 1958 jusqu'au départ du Général en 1969, puis à nouveau de gauche, mitterrandiste enthousiaste puis jospiniste de raison.

Lorsque j'avais une quinzaine d'années, mon père me disait « Tu es toujours premier à l'école, tu feras des études supérieures. Alors il faudra que tu essaies plus tard d'entrer dans une grande école qui s'appelle l'ENA, l'école nationale d'administration. Je vois dans le journal que de nombreux ministres et hommes politiques de gauche et de droite sont d'anciens élèves de cette ENA. Je vois aussi que le Préfet, les sous-préfets, le trésorier payeur général, bref les autorités de l'Etat dans le département sont aussi des « énarques » comme l'écrivent les journalistes. Je suis sûr que tu pourrais y arriver. »

À l'adolescence, d'une manière générale, les choses entrent par une oreille et sortent immédiatement par l'autre, surtout s'agissant de sujets sérieux qui n'intéressent a priori que les adultes. Je lui disais « oui daron » pour lui faire plaisir, sans savoir vraiment de quoi il m'avait parlé.

Le daron, on l'a vu, lorsque nous étions enfants, adorait parler politique dès potron-minet, lui, levé depuis fort longtemps, volubile et dynamique, nous, devant le bol de Banania, encore ensuqués dans un demi-sommeil. Il commentait les décisions prises par le gouvernement, il reprenait les arguments des uns et des autres, il faisait les demandes et les réponses. « Vous êtes bien d'accord avec moi ? ». Un grognement de l'un d'entre nous, le faisait repartir pour un tour. « Je ne veux pas vous ennuyer avec la politique, mais quand même, De Gaulle a bien raison... ». J'avais 10 ans en 1958 et 21 ans en 1969, période au cours de laquelle Charles De Gaulle était au pouvoir. C'est dire que je n'ai, en gros, connu que lui aux affaires entre mon enfance et mon âge d'homme.

On ne se rend pas compte aujourd'hui, où n'importe quel imbécile se permet, au nom de sa soit disant liberté de penser et d'une conception erronée de l'idée républicaine, d'insulter le Président de la République, de le moquer, de le trainer dans la boue, de ce que représentait le général de Gaulle et l'institution présidentielle. C'était considérable et entraînait le respect des citoyens pour la classe politique tout entière. La politique était alors quelque chose de plutôt noble. Mais ce respect n'empêchait nullement la contestation démocratique et le débat. La fin des années 50, avec, entre autres, le retour de De Gaulle au pouvoir et la guerre d'Algérie, puis les années 60, avec notamment le référendum de 1962, les accords d'Evian, l'élection présidentielle de 1965, furent politiquement très mouvementées, indépendamment même des « événements de mai 68 » comme on disait alors. Il y eut, au fil des années, à la maison, des discussions passionnées, même si, au fond, nous étions tous plus ou moins gaullistes. Le daron avait un avis circonstancié sur tout et j'aimais l'écouter, la plupart du temps d'accord avec lui. Il n'était pas dupe et comprenait que la politique était un métier pour ceux qui en faisaient, un métier souvent très lucratif, et qu'elle avait ses règles internes auxquelles les citoyens de base n'avaient pas véritablement accès. Il voyait bien les arrangements, les promesses gratuites,

les compromissions, les revirements...qui sont le lot commun de l'activité politique mais il pensait aussi que, nonobstant, certains hommes et certaines femmes avaient des convictions sincères et se comportaient honnêtement. Il pensait surtout que les idéologies étaient plus fortes que ceux qui les portaient et que la politique était donc une dimension importante de notre vie, qu'il ne fallait surtout pas ignorer si l'on voulait conserver la démocratie et la République, gages d'une liberté qui avait tant manqué entre 1940 et 1945. C'est pour cela qu'il considérait le vote comme un droit mais surtout comme un devoir. Pour lui, celui qui ne votait pas trahissait quelque part la démocratie et, en tous cas, n'avait pas le droit ensuite de se plaindre du sort que lui réservait la République.

Comme pour la Toussaint et la cérémonie du cimetière, le jour du vote était une sorte de rituel. Que ce soient des élections locales ou nationales, elles étaient sacrées pour le daron. Le matin il se rasait de près, mettait un beau costume, une chemise blanche et une cravate et partait avec Suzanne, habillée, « enbijoutée » et maquillée avec soin, dans la voiture briquée pour la circonstance, à la mairie du village, pour faire « leur devoir électoral ».

Paul avait refusé à plusieurs reprises l'offre du maire d'entrer dans son équipe municipale pour s'occuper de l'entretien et de l'embellissement de la commune, considérant qu'il n'était pas prêt à faire des courbettes pour obtenir des voix lors des élections et qu'en tout état de cause, une fois aux affaires, ses exigences d'effort, de rigueur et d'honnêteté seraient très vite des contraintes trop fortes pour tout le monde.

— On me demanderait vite d'assouplir mes positions, tu peux me croire. Alors qu'ils se débrouillent entre eux !

— C'est dommage, papa. Tu pourrais être très utile à notre ville.

— Ah c'est sûr que les rues seraient plus propres et que les services municipaux feraient mieux leur boulot ! Quand je vois tous ces papiers qui traînent partout et les allées du cimetière même pas désherbées. Et des gens qui ne sont même pas capables de mettre un pot de fleurs devant chez eux ! Ca va. Parlons d'autre chose. J'ai suffisamment à faire comme ça !

En 1965, le daron vota pour le général De Gaulle mais j'ai le souvenir qu'il avait trouvé François Mitterrand, son adversaire du second tour, beaucoup plus coriace que prévu, très bon, tout à fait convaincant sur les questions sociales et impressionnant d'avoir su rassembler toute la gauche dès le premier tour, ce qui lui paraissait un tour de force politique de première grandeur..

— Je pense qu'un jour Mitterrand sera président. Il en a la carrure et le charisme.

— Peut-être, Paul, mais ce n'est pas souhaitable pour le pays mais alors pas du tout !

Ma maman ne l'aimait beaucoup ce Mitterrand dont des tracts circulant plus ou moins sous le manteau disaient qu'il avait été pétainiste pendant la guerre.

— Suzanne, s'il te plait, ne fais pas comme tous ces gens qui salissent les autres en mentant comme des arracheurs de dents. Mitterrand pendant la guerre c'était Morvan, un des chefs de la résistance. Mais déjà il n'aimait pas De Gaulle et il était un des rares à oser s'opposer à lui. C'est pour ça qu'on le salit aujourd'hui.

— Oui, d'accord, il a été résistant si tu le dis, mais à la fin, comme tout le monde. Un résistant de la dernière heure, quoi !

— Suzanne, s'il te plait ! Tu dis des bêtises.

— Et sous la IV^{ème} République, il a été sans arrêt ministre. Onze fois je crois ! C'est un carriériste !

— Il a été un très bon ministre et s'est conduit en homme d'Etat.

— Et l'affaire de l'Observatoire. Ce n'est pas très glorieux, dis !

— Je pense qu'il s'est fait piéger, un peu naïvement.

— Un naïf ne peut pas être Président de la République !

Le débat sur François Mitterrand pouvait ainsi durer longtemps, la conversation s'envenimant parfois assez rudement.

D'une certaine manière, ce débat dure encore.

En mai 1968, le daron ne comprit pas la révolte estudiantine contre De Gaulle qui, pour lui, avait tant fait progresser notre pays. Il considérait qu'il s'agissait de jeunes bourgeois nantis qui refusaient par facilité de passer des examens universitaires et voulaient liberté et bien-être sans faire le moindre effort. Mon frère aîné et moi étions en faculté à Lyon, lui de lettres, moi de droit et nous fûmes très partagés sur l'attitude à tenir. Le frangin opta pour la participation active à la rébellion, passant des nuits sur place dans les amphis occupés...afin surtout, avoua-t-il plus tard, de bien s'amuser et de baiser le maximum de filles. J'optais personnellement, bien peu convaincu par Cohn Bendit, Geismar et Sauvageot, pour une sorte de repli stratégique...à la pêche, profitant au maximum du beau temps pour aller taquiner la perche et les gardons dans le Rhône, loin du tumulte et de la fureur des villes. Je passais également, lorsque l'essence et le tabac vinrent à manquer, beaucoup de temps à chercher des stations-service capables de remplir le réservoir de ma Coccinelle, afin que je pusse abondamment naviguer dans les environs à la recherche de précieuses cigarettes.

On écoutait avidement la radio, Europe 1 surtout, qui racontait les barricades et les charges de CRS, à Paris notamment, soit comme des matches de football ou de rugby acharnés, soit comme une guerre urbaine dans un pays du moyen orient. D'ailleurs, les commentateurs étaient parfois des journalistes sportifs, comme Fernand Choisel, souvent des grands reporters. Ils étaient en tous cas, pour la plupart, très jeunes, comme Alain Cancès, François Jouffa ou Bernard Lalanne et on sentait bien qu'ils penchaient plus du côté des étudiants que du côté du pouvoir. On regardait la télévision où des journalistes non-grévistes peu connus débitaient dans des studios vides les informations directement dictées par le ministre de tutelle, ce qui, avec le daron, nous faisait bien rire. C'était une atmosphère tout à fait étrange, un peu délétère, qui animait de plus en plus les conversations familiales, à mesure que la rébellion des étudiants faisait

place à une vraie révolte sociale.

— Ne vous inquiétez pas, De Gaulle va se reprendre et tout rentrera dans l'ordre.

— Papa, tu vois bien quand même qu'il s'agit d'un soulèvement massif des travailleurs.

— Oui, les syndicats en profitent pour défendre leurs prés carrés et le bifteck de leurs adhérents. C'est de bonne guerre et Pompidou va devoir lâcher du lest. Puis De Gaulle reprendra la main, à sa manière, avec un coup d'éclat. Après ce sera le mois de juillet et tout le monde voudra partir en vacances. Vous passerez et messieurs Cohn Bendit, Geismar et Sauvageot aussi – il les considérait comme de sympathiques mais irresponsables freluquets – vos examens en septembre. Et tout sera terminé.

Le daron n'était pas devin mais simplement lucide et logique, prenant la distance nécessaire. C'est exactement comme il le prédit que les choses se passèrent : les accords de Grenelle, Le discours de Gaulle à la radio, les élections législatives fin juin, l'écrasante victoire des gaullistes, les vacances et les examens à la fac en septembre.

Le 30 mai, après un appel d'André Malraux, des manifestations en faveur de De Gaulle eurent lieu dans toutes les grandes villes du pays. La presse annonça, un peu intoxiquée par le gouvernement, près d'un million de personnes sur les champs Elysées. Il y en avait sûrement 200 000 ou 300 000, ce qui n'était déjà pas si mal. Ma maman, fervente gaulliste, voulut absolument participer à ce mouvement de soutien en défilant dans les rues de Lyon. Pas plus le daron que mon frère aîné ou le petit frère encore lycéen ne furent suffisamment motivés pour l'accompagner. Je me résolus donc, voulant faire plaisir à ma petite maman, malgré une réticence naturelle à participer à des mouvements de foule, à me rendre avec elle à Lyon pour défiler à ses côtés. La foule était nombreuse et enthousiaste, brandissant des drapeaux tricolores et chantant *La Marseillaise*. Maman était heureuse d'être là, marchant, souriante, en me tenant le bras. Le soir elle racontera, le rouge aux joues, comme le défilé était beau et plein de vie et dira sa fierté d'y avoir participé et d'avoir ainsi soutenu le général De Gaulle qu'elle

admirait et respectait. Le daron la félicitera avec ardeur d'avoir fait ce qu'elle croyait devoir faire. Je le revois encore lui tenant la main et la regardant, les yeux plein d'amour, pendant qu'elle racontait. Il était fier de celle qu'il aimait.

En 1969, De Gaulle nous proposa un référendum sur la régionalisation et le remplacement du Sénat par un grand conseil économique et social. Il mit son avenir à la tête de l'Etat dans la balance, transformant ainsi le référendum en plébiscite. Le daron, avec lequel Suzanne était d'accord, approuvait l'ensemble du dispositif, considérant qu'il fallait supprimer ce Sénat qui ne servait à rien, composé de vieux politicards professionnels à l'ancienne dépassés par l'évolution du pays. Mon frère aîné, suivant en cela la gauche et Giscard d'Estaing, s'apprêtait à voter non, jugeant le Président trop vieux et déconnecté des réalités, en particulier des problèmes des jeunes. Quant à moi, j'approuvais totalement le fond de la réforme proposée, surtout les mesures de régionalisation et de déconcentration, préparée par le ministre Jean Marcel Jeanneney, éminent juriste et homme politique intègre, que je tenais en haute estime. J'étais moins enthousiaste sur la pression politique et morale que faisait régner le Président sur les Français en menaçant de quitter ses fonctions si le non l'emportait. Je trouvais que De Gaulle n'était pas du tout tenu de le faire et qu'il se comportait là d'une façon autoritaire qui me décevait quelque peu. J'ai voté oui quand même à la première élection à laquelle je participais, ayant eu, en mars, 21 ans, à l'époque l'âge de la majorité. Pour ma première ce ne fut pas une réussite, puisque le non l'emporta nettement, emportant avec lui, dans un double mouvement, Charles De Gaulle à Colombey-les-deux-Eglises et dans les livres d'histoire ! Mes parents furent très déçus et moi avec eux. Nous nous préparions à voter, sans trop d'enthousiasme, Pompidou à l'élection présidentielle qui allait suivre, afin d'éviter Poher, le Président du sénat, centriste sympathique mais sans grande consistance.

Ce fut la dernière fois que le daron et moi donnèrent notre voix à la droite. Pour l'aîné, je crois bien qu'il a dû voter une fois ou deux pour Giscard et les siens, parce qu'il avait rencontré, grâce à sa fille, à la fac avec lui, le député giscardien de notre circonscription et l'avait trouvé sympathique et convaincant. Puis le naturel reprendra le dessus et toute la

famille vota à gauche après 1974, petit frère en tête, le plus à gauche de tous, devenu un acharné militant cégétiste.

Durant les années de montée au pouvoir de Mitterrand – Congrès d'Épinay de 1971, présidentielle de 1974, programme commun, municipales de 1977, législatives de 1978 – le daron s'intéressait à son entourage, à ceux qui l'aidaient, afin de connaître un peu mieux ceux qu'il voyait comme les futurs ministres du futur gouvernement socialiste. Il parlait ainsi souvent de Pierre Mauroy, Claude Hernu, Louis Mermaz, Gaston Defferre, Paul Quilès, Jean-Pierre Chevènement, Lionel Jospin et de bien d'autres dont un certain Pierre Bérégovoy qu'il avait repéré dans le journal et à la télé. Il savait que cet homme venait « de tout en bas », comme il disait, fils d'un Ukrainien menchévik immigré, autodidacte, résistant et ouvrier. Il était séduit par le côté discret du personnage, qui s'exprimait moins que d'autres mais que l'on voyait beaucoup aux côtés du premier secrétaire du parti socialiste, notamment lors des discussions du programme commun avec les communistes de Georges Marchais et les radicaux de Robert Fabre. Mon père me parlait souvent, en particulier lors de nos longues conversations téléphoniques du dimanche soir, de ce petit homme à lunettes, au regard perçant et au sourire malicieux. Ce Bérégovoy représentait, à ses yeux, un peu le symbole du changement que Mitterrand devait incarner, mélangeant au pouvoir des hommes d'expérience « venant d'en bas », comme Pierre Mauroy, Charles Hernu ou Marcel Debarge, avec d'autres plus jeunes issus de milieux bourgeois, souvent anciens élèves de l'ENA, comme Laurent Fabius, Jean-Pierre Chevènement, Pierre Joxe, Michel Rocard ou Lionel Jospin. Il me dit à plusieurs reprises, comme pour le graver dans ma mémoire : « Un jour peut-être tu travailleras aux côtés de ce Bérégovoy. Parce que j'ai l'impression qu'il est un peu comme nous. »

Lorsque François Mitterrand a été élu Président de la République nous fûmes tous très heureux. Lors de notre conversation téléphonique qui suivit l'annonce du résultat, le daron me dit « Je suis heureux, bien sûr et j'ai l'impression, ce soir, que l'atmosphère est plus légère mais je suis surtout heureux pour vous, mes fils, puisque c'est ce que vous avez ardemment souhaité. Les socialistes ne changeront pas mon malheur et ne feront pas revenir votre maman sur terre mais je pense qu'ils vont améliorer votre vie

et celle des vôtres en modernisant le pays et en vous donnant votre chance et qu'ils vont s'occuper mieux des laissés pour compte et des minorités. Un yéniche ne peut qu'être satisfait. »

Lorsque Pierre Bérégovoy fut nommé, dès le lendemain de l'élection, par le Président nouvellement élu, secrétaire général de l'Elysée, un poste majeur au sein de l'appareil de pouvoir du nouveau régime, le daron ne fut pas surpris le moins du monde et s'en réjouit ouvertement, comme on se réjouit de la réussite d'un membre de sa famille. Au téléphone il me rappela avec fougue les mérites exceptionnels de l'ancien gazier, ancien syndicaliste, ayant gravi un à un tous les échelons de la politique. Selon lui, cet homme remarquable et exemplaire était promis à un très grand avenir.

— Tu travailleras avec lui, mon petit, tu verras. Je le sais.

— Si tu le dis daron.

J'étais sorti deux ans auparavant de l'école nationale d'administration, la fameuse ENA dont mon père très souvent me parlait à l'adolescence, en me montrant les portes qu'elle ouvrait. Un ancien élève devient haut-fonctionnaire de l'Etat, ce qui, pour le daron, représentait la quintessence de la réussite : sécurité de l'emploi, travail de haut niveau, utilité à la collectivité, respect de tout le monde.

Je vous narre rapidement comment j'en étais arrivé là. Je suis obligé, pour éclairer la personnalité de mon papa, de parler un peu de moi...mais je tiens à vous rassurer...ce n'est pas vraiment un supplice !

Il nous faut remonter quelques années en arrière.

Avec Marie-Claude, ma femme, nous sommes inspecteurs du Trésor à la trésorerie générale de l'Ain. Nous avons un petit garçon de quatre ans. Tout va bien. Le daron, que nous allons voir souvent, m'a dit, un peu comme un reproche « c'est bien, mon fils, vous avez un bon métier et vous êtes heureux. Tu n'as pas tenté le concours de l'ENA. Désormais, ce ne sera plus

guère possible. Tant pis, ce n'est pas grave. ». Il avait l'air plus déçu qu'il ne le disait.

Dans les jours qui suivent, un collègue me dit qu'il va s'inscrire au pré-concours de L'ENA, comme on disait à l'époque, permettant d'avoir un an de disponibilité, dans un institut d'études politiques, pour préparer le vrai concours. Les épreuves auront lieu à Lyon et le collègue aimerait bien que je l'accompagne.

— Viens avec moi. On passera une belle journée à Lyon. On se fera un bon restaurant à midi. On ne risque rien. Je t'ai apporté les imprimés d'inscription.

— Ah bon, mais c'est quoi les épreuves ?

— Il y a le matin une épreuve de dossier juridique, du droit public et l'après-midi, une dissertation sur un sujet général. Et si on va à l'oral, à Paris, c'est un entretien de culture générale.

— Bon, pourquoi ne pas t'accompagner après tout. Tu es motivé ?

— Ah oui, je me prépare depuis des mois. J'y crois dur comme fer !

— Super. Pour moi ce sera exactement l'inverse : pas de préparation et pas de motivation. Mais si on bouffe et on boit bien, alors je suis ton homme.

À Lyon, quelques semaines après, le jour du pré-concours, je suis très décontracté. Je fais l'épreuve sur dossier en souplesse. À midi on va chez Léa manger des « *lyonnaiseries* » en quantité et boire du Morgon en abondance. Je suis un peu ailleurs l'après-midi, l'esprit légèrement embrumé, pour la dissertation dont je n'ai plus souvenir du sujet. Mais je suis inspiré et j'écris facilement une douzaine de pages.

Lorsque les résultats arrivent, le collègue est doublement effondré car il n'est pas reçu, lui si motivé et si bien préparé, cependant que moi je le suis, sans aucune préparation d'aucune sorte.

L'oral à Paris est l'occasion d'un voyage touristique avec Marie-Claude,

mon frère aîné et sa femme. On visite, on mange et on boit bien. Au milieu du séjour, je passe l'entretien avec un jury de deux messieurs, des hauts fonctionnaires qui me paraissent sympathiques. Je suis, une fois encore très décontracté, n'ayant strictement rien à perdre. Tout se déroule en souplesse, dès le départ :

— Quel est le dernier livre que vous ayez lu ?

— Je suis en train de lire la série historique de Claude Manceron, *Les hommes de la Révolution*.

On parle de Manceron, de sa manière de narrer l'histoire, en se mettant à la place des principaux personnages, de Robespierre, de Desmoulins, de Danton, de Saint-Just. Je suis passionné depuis toujours par la période révolutionnaire. Ensuite, j'ai encore du bol, on évoque Agatha Christie et Hercule Poirot que je connais bien et aime beaucoup. Puis on parle de plein d'autres choses, comme si on était de vieux copains.

Je réussis le pré-concours. Le daron à qui je l'annonce est heureux comme un gamin « Je vois que tu n'as pas oublié ce que je te disais. Tu faisais l'indifférent, celui qui n'y pense pas. Merci mon petit. Et maintenant tu vas au bout. J'en suis certain. J'ai confiance en toi. »

Je suis détaché pendant une année à l'institut d'études politiques de Grenoble où une équipe d'enseignants de haut niveau va préparer notre petit groupe d'une vingtaine de stagiaires. Je pars tôt le lundi matin de Bourg et ne rentre que le vendredi soir, laissant Marie-Claude et notre petit garçon. À Grenoble j'habite un appartement avec deux collègues qui deviennent des amis. Nous avons des cours toute la journée et le soir nous travaillons jusqu'à deux heures du matin. On se marre quand même bien. On se fait de bons petits plats. On se raconte des blagues.

Le concours est un marathon, avec des épreuves écrites longues et difficiles et ensuite, si on est sélectionné, des épreuves orales à Paris, une par semaine pendant un mois. Il faut être bien préparé, très motivé, très résistant physiquement et très solide moralement. Il faut aussi avoir un peu de chance.

Le grand oral est très impressionnant, dans la vaste salle lambrissée de la rue des Saints Pères, face à un jury de neuf personnes assis autour de la table en fer à cheval, avec au milieu la pendule en forme de grenouille et, avec derrière soi, un public de vingt ou trente personnes venues assister au spectacle. Après la discussion avec le jury, sur un commentaire de texte concernant le droit du travail, qui se passe plutôt bien, je me décontracte du mieux possible, les deux mains bien à plat sur la table, la jambe souple, le souffle bien maîtrisé. Je m'attends à tout. Je regarde le jury. Tous des hommes en costume sombre et cravate. Il est tard le soir. Certains font leur courrier. D'autres somnolent. N'importe quelles questions peuvent m'être posées pendant la demi-heure qui arrive, sur le surréalisme ou le fauvisme, sur le réseau ferroviaire du Liban, sur la guerre de Crimée, sur la culture du tabac à Cuba, sur la franc-maçonnerie, sur Mozart ou Debussy, sur le vainqueur du Tour de France en 1952 – ne cherchez pas, c'est Fausto Coppi – sur les accords d'Evian, sur le New Deal, sur le cinéma allemand, sur Mussolini, sur les îles Galapagos, etc, etc...

Le membre du jury chargé de me questionner me regarde. Il est le plus jeune de tous. Il lance, l'air un peu rigolard.

— Monsieur, qu'est-ce qu'un bourgeois ?

On dirait qu'il pense « Tiens, mon petit ami, tu as voulu venir. Eh bien démerde-toi avec ça ». Je ne le quitte pas des yeux et, comme ça, au flan, sans même réfléchir, je réponds illico :

— Un bourgeois, eh bien c'est quelqu'un comme moi. En effet, tel que vous me voyez, messieurs, je suis un bourgeois...

Pendant que je parle, je vois des têtes qui se lèvent et se tournent vers moi.

— J'habite Bourg-en-Bresse et les habitants de Bourg-en-Bresse sont des burgiens ou bourgeois. Vous avez donc, là, devant vous, messieurs, un bourgeois.

L'homme qui m'a interrogé sourit puis rit franchement, bientôt suivi par tout le jury. La suite en sera largement facilitée, le jury m'ayant désormais à

la bonne.

À l'automne je termine le terrible marathon et suis reçu à l'ENA...le premier yéniche, je pense et probablement le seul de l'histoire de la grande école.

J'ai fait ce parcours jusqu'à l'ENA d'abord pour faire plaisir à mon daron et lui faire honneur. Il a eu pour moi, très tôt, une ambition qu'au fond de moi je n'avais pas. Ensuite, bien sûr, je me suis pris au jeu. Mais il est évident qu'il a été le déclencheur et qu'il m'a beaucoup encouragé. Je lui dois beaucoup.

Le daron était fou de joie lorsque lui ai annoncé mon succès. Il a pleuré.

Le jour de mon arrivée à la préfecture du Jura où je devais faire mon stage, la presse locale m'a pris en photo et interviewé. Le daron a découpé l'article paru dans le journal et l'a épinglé sur la porte intérieure du placard de sa cuisine. Il le faisait lire à tous ses visiteurs, fier comme Artaban.

— C'est mon fils. Il est à l'ENA. Il sera préfet.

Mémé Nanon m'a dit « Ton père, tu sais, il est fier de ses fils. Il ne parle que de ça. C'est un grand bonheur pour lui. Ca le réconcilie avec la vie. Ta réussite lui fait beaucoup de bien. »

Quelques années plus tard, alors que j'accomplissais ma période de mobilité au ministère de l'industrie, un conseiller de Pierre Bérégovoy me convoqua pour savoir si j'étais d'accord pour lui succéder. Il venait d'être nommé conseiller-maitre à la Cour des Comptes et devait quitter son poste de conseiller chargé des questions de personnel et des questions internes au ministère des finances. Grâce au daron, je connaissais en détail la carrière de Pierre Bérégovoy et l'appréciais beaucoup. Je répondis donc favorablement avec enthousiasme. Depuis ma sortie de l'ENA, je m'étais exclusivement occupé de réglementation de la dépense publique dont j'étais devenu un des bons spécialistes. Mais j'avais fait du syndicalisme quelques années

auparavant et les questions de personnel, comme le reste, ça s'apprend !

Je fus reçu quelques jours plus tard par le directeur de cabinet, Jean-Charles Naouri, dont je pus mesurer ensuite les exceptionnelles qualités intellectuelles et humaines. Les questions fusèrent pendant près d'une heure, pire qu'au grand oral de l'ENA. Deux jours après, Naouri m'appela, lapidaire :

— Tu rejoins le cabinet. Tu peux venir dès demain matin. Tu verras le ministre.

Après avoir appelé Marie-Claude, j'ai aussitôt informé mon père. Il m'a dit « C'est bien mon fils. Je savais depuis longtemps que ça se produirait. Les choses sont désormais à leur place ! »

La vieille et improbable prophétie du daron – je faisais l'ENA et je travaillais aux côtés de Bérégovoy – se réalisait ainsi par une sorte de petit miracle, en tous cas, un sacré hasard. J'ai été recruté comme conseiller du ministre sans connaître personne ni de son entourage ni de l'entourage d'aucune personnalité, sur un poste qui ne m'était a priori pas du tout destiné et sans être candidat à rien. J'ai su par la suite comment les choses s'étaient passées. Il fallût une étrange succession de hasards et de chance pour que je me retrouvasse, début janvier 1985, comme conseiller technique, dans le bureau du ministre de l'économie et des finances, le fameux Pierre Bérégovoy, qui m'accueillit, tel qu'en lui-même, avec beaucoup de chaleur et de gentillesse et auprès duquel j'allais travailler plus de cinq ans, revenant auprès de lui, en 1988 après la réélection du Président Mitterrand.

Pendant toute cette période, le daron m'encouragera et me soutiendra, en particulier lors du long et pénible conflit de 1989 avec les agents du ministère.

— La grève est une chose grave. On ne se met pas en grève, comme ça, pour le plaisir. Surtout des agents du ministère des finances...

— Papa, je sais bien, je connais en détail les revendications...

— Beaucoup sont légitimes. Les agents ont raison. Alors, il faut dialoguer, discuter, négocier...

— Ce n'est pas toujours facile, notamment avec la CGT...

— Les syndicats font leur boulot, CGT comprise. Tu es de gauche, il faut l'accepter et en profiter pour faire accepter des revendications par le ministre...

— C'est ce que je fais, daron, mais je me trouve de plus en plus entre deux feux...le prose un peu entre deux chaises, daron, tu comprends ?

— Oui, je te comprends bien mais ne lâche pas, mon petit, ne lâche pas ! Tu dois discuter encore et encore, convaincre et avancer...

Il avait raison mon daron et je n'ai pas lâché. Pris entre ma fidélité pour le ministre et la justesse de beaucoup de revendications des agents, j'ai navigué sans arrêt entre les deux et, en bon dialecticien, j'ai avancé...nous avons avancé. Résultat : la situation des agents a été grandement améliorée...et j'ai été nommé directeur du personnel et des services généraux...décoré peu après de l'Ordre national du mérite par le ministre en personne !

« Fils d'un bohémien et d'une guérisseuse, vous avez réussi, en passant les concours, à devenir haut-fonctionnaire du ministère des finances... ».

J'ai emmené un jour mon père à Nevers, fief de Pierre Bérégovoy. Je ne lui ai pas trop laissé le choix en lui disant que le ministre l'attendait et qu'il ne fallait pas le décevoir. Sinon, le daron aurait tergiversé et trouver maintes raisons pour se dérober. Non par timidité mais surtout pour ne pas déranger, « monsieur Bérégovoy ayant sûrement bien d'autres choses à faire ».

Le ministre et son épouse Gilberte nous invitèrent à déjeuner dans un restaurant de la ville. Le daron s'était préparé avec grand soin comme s'il avait rendez-vous avec une *gavallie*. « C'est pour te faire honneur, mon petit, tu comprends ? Et puis un ministre de la République ce n'est pas rien ! Surtout monsieur Bérégovoy ! ».

Le repas, excellent au demeurant, fut très animé et très politique. Le daron, malgré la grande admiration qu'il avait pour Pierre Bérégovoy, n'hésita pas à lui tenir tête sur plusieurs sujets, ce qui ne déplut ni au ministre, qui aimait le débat, ni à Gilberte, qui aimait l'animation.

— Monsieur le ministre vous pourriez taper un peu plus sur les gens très riches, sur les actionnaires des grandes entreprises qui se goinfrent d'argent tout en supprimant des emplois, pendant que les petits voient leurs impôts augmenter.

— Cher ami, diriger un grand pays moderne est très difficile. On ne peut distribuer que ce que l'on a et pour cela il faut des résultats économiques de qualité. Il faut donc concilier des intérêts qui, au départ, paraissent inconciliables. Il faut donc un socialisme qui tempère les règles du capitalisme mais sans trop le brider. C'est ce que je fais.

— Oui monsieur le ministre mais attention aux augmentations d'impôts. On les associe systématiquement à là la gauche. Ce n'est pas bon pour les élections.

Popaul voulait tout savoir sur Mitterrand, sur Mauroy, sur Rocard, sur le parti socialiste, sur Nevers, sur la région.

Ensuite, monsieur le maire nous fit visiter sa bonne ville de Nevers, le palais ducal, la rue piétonnière récemment réhabilitée, les bords de la Loire, le canal, là où il perdra la vie quelques années plus tard.

Le daron garda un souvenir exceptionnel de ce repas et mesura ainsi, encore plus qu'il ne l'imaginait, la chance que j'avais de travailler avec un homme aussi remarquable, intelligent, cultivé et d'une telle simplicité.

Pierre Bérégovoy, de son côté, mesura la chance que j'avais d'avoir un papa de cet acabit. Chaque fois que je le vis par la suite, il me demanda des nouvelles du daron et me pria de lui transmettre ses amitiés.

Lors du drame du 1^{er} mai 1993, le daron fut atterré. Jamais il ne crut que Pierre Bérégovoy s'était suicidé. Il eut toujours la conviction qu'on l'avait assassiné parce qu'il allait «pour défendre son honneur dire certaines choses »

— C'était un homme droit et on a dit sur lui trop de saloperies. Il en a eu marre et il allait balancer tout ce qu'il savait, sur tout le monde. J'en suis certain ! Absolument certain. Je plains madame Bérégovoy et je te demande quand tu la verras de lui faire part de mon soutien et de ma peine.

Ce que je fis.

LA DERNIERE LIGNE DROITE

L'année 1993 a été, pour le daron et notre famille, une *annus horribilis*.

Nanon, la mère de Paul, ma grand-mère, depuis près d'un an dans une maison de retraite spécialisée située dans les faubourgs de Bourg-en-Bresse, s'éteignit dans son sommeil à l'âge de 92 ans. Le daron allait la voir plusieurs fois par semaine et nous racontait comme elle était bien traitée et bien soignée dans ce joli établissement tout neuf. Nanon, qui avait gardé tout son esprit jusqu'à 91 ans, son intelligence, son humour et sa mémoire, en fut brutalement privée. Elle ne reconnaissait plus personne et mélangeait tout, mais avec gentillesse, en souriant. La dernière fois que je la vis, elle ne sut pas qui j'étais, pas plus que ma femme Marie-Claude et elle prit mon frère Laurent pour son fils Paul, mais un Paul enfant, pendant toute la visite.

Nous l'enterrâmes bien tristement en juillet, par une très chaude matinée, dans le cimetière perché de Montribel où elle rejoignit, 46 ans après, Holzman, son mari qu'elle n'avait cessé d'aimer ?

Devant la tombe, mon jeune frère André, le petit Dédé, malade, très amaigri, grelottant malgré la moite chaleur, dit sur un ton détaché :

— Le prochain ce sera moi. Je le sais très bien et vous aussi vous le savez.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu vas guérir et puis c'est tout ! Pas de défaitisme !

— Papa, tu sais bien que je vais très mal.

— Bien sûr mon petit mais ça va aller. Tu vas guérir, je te dis !

Le daron faisait-il semblant, essayant de se convaincre lui-même ? Probablement. Pourtant il savait les ravages du sida et il connaissait la situation du petit frangin, contaminé, en 1985, par une transfusion avec du sang vicié provenant de la centrale de Poissy, qui, à l'hôpital de Saint-

Germain en laye, lui sauva la vie après un accident et le condamnait par la même occasion. Le mal fut découvert des années plus tard et le petit frangin, de plus en plus mal en point, fut soigné à l'hôpital Saint-Louis de Paris par le professeur Séligman, une sommité en la matière, un des meilleurs spécialiste au monde. La trithérapie n'existait pas encore et la santé du frangin se dégradait progressivement. Les séjours à Saint-Louis se firent de plus en plus longs et les séjours auprès de sa femme Béatrice et de ses enfants de plus en plus courts. Nous faisons le maximum pour que le daron suivît les choses de loin, pour ne pas le confronter au spectacle de son jeune fils dont le physique se dégradait à vue d'œil. À l'automne 1993, le malade dut être placé dans une maison spécialisée en soins palliatifs, un mouroir en quelque sorte, à Paris. Béatrice et moi allions le voir chaque jour et passions des heures en sa compagnie. Il perdit progressivement sa lucidité et, je peux bien l'écrire, nous en fit voir, le malheureux, de toutes les couleurs. Il mit un jour, volontairement, pour voir comment ça faisait, le feu à son lit et faillit embraser tout l'étage. Un autre jour, il distribua dans le hall d'accueil, aux passants ébahis, les billets qu'il m'avait demandés pour soit disant s'acheter des livres et des sucreries. Une autre fois, il s'enfuit de l'établissement, en pleine nuit, sans que personne ne le vît et il fallut d'urgence prévenir la police qui le retrouva dans le métro, se baladant en robe de chambre, pantoufles aux pieds et clope au bec. Un autre jour, il s'habilla discrètement en civil, prit sa valise, quitta l'établissement et héla un taxi...qui le conduisit directement chez lui, à Orléans où Béatrice dut, sur le champ, payer l'onéreuse course au chauffeur.

Je racontais ces frasques au daron pour lui montrer que le petit frère était parfois facétieux et que l'on ne s'ennuyait pas avec lui, mais de façon légère, en édulcorant, pour ne pas trop l'inquiéter. Ce fut, pendant cette affreuse période, mon grand souci d'ailleurs : protéger le daron en lui évitant de voir son enfant sombrer. Nous étions deux, Béatrice et moi, à vivre cette descente aux enfers. Il nous fallait le supporter intégralement pour l'éviter à ceux que nous aimions. C'est ce que nous avons fait, pendant des semaines. Le pauvre petit frangin dépérissait à vue d'œil, physiquement et mentalement. Il maigrissait et se décharnait à faire peur. Il perdait de sa raison chaque jour un peu plus. Nous nous y étions presque habitués mais

imaginions si son père et ses enfants le voyaient comme ça, d'un coup. Le choc eût été effroyable, traumatisant pour le reste de leur vie. Il fallait donc à tout prix l'éviter.

Le petit Dédé, au bout de sa terrible souffrance, à 43 ans, mourut pendant que Béatrice et moi étions sortis quelques minutes pour nous restaurer. Comme je le dis au début de ce livre, je crois que les médecins organisent les choses ainsi, à la fois pour de bonnes et de mauvaises raisons.

J'ai appelé mon père pour lui dire que c'était fini. Il n'a rien répondu et le téléphone a beaucoup pleuré.

Compte tenu de la nature de la maladie, il fallut mettre très vite le cadavre en bière et fermer cette dernière de façon hermétique en application de la réglementation sur le sida. Ainsi, ni le daron ni les enfants de Dédé ne purent voir ce pauvre petit corps affreusement abimé et ce visage atrocement supplicié. Je garde personnellement de mon frère, hélas, surtout cette image-là, une image épouvantable qui surgit lorsque je pense à lui. Il me faut penser fort et longtemps pour qu'une autre image me vienne à l'esprit, celle du petit frangin rieur que j'aimais tendrement

Je me suis souvent culpabilisé par la suite, et encore aujourd'hui, à propos de cet épisode. Avais-je le droit de priver le daron de voir son fils en train de mourir, puis mort ? Ne lui ai-je pas ainsi interdit d'en faire vraiment le deuil, comme le pensent la plupart des psychologues ? Je ne sais. J'ai essayé de le protéger, en prenant sur moi le plus d'horreur possible pour le lui éviter, à lui qui avait eu déjà tant de malheur. La mort d'un enfant est quelque chose d'effroyable. J'ai cru bien faire. J'ai essayé de me mettre à sa place et, d'une certaine manière, sans vraiment le vouloir, de me substituer à lui. Quelle prétention ! Quelle morgue ! Quelle vanité ! Pour qui me suis-je pris ? Près d'un quart de siècle après, j'y pense encore et la sueur me perle au front. Si j'ai mal agi, papa, je te demande pardon.

Le daron était affreusement triste, comme nous tous, le jour de l'enterrement du petit frère dans ce cimetière tout neuf du *Bois semé*, près d'Orléans. Nous étions en décembre. Il faisait très froid. Le vent glacé soufflait très fort. Le daron dit, avec un humour plus ou moins volontaire

« C'est mortel ici ! ». Il était très triste, le daron, mais pas abattu. Au contraire même, il était plutôt agité, ne tenant pas en place, comme s'il avait voulu être ailleurs, autre part, loin, pour fuir le malheur. Il avait eu assez de peine et de souffrance dans sa chienne de vie. Je le regardais, mon pauvre Popaul et j'avais l'impression qu'il n'en voulait plus de la souffrance, comme s'il niait ce nouveau malheur, comme dans une sorte de déni. Comme si, au fond, dans ce cimetière désert, balayé par la bise, au milieu de la famille éplorée, devant la tombe éventrée, on était dans un mauvais rêve.

Une nouvelle fois, je me demande : était-ce ma faute ? Je l'ai empêché de faire le deuil de son enfant, en lui cachant son corps mort, pour le protéger, pour qu'il garde de son fils une jolie image. Pas celle, horrible, que je garde en moi.

Je ne sais.

Jamais, par la suite, mon père ne m'a fait le moindre reproche sur ce sujet et jamais même nous ne l'avons vraiment évoqué. Une seule fois, il m'a dit :

— La fin du petit Dédé, ça a dû être dur pour toi. J'y ai souvent pensé. Tu as été courageux.

— J'ai fait mon devoir, daron.

Peut-être alors me flagellai-je inutilement. Je ne suis pourtant pas masochiste pour un sou mais il est vrai que ce sujet m'a longuement perturbé.

Et puis la vie continua, pour le daron comme pour tout le monde. La vie ne s'occupe pas du sort des uns et des autres, de leur misère, de leurs peines, de leur chagrin. La vie va son chemin, inexorable, comme un fleuve qui emporte sur son passage, sans même s'en apercevoir, des branches d'arbres morts et des poissons crevés, le ventre en l'air.

Les années d'après virent le daron devenir un vieux monsieur qui se complaisait dans une petite vie. Il n'était pas seul, non, puisqu'il y avait les voisins, le facteur, son copain épicier, ses locataires des remises qui venaient le payer chaque mois, mais il vivait en solitaire dans sa grande maison, qui, progressivement, vieillissait en même temps que lui. Le frangin venait le voir aussi souvent qu'il le pouvait. Pour moi et ma petite famille, il demandait des nouvelles de la santé, du travail des uns et des autres, des études...et nous en parlions longuement au téléphone. Il s'intéressait très sincèrement à nous et aurait été très malheureux si nous avions eu des ennuis, énormément même. Et il aurait été prêt à nous venir en aide, immédiatement et sans aucune hésitation parce qu'il nous aimait. Mais on ne savait pas trop s'il appréciait vraiment qu'on aille le voir. Il avait pris, au fil des années, des habitudes et tout ce qui les bousculait le dérangeait, on le sentait bien, moi en particulier. Lorsqu'on débarquait à plusieurs à Montribel, il était content, bien sûr, très content même et nous montrait son affection, mais j'avais l'impression qu'il commençait, sans le vouloir, à compter les heures, n'attendant que notre départ pour retrouver son rythme à lui, ses manières de faire, sa tranquillité, sa solitude. Ce genre de comportement est probablement familier à tous ceux qui vieillissent et dont l'énergie, dès lors, est d'abord consacrée à leur propre vie, leur survie en quelque sorte. L'âge étant désormais là pour moi, je comprends de mieux en mieux les réactions que pouvait avoir mon daron, tout en faisant des efforts pour ne pas, sur ce point précis, l'imiter.

Le quasi-musée qu'était devenue la maison ne se prêtait plus à une vie disons normale, une vie de gens normalement actifs. Il fallait faire attention à tout, ne pas salir le carrelage ou le parquet de la salle à manger sur lequel on circulait en patins, ne pas toucher aux bibelots, ne pas s'affaler sur certaines chaise à l'agonie, ne pas mettre trop de papier à la fois dans des toilettes totalement périmées, ne pas serrer trop fort les vieux robinets de la salle de bains... Plus rien n'était vraiment adapté. La seule chose qui avait été modernisée était le chauffage. Sur l'insistance du frangin, le daron avait fait installer le chauffage central et nous étions soulagés qu'il fût enfin libéré de la corvée quotidienne du mazout.

Pour le reste, il se fâchait tout rouge si nous lui propositions de l'aider pour

qu'il entreprit des travaux de modernisation.

— Laissez-moi tranquille avec ça. Si je veux faire des travaux, je peux les payer. Mais ils sont parfaitement inutiles. Il ne faut pas dépenser les sous pour rien. La période ne s'y prête pas. Tout va très bien. La maison est en ordre. Vous avez vu de la saleté quelque part ?

— Mais non, papa, au contraire, ta maison est très bien tenue. Tout est impeccable, propre, ciré nickel. On te félicite.

— Alors tout va bien. Je n'ai besoin de rien. Ne parlez plus de ça.

Les problèmes matériels étaient un véritable drame pour lui. Il n'était pas du tout doué pour le bricolage – j'ai un peu hérité ça de lui – et le savait parfaitement. Alors soit il niait le problème soit il avait un mal fou à le résoudre, surtout qu'il ne voulait pas faire appel à des artisans « devant lesquels il faut se prosterner pour qu'ils veuillent bien venir et qui sont presque tous des arnaqueurs ». Il se faisait aider par ses voisins portugais, tous doués pour les travaux domestiques qui, la plupart du temps, parce qu'il ne « fallait pas que ça coûte trop cher », se contentaient, en échange de quelque billets bien légitimement gagnés, de régler les choses à minima, simplement pour que ça marche, même cahin-caha, même en apparence.

Changer une ampoule était une difficulté pour le daron, surtout que le réseau électrique de la maison était complètement dépassé voire dangereux. Il y avait encore, dans les années quatre-vingt-dix, dans certaines pièces, des tasses en porcelaine et des fils électriques apparents. Changer une ampoule dans la cuisine pouvait, pour d'étranges raisons, faire claquer des ampoules dans les toilettes ou dans une chambre. On ne savait pas trop à l'avance. C'était donc, pour le daron, à chaque fois qu'il montait sur un escabeau, une ampoule neuve à la main, une sorte de loterie, quasiment la roulette russe.

Lorsqu'il y avait de l'orage, chez nous, c'était le drame, aussi loin que je remonte dans mes souvenirs. Non pas à cause de l'orage lui-même duquel, dès l'âge de six ou sept ans, nous n'avions plus peur, mais à cause de la pluie qui pouvait inonder les garages et boucher les toilettes. Je n'ai jamais

su pourquoi les garages étaient inondables à ce point. Un défaut de conception, probablement. Quant aux toilettes, elles étaient mal foutues à l'origine, reliées au réseau des eaux usées par des tuyaux d'un trop petit diamètre qui, au fil du temps, par la nature des choses, eut tendance à se réduire encore, un peu comme des artères touchées par l'artériosclérose. Il aurait suffi de quelques travaux pour construire des arrêtoirs devant les garages et de travaux, certes un peu plus lourds, pour changer la tuyauterie des toilettes et les problèmes tellement craints eussent été fort bien et définitivement réglés.

Eh bien non !

Les jours de pluie un peu forte étaient de mauvaises journées, l'angoisse grandissante du daron gagnant progressivement toute la maisonnée. Si l'orage grondait, on était alors dans le drame absolu. Le daron qui avait lutté contre tellement de situations défavorables et qui savait se comporter lucidement dans les grands moments, subissait là les événements, comme une victime désignée, comme s'il lui fallait expier quelque chose. Des choses au fond sans importance avaient raison de lui, alors qu'il n'avait jamais plié devant des humains, même les pires. C'était tout à fait étrange et pénible pour tout le monde. Il ne voulait pas comprendre qu'on ne le comprenait pas dans ces occurrences, cabré, fermé et, il faut bien l'admettre, ridicule. Il attendait de nous, au fond, que nous nous nous contentions de le plaindre.

Je me moque, pauvre daron et tu dois m'en vouloir, là où tu es, d'écrire tout ça. Mais je n'écris que la vérité, la réalité des choses, que parfois tu avais une singulière tendance à nier, dans un incompréhensible déni et qui nous rendaient malheureux. Tu ne parvenais pas à te raisonner alors qu'il t'aurait suffi, peut-être, d'oublier un peu tes peurs et de voir notre angoisse, celle de maman en particulier, pour te décider à agir.

L'anecdote qui suit montre que, s'agissant des problèmes matériels, cette tendance au déni déteignait sur la famille.

Nous étions en vacances dans la Loire avec des amis voyageurs et seule mémé Nanon était restée à Montribel pour garder la maison. Il n'était, en

effet, pas envisageable une seule seconde de fermer la villa. Un gros orage d'été contribua, malheureusement, à inonder les garages et à boucher les toilettes mais, en vacances, le daron n'était pas au courant. Une lettre de Nanon arriva quelques jours après faisant le point de la situation, à la manière de la chanson « *Tout va très bien madame la marquise* ». La missive commençait par « Tout va très bien chers enfants, rien de particulier à vous signaler » puis « mon cher Paul, il y a eu un gros orage hier, mais ne t'en fais pas, tout va bien... » puis, une ligne ou deux après « Il y a eu un peu d'eau dans les garages mais ce n'est pas bien grave... » puis « Il y a eu de nombreuses maisons inondées dans le quartier, mais tout est rentré dans l'ordre avec l'intervention des pompiers », puis encore « Du coup, je les ai fait venir les pompiers. Ils ont réussi avec leur grosse machine à évacuer l'eau des garages. J'ai tout laissé ouvert et maintenant ça va sécher. ». Puis, enfin « J'ai appelé le plombier, le père Moinard, pour déboucher les toilettes. Il a dit qu'il faudrait vraiment changer tout ça dès que possible parce que c'est mort ! C'est son expression. Je lui ai dit que c'est toi qui verrais. Il vient de finir et tout marche maintenant très bien. Tu vois qu'il ne faut pas te faire du souci, mon Paul... ».

À mesure qu'il découvrait la lettre le daron se décomposait. Il se liquéfiait, complètement désolé par le contenu de la missive, rétroactivement détruit par les ravages de l'orage. Puis, se reprenant, il explosa. « Il suffit que je parte de la maison pour que ce soit une catastrophe ! ». Il se tapait la tête avec les poings. Il était en colère, inquiet et de mauvaise foi.

— J'en ai marre de cette baraque, Suzanne. On ferait mieux de vivre dans un appartement, au sixième étage. Plus d'inondations, plus de chiottes bouchées.

— Bien sûr Paul, je comprends mais aussi plus de cour, plus de poulailler, plus de jardin.

— Oui, je sais tout ça. Mais bon dieu que c'est pénible !

Dès le lendemain, bien sûr, il fonça à Montribel, en maudissant le ciel, les éléments...et cette pauvre Nanon, qui pourtant n'y était strictement pour

rien et avait fait pour le mieux !

Les années passèrent et la vie continua.

Le daron, comme tout le monde, prenait, chaque année, un carat de plus et devenait de plus en plus un vieux monsieur qu'il fallait surveiller, ce que le frangin faisait en venant le voir régulièrement et ses chers voisins aussi.

Une nuit, Popaul étant au lit depuis longtemps et dormant comme un sonneur, un voisin à sa fenêtre vit des individus franchir le portail de la maison et s'introduire dans la cour. Il prévint les gendarmes qui, au bout d'un temps assez long, bien que la gendarmerie se situât seulement à quelques encablures, finirent par arriver. Les pandores téléphonèrent à moult reprises au daron qui ne répondit pas. Le téléphone étant installé au rez-de-chaussée, cela n'était pas trop anormal, même si la sonnerie était réglée au maximum de sa puissance. La maréchaussée insista en appelant, en criant de plus en plus fort, ameutant ainsi la moitié du quartier qui se pressa devant la maison, comme au spectacle. Les gendarmes allèrent même jusqu'à lancer des cailloux sur les volets de la chambre. Ils hésitaient à forcer le portail, n'y étant, au fond, autorisés par personne. Ils allaient toutefois, sous la pression des voisins, s'y résoudre lorsque le frangin, qui habitait pourtant à presque une heure de voiture, arriva avec son trousseau de clés. Les gendarmes et le frangin entrèrent et appelèrent. Toujours rien. Tout le monde était inquiet et se demandait in petto si le daron n'avait pas été trucidé par des voleurs, même si on ne voyait pas de trace d'effraction. Le frangin monta à la chambre du premier étage où dormait Popaul et entendit des ronflements, énormes. « On aurait dit un bruit de moteur d'avion à hélice » dira-t-il plus tard. Il secoua le daron, qui se réveilla enfin, en se demandant, hébété « ce qu'on lui voulait en pleine nuit, que c'était pas des manières de réveiller les gens et que les gendarmes avaient sûrement mieux à faire que de secourir quelqu'un qui ne demandait rien. Que décidément on

vivait une drôle d'époque et que, c'est pas pour dire, mais autrefois on n'aurait pas vu des choses comme ça... ».

Bref, il engueula, en gros, tout le monde, avant de piger que tout le monde avait voulu l'aider. Mais, restant dans sa logique, il ne vit pas pourquoi il devrait s'excuser de dormir paisiblement, chez lui, dans sa chambre. Alors, pour mettre fin à l'épisode, il remercia la compagnie et retourna se coucher, laissant le soin au frangin, en partant, de fermer la maison derrière lui.

Le daron reconnaîtra par la suite qu'il avait un peu forcé sur la bouteille lors du repas du soir et qu'un lourd sommeil l'avait vite gagné. « Parce que sinon, je ne dors jamais vraiment, vous savez. Je ne dors que d'un œil. J'ai le sommeil très léger et le moindre bruit me réveille. ».

C'est tout de même difficile de faire mieux, question mauvaise foi !

On se marrait bien quand il racontait cette petite histoire à sa façon, sous l'œil très sévère du frangin qui, l'ayant vécu concrètement, dodelinait de la tête, l'air de dire « Il vaut mieux entendre ça que d'être sourd ! »

Un matin, le daron se leva quasiment aphone. Il ne s'en inquiéta point sur le moment, ayant déjà eu, à plusieurs reprises ce genre d'inconvénient dans le passé, notamment à la suite de gros rhumes. Mais, au fil des semaines, la voix ne revenait pas et Popaul parlait un peu comme François Mauriac à la fin de sa vie. C'était assez étrange et pas très rassurant tout de même.

Le frangin convainquit le daron qu'il fallait consulter. Toutes analyses faites, la faculté conclut à une tumeur cancéreuse d'un poumon, totalement inopérable, ce qui fut dit au frangin mais pas au malade. À lui, on dit qu'il y avait une petite tumeur sur un poumon et qu'une chimiothérapie guérirait assez vite le mal.

Lors de la conversation téléphonique qui suivit, le daron, me dit, de façon presque enjouée.

— Je suis très content, mon petit. J'ai une saloperie au poumon, c'est sûr. Mais on ne m'opère pas. C'est le principal. Tout va bien aller avec la

chimio.

— Oui papa, c'est super. Dans quelques semaines, tu seras tout neuf.

En réalité, la chimiothérapie faite à l'hôpital n'était qu'un placebo, permettant simplement de lui donner des vitamines par perfusion. Le daron était ainsi d'autant plus rassuré qu'il se sentait mieux, plus dynamique. Le médecin lui dit qu'il pouvait manger ce qu'il voulait et avait le droit de fumer. Il en était heureux comme un gosse.

— On m'autorise à manger et boire ce que je veux et j'ai le droit de fumer. Ça prouve bien que je ne suis pas tellement malade !

— C'est évident daron ! Les médecins savent ce qu'ils font. Il faut bien faire ta chimio et tu vas vite te rétablir.

Il ne se rétablit, bien sûr, jamais et, au contraire, malgré les vitamines qui ne pouvaient compenser l'avancée du crabe, il déclina progressivement. Les forces lui manquaient rapidement et il dormait beaucoup. Le matin, il se levait de plus en plus tard, ce qui parfois, au début, inquiétait ses voisins qui voyaient les persiennes encore fermées et le gros cadenas toujours sur le portail. Puis, à force, ils s'y habituèrent. Le daron, de plus en plus faible, faisait des siestes dans la journée, s'endormant dans un fauteuil de la salle à manger, situé près de la cheminée. C'est dans ce même fauteuil que Suzanne se reposait pendant sa maladie, plus d'un quart de siècle avant.

Un jour le daron dit au frangin qu'il avait vu rôder des gens habillés en noir dans la maison, en pleine nuit, et qu'il leur avait demandé ce qu'ils faisaient là, sans recevoir de réponse. Il ne les connaissait pas. Rien n'ayant été volé, aucun indice n'ayant été laissé par les soit disant visiteurs du soir, aucune infraction étant constatée, le frangin pensa que le daron, affaibli par sa maladie, était la victime d'un mauvais rêve.

Quelques jours plus tard, la maison fut cambriolée pendant la nuit, sans effraction apparente et le daron étant présent dans la maison. Tout avait été

mis sans-dessus-dessous, les placards, les armoires, les piles de linge mises à terre, les livres et les journaux jetés en vrac sur le sol...tout cul par-dessus tête, comme lors des perquisitions que l'on voit au cinéma !

Le gros portefeuille en cuir marron du daron avait été volé. Il contenait une somme assez importante d'argent liquide, les papiers d'identité et des photos de Suzanne et de nous, enfants. Les papiers de la voiture avaient également disparus, ainsi que la serviette dans laquelle le daron classait les documents importants : dossier du procès de son père, papiers de la résistance et de la déportation, photos de la famille, documents fiscaux.

On ne retrouva jamais rien.

L'enquête de la gendarmerie de Montribel piétina rapidement. Le frangin, qui suivait de près les choses, en habitant quasiment sur place, trouva que la maréchaussée ne faisait pas beaucoup de zèle pour aboutir, sans jamais en déceler la raison, malgré la pression constante qu'il exerça. Le frangin, dans ces conditions, mena parallèlement sa propre enquête qui ne déboucha pas non plus sur des éléments concrets et il dû en rester à quelques assez vagues hypothèses.

Ainsi, une fois encore, la maison fut-elle le lieu d'un évènement plutôt étrange, restant pour toujours à l'état de mystère.

Le frangin fit changer toutes les serrures de la maison, prit un congé et vint vivre chez le daron, comprenant que celui-ci était désormais au bout de son parcours, à la fin de sa course, de plus en plus faible, de plus en plus ailleurs, souvent somnolant dans le fauteuil de la salle à manger, près de la cheminée.

Environ deux semaines après le cambriolage, le daron tomba dans un état semi-comateux. On le transporta à l'hôpital. Il en sortira gisant dans un cercueil de bois clair, des roses rouges entre les mains, à l'intérieur d'un corbillard noir qui l'emmenait, avec le père Grasset, le frangin et moi, vers le cimetière perché de Montribel où il passera, à côté de sa Suzanne aimée, le reste de son éternité.

Voilà l'histoire de mon papa et de ma famille, l'histoire d'une vie.

Le daron est parti depuis plus de quinze ans et depuis plus de quinze ans, chaque jour je pense à lui.

Lorsque j'étais enfant je ressemblais à ma maman, Suzanne, blond aux yeux verts, même visage, mêmes traits. Depuis quelques années, lorsque je me regarde dans la glace, je trouve que je ressemble de plus en plus à mon père. Il paraît que c'est assez classique.

Je fais de mon mieux, en tous cas, pour rester fidèle à deux ou trois principes inculqués par mon daron, en me comportant correctement en toute circonstance avec tout le monde et en me conduisant toujours avec droiture.

Tu vois, papa, avec Jean-Mi et Jeff, tes petits fils, la descendance est assurée.

Tu aimerais beaucoup les hommes simples, sains et droits, pas dupes de grand-chose, qu'ils sont devenus.

Je suis, d'une certaine manière, toujours le petit bohémien.

J'espère que là où tu es, daron, tu restes fier de ton petit garçon.

FIN

Petit lexique

Attriquer : acheter

Bouillave : faire l'amour, baiser, niquer

Caillave : manger

Came(la) : la marchandise

Câtches(les) : les autres, ceux qui ne sont pas des gens du voyage, les paysans, ceux qui ne savent pas

Chiner : faire du porte à porte pour vendre de la marchandise

Chtard(le) : la prison

Criniave : déféquer, chier

Crissine(la) : la police

Croline(la) : la colère

Croutch : cher, onéreux

Dicave : voir, observer

Enfoutz(un) : un enfoiré, un enculé

Frochave(se) : se cacher

Gadgés ou gavallés(les) : les gens, les autres, les non voyageurs

Gadjie ou gavallie(une) : une femme, une non voyageuse

Gadgeot ou gavallo(un) : un homme, un non voyageur

Gap : village

Genügt(es) : ça suffit

Gügeli(le) : le cou

Kérave : faire, agir

Kibern : raconter

Kittgäge(la) : la patronne

Knépfes(les) : sortes de quenelles « maison », appelées aussi les kléses

Krieg(la) : la guerre

Kopf(la) : la tête, la tronche

Lamparts(les) : les draps

Latcho(un) : un peureux, un lâche

Liave : prendre, acheter

Loumnie : fille facile, putain

Lôvés(les) : les sous, l'argent, la tune

Malbusch(le) : le tissu, l'étoffe

Mangave : gagner sa vie, gagner sa croûte

Marave : tuer, buter

Maule(le) : le vin, le pinard

Nachave : partir, décamper, se sauver

Penave : parler

Pessarave : payer, rembourser

Picter : boire, se soûler

Rebach(le) : le bénéfice

Schmitts(les) : les gendarmes, les flics

Schnege : coucher avec quelqu'un

Schtiliben(le) : la prison

Schwek : ivre, soûl

Sno : nuitamment

Tchor ou **tchorave** : voler, dérober

Tetch(le) : dialecte des yéniches alsaciens

Ticno(le) : le gamin, le petit

Ticnés(les) : les petits, les enfants

Tschi ou **que Tschi** : rien, que dalle

Vénaqué(du) : du faux semblant, du bidon

Verdine(la) : la voiture

Verzingge : dénoncer

Wirth(la) : l'auberge, l'hôtel